U d'/of OTTAWA
39003002242567

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rsigne02drou

ŒUVRES

DE

GUSTAVE DROUINEAU.

RÉSIGNÉE.

2e ÉDITION.

Ouvrages de M. Gustave Drouineau.

RIENZI, Tragédie en cinq actes et en vers. 1 vol. in-8.

FRANÇOISE DE RIMINI, Drame en cinq actes et en vers. 1 vol. in-8.

ERNEST, ou LES TRAVERS DU SIÈCLE. Roman. 2e édition. 5 vol. in-12.

LE MANUSCRIT VERT, Roman. 2e édition. 2 vol. in-8.

RÉSIGNÉE, Roman. 2 vol. in-8.

Sous presse.

UN NOUVEAU ROMAN. 2 vol. in-8.

UN RECUEIL DE POÉSIES. 1 vol. in-8.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

T JOHANNOT
CHPARIER

RÉSIGNÉE;

PAR

GUSTAVE DROUINEAU.

Ce monument sera l'œuvre de tous,
et nul ne lui donnera son nom.

TOME SECOND.

SECONDE ÉDITION

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXIII.

PQ
2220
S38R4
1833
V.2

RÉSIGNÉE.

I.

Attente.

Presque toute l'habileté humaine consiste à savoir tirer parti des événemens ; rarement elle va jusqu'à les faire naître. Les joueurs les plus savans à calculer les chances de la destinée sont souvent pris à la gorge par l'inattendu du lendemain ; il n'est point de tapis vert plus trom-

peur. Aveuglé par le succès, Napoléon ignorait, à Moskow, ce que c'est que l'occulte et terrible puissance qui, soufflant sur les hommes, les disperse comme la paille des champs; trombe invisible, qui broie les plus fortes espérances d'une famille, comme elle brise et engloutit un trône, pour y mettre à la place ou un cercueil ou un volcan.

Qui eût dit à la famille d'Estanceley, à ce brillant état-major empressé dans ses félicitations, que son jeune lieutenant-colonel, rayonnant de joie, de force et d'avenir, serait le soir même gisant sur un lit de souffrances, et peut-être d'agonie?

Il passa une nuit bien agitée! Résignée, Salvador et le docteur ne quittèrent pas son chevet.

Il était mieux le lendemain; l'espoir ranimait les gens de l'hôtel : on y exaltait le courage de M. d'Alvida, qui rehaussait par sa modestie le mérite de son action; les visites affluaient, le vieux comte sortait de son égoïsme pour s'occuper vivement de son neveu, espoir dernier

du nom de d'Estanceley : il serrait, en pleurant, les mains de Salvador. Résignée le remerciait aussi par des regards attendris, qui se reportaient ensuite sur le malade.

Le docteur, inquiet, conduisit le soir le duc à l'embrasure d'une fenêtre, et lui dit tout bas : — On se félicite, on s'embrasse dans le salon, et moi, je n'ose ni me réjouir ni détruire cette lueur d'espérance..... Nous verrons demain matin.

— Craignez-vous un accident?....

— Si je le crains!... Pauvre jeune homme! un grade honorable, un beau nom, une fortune immense, il perd tout, parce qu'il rencontre un homme frénétique qui l'insulte!.... Les passions politiques rendent les hommes féroces comme des hyènes....

— Vous m'effrayez!....

— Il a la fièvre.... Entendez-vous? il demande à boire à sa sœur.... Elle ne bouge pas de son fauteuil; elle n'a ni faim ni soif.... Quel ange!... — Il s'éloigna.

— Monsieur le duc, dit-elle en s'approchant et en posant, dans sa préoccupation, une main sur son bras, que vous a dit le docteur?

— Rien d'alarmant, mademoiselle..... Mais passerez-vous encore cette nuit?....

— En doutez-vous?.... — Elle retourna s'asseoir auprès du lit, épiant, devinant tous les désirs du malade.

La fièvre redoublait d'heure en heure; la respiration se rétrécissait et bruissait; la physionomie du docteur devenait plus sombre. Vers le milieu de la nuit, le jeune d'Estanceley pria Salvador de le soulever. — Mon ami, lui dit-il, je puis mourir de ma blessure, car j'ai senti l'épée entrer bien avant!.... La fièvre me fatigue.... m'oppresse....

— Mon bon frère, dit Résignée en se levant, chasse donc ces mauvaises idées....

— Reste là, Résignée.... donnez-moi la main tous deux.... Mon cher duc, je veux m'acquitter envers vous.... Il t'aime, ma sœur, je le sais; et si je survis, j'espère.... — Il leur mit la main

l'une dans l'autre.... Résignée, immobile, semblait être de marbre.... Le docteur s'avança, et dit au blessé : — Assez ! ne parlez plus... prenez du repos.

Le mal empirait; Résignée ne voulait pas se retirer; la raison du blessé s'éteignait. — Mon Dieu !.... une si belle position, disait-il.... mourir !... c'est impossible !.... Salvador, je l'ai tué.... Non !... qu'on mette mes ordres sur mon cercueil.... Ma sœur, souviens-toi de ta promesse.... ce soir, je t'ai mariée au duc.... Aimez-vous !.... Souvenez-vous de mes ordres; placez-les sur le cercueil.... Mais non, je guérirai, n'est-ce pas, docteur ?.... Quand j'ai vu ma sœur descendre de voiture, et contenir sa douleur.... pour ne pas m'effrayer.... j'ai senti que je l'aimais.... Oh oui !.... j'aurais été général, maréchal de France peut-être.... Le trône de Saint-Louis est menacé.... Ces infâmes Bonapartistes.... ces révolutions.... Si ma blessure guérissait.... Ah ! que je souffre !... ah ! mon Dieu !...

Les accidens se renouvelaient; la mort pa-

raissait imminente, et Résignée cherchait à en douter encore. Enfin, la blanche figure du jeune d'Estanceley se contractait; son œil se voilait, son haleine pénible s'accélérait comme les oscillations d'un pendule qui tend au repos..... Il murmura quelques mots d'adieu... puis il poussa un soupir convulsif, le dernier..... Résignée s'évanouit au moment où il expira.

II.

Une Lettre du Brésil.

Les premières feuilles des lilas et des chèvrefeuilles se développaient, s'élargissaient, sous les rayons du soleil printanier d'avril, autour du mausolée en marbre blanc du jeune d'Estanceley, enseveli dans le parc du château de ses pères. Une inscription en lettres d'or y

brillait, mais simple comme tout ce qui est senti. Une tombe solitaire à la campagne émeut par les contrastes et les harmonies qui l'entourent; les contrastes, c'est le printemps avec ses espérances, l'été avec ses fleurs, l'automne avec ses fruits; les harmonies, c'est la chute des feuilles, c'est l'hiver : les contrastes, c'est l'aurore ou un beau jour; les harmonies, c'est le crépuscule ou l'orage. Une tombe au milieu des enchantemens de la campagne est une leçon dont l'austérité, corrigée par un gracieux entourage, n'en est que plus pénétrante. Il est dans notre nature de fuir les désolantes réalités contre lesquelles nous ne pouvons rien; de trop sombres enseignemens nous repoussent; mais ces mêmes idées, tempérées par des images qui consolent et font espérer, nous attirent, nous attendrissent.

Il en est de même du christianisme; on le prêche sévère et menaçant, rude et intolérant: les cœurs s'en éloignent. Prêchez-le doux, consolateur, progressif, mélancolique, tel qu'il est

dans l'Évangile, les cœurs s'en rapprocheront.

Sur les marches de cet éblouissant tombeau priait Résignée en deuil, les mains jointes et les yeux attachés à la terre.... Oh! comme elle était blanche et touchante sous ses noirs vêtemens!... Dans sa prière, il se mêlait à des vœux d'immortalité et de rendez-vous céleste, des vœux terrestres, et pour elle-même. Elle attendait sa part de bonheur, s'il se pouvait; et déjà on voulait la marier, elle qui gardait dans le cœur une pensée douloureuse.

Devenue plus timide encore, faible, incertaine, elle cherchait souvent son opinion dans les yeux des autres; et elle entendait sans cesse l'éloge de Salvador! Il venait assidûment au château, déposait devant elle cette supériorité qu'il portait partout; loin de combattre ses idées religieuses, il lui disait, avec un accent ému, qu'il devenait religieux auprès d'elle; elle l'écoutait, mais sans émotion, ni crainte, ni bonheur; c'était une indifférence qui se raisonnait. Le docteur traitait les senti-

mens d'hallucinations rêveuses, restes du mysticisme chrétien qui s'éteignait. Selon lui, la société, entrant dans le positif, entrait dans le vrai, et le spiritualisme s'en irait décroissant jusqu'à son anéantissement complet. Il laissait à Résignée la consolation du sien ; mais il travaillait chaque jour à la guérir de toute autre exaltation, et ne lui peignait le mariage que comme un état de convenances et d'assistances mutuelles ; il en bannissait l'âme comme partout.

Elle nourrissait plus que jamais son idée instinctive et juste de la situation précaire des femmes, qui les force parfois dans le mariage à usurper, par l'intelligence, les pouvoirs que la société leur dénie. Elle se plaignait à elle-même de l'éducation si rétrécie qu'elles reçoivent. Sans doute elles sont vouées avant tout aux soins domestiques : mais ces devoirs ne devraient exclure ni le libre exercice de leurs facultés, ni la connaissance de leurs droits, mis trop long-temps en tutelle.

Un vieil oncle malade lui restait de tous ses parens ; on lui démontrait la nécessité d'un prompt mariage, elle en convenait ; sa timidité s'accroissait de la déception qu'elle avait eue ; et Salvador, protecteur gracieux, ne montrant de sa vie que ce qui devait être montré pour la réussite de l'idée en réalisation, paraissant céder à une vive affection, et n'obéissant qu'à des calculs, habile à caresser les intérêts de tout le monde, Salvador l'enlaçait de toutes les influences réunies qu'il acquérait autour d'elle. Il promettait au comte d'Estanceley de ne jamais se séparer de Résignée, devenue madame la duchesse d'Alvida. Les services rendus par son père à la maison d'Estanceley, les siens propres, les paroles d'un mourant, l'appui du docteur, tout le servait. Le pauvre Baptiéret lui-même se trouvait presque exilé du château.

Contrainte à regarder seulement le mariage comme un arrangement sanctionné par la loi, Résignée résistait mollement aux instances qui l'assaillaient quand elle reçut la lettre qu'on va lire :

Genève, 2 avril 1823.

« Voici la seconde lettre que je t'écris depuis « mon arrivée en Europe, ma chère amie; et je « me hâte de t'annoncer que nous allons, mon « mari et moi, résider quelques mois à Genève, « pour arranger des affaires assez embrouillées. « M. Darport désire les terminer avant de s'éta- « blir définitivement en France. J'ai eu le mal- « heur de perdre mon père aux États-Unis; il « n'a pu réédifier sa fortune écroulée, et le cha- « grin l'a mis au tombeau. J'ai épousé M. Darport « pendant sa longue et cruelle maladie, et mon « bonheur, dont il a été témoin, a consolé ses « derniers instans.

« Mon mari renonce au commerce; tout jeunes « que nous sommes, nous avons peu d'ambition; « notre attachement mutuel nous est déjà une « grande richesse!... Beaucoup s'aimer console « de bien des privations. Cependant notre petite « fortune est honorable : mon mari est versé « dans l'agriculture, et il a l'intention d'employer

« ses capitaux à l'achat d'un domaine qu'il veut « gérer lui-même; les revenus suffiront large- « ment à notre existence. Je n'ai point perdu le « goût de la campagne, ma chère amie; je songe « souvent aux jours heureux que nous avons « passés ensemble à la Celle.... Les charmans « souvenirs! Oh! je suis sûre qu'ils te sont tou- « jours présens comme à moi.... J'ai vu en « Amérique une nature plus étonnante, plus « vaste, mais qui ne riait pas autant à mon « cœur.... Pourquoi? c'est que mes pensées de « jeune fille sont là mêlées avec les tiennes.

« Mon mari me désole en me disant que le « terrain de ce pays, si charmant à l'œil, est « sablonneux, calcaire, et ne convient pas aux « expériences agricoles qu'il médite. La qualité « du terroir est pour lui d'une haute importance. « Nous aviserons à nous rapprocher le plus pos- « sible d'Estanceley.

« Je brûle de recevoir une lettre de toi. Nous « n'avons fait que traverser la Hollande; nous « étions pressés d'arriver à Mayence, où nous

« attendaient encore des intérêts commerciaux « que mon mari a surveillés ; puis nous nous « sommes enfin arrêtés sur les bords du lac de « Genève; il est si célèbre que je ne t'en dirai « rien, sinon que j'y conçois mieux la religion.

« Dans une de tes dernières lettres qui me « sont parvenues à New-York, tu mentionnais « parmi les personnes de ta connaissance, M. le « duc d'Alvida, et lord Donald. Un jeune Anglais « de ce nom a blessé, il y a deux jours, un de « ses compatriotes en duel : on dit qu'une rivalité « d'amour, une préférence accordée à lord « Donald, par une Anglaise jolie et inconsidérée, « ont donné lieu à ce combat. On dit même que « lord Donald est parti avec cette jeune et mal- « heureuse femme.... Quelles mœurs, ma chère « amie ! . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Sophie Darport. »

La lecture de cette lettre la jeta dans une

tristesse qu'elle dissimula, mais qui la rendait plus facile aux persuasions. Salvador redoublait ses protestations d'amour et de sincérité; elle y prêtait plus d'attention; mais le deuil de la famille différait la célébration du mariage.

Dans sa correspondance, Salvador avait, par anticipation, informé son père des brillans avantages qu'il rencontrait dans son union avec mademoiselle d'Estanceley; il attendait de jour en jour une réponse du vieillard, remplie sans doute de contentement et de félicitations..... O surprise!... Il reçoit une lettre du Brésil.... et le papier contient ce peu de mots écrits d'une main vacillante :

« Mon cher Salvador,

« Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, au « nom de votre salut et du mien, n'épousez pas « mademoiselle d'Estanceley, sans être venu me « voir. Je me meurs. Venez, si vous faites cas de « ma bénédiction; venez, et ne hâtez pas ma

« mort par vos délais. Venez, je compterai les « jours.

« Duc d'Alvida. »

Salvador demeura comme foudroyé par ces lignes si inattendues. Il tomba sur un siége.... Tout semblait autour de lui tourbillonner : une tempête intérieure agitait, pour ainsi dire, son sang.... Partir !... et quelques mois de plus il épousait une femme ravissante; il était possesseur d'une fortune incalculée.... Il tenait sous la main la source de jouissances inépuisables, de l'or, dominateur de ce siècle, despote des consciences.... Et toutes ces espérances étourdissantes allaient s'évanouir ! après tant d'efforts, de méditations, d'enivremens !... Y renoncer !...

— Ce vieillard extravague, se disait-il; il est tombé en enfance; sa raison s'est brisée dans son enveloppe caduque. Sa main, glacée par la mort, n'est pas assez forte pour arrêter une destinée telle que la mienne.... Sa bénédiction ! que m'importe ? les vains mots que bégaiera sa bouche ridée se perdront dans l'air. Partir,

quand je suis en face de toutes les joies humaines! partir, quand la main d'une charmante jeune fille va me donner tout ce qui fait aimer la vie!... Oh non, je ne partirai pas!... Je me marierai; j'aurai des équipages, des terres immenses, des coffres pleins d'or; j'achèterai des plaisirs, des honneurs, des hommes. Je parviendrai haut; je gouvernerai l'état un jour!... Je ne serai pas assez stupide pour détruire l'édifice de mon avenir, édifice splendide, où je me promènerai de jouissance en jouissance, jusqu'à ce que j'aie trouvé le fond de la vie.

— Pourquoi ce vieillard, mon père, veut-il que je parte? Que fait mon mariage au salut de son âme? Est-ce que son confesseur m'aurait choisi une femme au Brésil? A-t-il fait vœu à son patron de me marier à Rio-Janeiro? Bolivar a pris mon rôle dans l'Amérique du sud; au Brésil, je ne serais que son imitateur.... Moi, imitateur, jamais!.... théâtre trop monotone!.... Il parle de mon salut!.... La poussière animée qui forme le corps et le cerveau, où naît, où

s'élabore, d'où s'élance la pensée, sera bientôt une poussière refroidie, morte, qui retournera à la poussière inerte.... Il croit survivre à son corps; il invoque mon salut et le sien! La tombe à tous deux, vieillard!.... le néant, le néant!.... Toi, dans peu de jours!... moi!... Moi, j'ai vingt-cinq ans; je ne suis pas encore rassasié des plaisirs : j'en veux une large moisson. Je veux tirer de l'existence tout ce qu'on en peut tirer; je veux prendre les voluptés l'une après l'autre, et les boire goutte à goutte.... Ma jeune fiancée est une houri chrétienne; sa pudeur ignorante est un attrait rempli de douces irritations.... Courir avec elle dans un char rapide à travers mes domaines, l'initier à toutes mes sensations, puis en chercher d'autres, éclipser dans le monde mes rivaux par l'éclat de ma fortune, dominer par la force de mes volontés et de mes pensées, régner par l'audace quand il sera temps... Voilà la part que je me donne, part digne de moi, part de lion! Et il voudrait, lui, ce vieillard éteint, m'attacher à sa vieillesse, au fond des

solitudes où il vit dans une mystique et stupide extase; il voudrait que j'amusasse ses ennuis. Il me lie à ses caprices; il me cloue à ses imbécillités!... Son égoïsme, qui cherchait à me ressaisir depuis plusieurs années, jette un cri de détresse.... Eh bien! maudis-moi, égoïste vieillard, puisque tu veux condamner ma puissance à ton impuissance, puisque tu jalouses le bonheur de ton fils, et que tu veux l'écraser avec la pierre de ton tombeau! Maudis-moi!... Je poursuivrai mes félicités au bruit de tes malédictions mourantes; je ne m'en dérangerai pas d'un seul plaisir.

— Oh! j'aurais dû m'en douter, le vieillard morose blâmait mon long séjour à Paris, ville d'impiété, Babylone impure à ses yeux dévots. Mon banquier recevait peu de fonds, et me disait que mon héritage se dissipait en dons à l'église pendant mon absence!.... Eh bien! que mon père garde ses biens; ils sont peu considérables, comparés à ceux que je vais posséder. Je lui laisse sa poignée d'or, pourvu qu'il me

laisse mon avenir : je me marie, il me maudit, et nous sommes quittes!.....

.....

— Mais si cette malédiction retentit comme un coup de foudre la veille de mon mariage!.... Ma timide et pâle fiancée osera-t-elle toucher ma main de réprouvé? Ne verra-t-elle pas une flamme d'enfer sur ma tête? Ne craindra-t-elle pas la contagion de mon sort?.... Et puis, ne dois-je pas apporter l'approbation de mon père avant ce mariage? Ne m'en fait-on pas une loi... une loi expresse, irrévocable?....

Il passa lentement sa main sur son front, tout mouillé de sueur. — Ah, murmura-t-il, cette position est affreuse! Tout est perdu!.... mon mariage devient impossible....

Il resta quelque temps affaissé, et ne se ranima que pour écouter les accords du piano de Résignée, qui montaient jusqu'à lui avec quelques accens de sa voix plaintive; et, dans la romance qu'elle chantait, le mot de *malheur* revenait souvent, comme dans sa vie.

Il en tressaillit, lui, qui riait tant des superstitions ; il en tressaillit, et y vit je ne sais quel présage; mais il chassa cette faiblesse, et envisagea sa situation avec plus de calme. Il en vint à penser que s'il se rendait aux ordres de son père, cette condescendance toucherait le vieillard, et qu'alors il le déciderait à ce mariage, en lui étalant les chances éblouissantes qu'il lui apportait. Mais comment exécuter ce voyage aux yeux du docteur, du comte et de Résignée? Le prétexte de la santé de son père lui parut suffisant, et devait le parfumer de piété.

— Ah! oui, se disait-il; avec un peu d'adresse je serai regardé comme un modèle de piété filiale. Le sacrifice sera prôné par les stupides amateurs de vertu, qui ne savent jamais descendre dans le cœur humain, où il n'y a qu'égoïsme. J'en vais être un exemple.... Quel déluge de sentences!... Je rirai bien des phrases de mes niais d'admirateurs.... J'ai pensé, au commencement de ma vie, ce que Brutus disait à la fin de la sienne : « La vertu n'est qu'un mot! » mais je

sais aussi que, pour réussir, il faut ne le dire jamais, et le penser toujours.

C'est ainsi que cet homme marchait, dans son affreux système, de déductions en déductions. S'il eût pu s'effrayer de quelque chose, il se fût effrayé de lui-même. Mais non, c'était un homme d'une tenue élégante, d'une physionomie attrayante et belle. Ce qu'il venait de penser traversait son intelligence, vivait en elle, mais ne se montrait pas au-dehors, et l'urbanité distinguée de ses manières n'en était gâtée en rien. La première effervescence de surprise et de chagrin passée, il prit son parti en homme ferme; et quand il descendit au salon, il ne chercha nullement à déguiser l'altération de ses traits : on lui en demanda la cause, il annonça que son vieux père se mourait, et réclamait sa présence. Résignée s'écria que ce voyage devenait un devoir indispensable à accomplir, et il dit sans affectation qu'il obéirait, quel que pénible que lui fût ce voyage. Il obtint aussi l'approbation du docteur, du vieux comte : Sal-

vador eut la consolation de s'entendre plaindre et louer.

Cependant il redoutait les dangers qu'entraînait son absence. Donald pouvait écrire à la baronne de Livrange et à Résignée ; mais il ne perdait jamais son temps à des méditations vaines, énervantes ; il examinait le fait positif, se déterminait et agissait. Il prit toutes les précautions possibles contre ces incidens, et fit ses préparatifs de départ.

Il donna même à ses adieux une teinte mélancolique qui ne lui était pas ordinaire ; il est vrai qu'il y fut aidé par ses craintes. Il partit. En pleine mer, il murmurait contre les vents paresseux ou contraires ; tout lui devenait obstacle, et jamais le navire ne voguait assez vite. Il interrogeait le livre de loch ; il faisait ses calculs estimatifs avec une précision qui ajoutait encore à la considération qu'il s'attirait. Ses attitudes silencieuses, pensives ; ses manières polies, mais qui tenaient à la distance convenable, la noblesse de ses traits, son flegme

dans les dangers, excitaient l'admiration des matelots. A le voir parfois le regard fixé sur les voiles et les mâtures, on eût pensé qu'il cherchait à leur imprimer une action plus puissante par la force de son impatiente volonté.

Absorbé par ses projets, il passait de longues heures à les méditer, immobile, et contemplant les flots; il se demandait pourquoi son père le rappelait avec de si solennelles instances; il s'en étonnait sans cesse, et semblait apercevoir, du côté du Brésil, un orage sombre, menaçant ses destinées, qui s'étaient levées si brillantes.

III.

Délahé.

Je n'aime point à décrire ce que je n'ai pas vu ; l'élégance du mensonge rhétoricien n'est pas à mon usage, et quand j'ignore, je me tais. Cette résolution fermement prise me circonscrit en des limites entre lesquelles il m'arrive de murmurer; je m'ôte sans doute le charme d'une

plus grande variété; mais j'y gagne, par compensation, d'être vrai; et, quand on me lit, on est sûr au moins d'avoir affaire à un cœur d'homme, d'être en contact avec une conviction; j'y gagne aussi d'être obligé de tout extraire de ma propre substance, de m'enfoncer dans moi-même, d'y tenter des découvertes. Le cœur humain est un monde qui ne sera jamais tout exploré.

L'imagination voit quelquefois mieux que la réalité; mais dans une description locale on ne saurait substituer la fiction à ce qui existe : quelque gracieux que soit le mensonge, c'en est toujours un. Dans la reconstruction du passé, c'est différent; là, il faut voir par les yeux de la science, par l'étude des ruines et des monumens; là, il faut en croire aussi l'instinct de la poésie. Dans la peinture des localités, rien n'est bon que ce qui est vrai. En m'abandonnant au plaisir de tracer des tableaux du Brésil, je pourrais, comme tant d'écrivains, m'inspirer des nombreuses relations des voya-

geurs; j'ouvrirais devant moi la nomenclature des arbres et des plantes indigènes; je jetterais à travers des périodes colorées et sonores, les palmiers, les mélastomes, les cactus, les bignonia, les mangliers, les mimosa, les quatelés; j'y attacherais des guirlandes de plantes parasites, des lianes, des caladium, des grenadilles; j'y sèmerais le sol marécageux de reptiles, d'insectes, parmi les tiges et les feuilles elliptiques de l'héliconia; je balancerais sur les branches les perroquets éclatans et bavards, les vertes perruches; l'anheima, colombe brésilienne, y roucoulerait amoureusement; j'y suivrais les vols variés et capricieux du colibri, des papillons aux ailes larges, peintes et velues, des oiseaux-mouches, émeraudes voltigeantes, images des inconstantes voluptés.

Que ferais-je? Une de ces brillantes impostures, dont l'habileté et les recherches sauvent plus ou moins le ridicule. Mon Brésil, malgré les poivres et les vanilles en fleurs, sentirait la Bibliothéque Royale à faire pitié. Loin de moi

cette littérature factice! J'ai une trop haute idée de ma mission d'écrivain moraliste, pour la profaner à ces phraséologies stériles.

Je ne dirai donc que les faits qui sont de ma compétence, et dans le domaine de mes méditations religieuses et sociales. Ce domaine est encore bien vaste pour moi!... N'importe : je n'ai pas promis le succès, mais le courage.

En abordant aux côtes du Brésil, en éprouvant les influences de ce climat, Salvador se rappelait les neuves et chaudes impressions de son adolescence, ses croyances, ses passions, ses exercices, ses amours, et ne pouvait regarder, sans sourire, les vertes jalousies de Rio-Janeiro; à l'aspect d'une belle nuit du tropique, aux sons des guitares et des mandolines, il renaissait à ses premières émotions, à leurs turbulences enflammées. Son vaisseau avait jeté l'ancre au coucher du soleil; impatient, il s'était embarqué dans un esquif, et entrait à Rio-Janeiro, par une soirée éclatante des splendeurs nocturnes de ce

ciel ; des groupes de jeunes Brésiliens passaient en chantant leurs indolentes romances, qui, se répondant de rue en rue, formaient de mélancoliques harmonies.

On prit de grandes précautions pour annoncer au vieillard le retour de son fils bien aimé; car, éteint par la décrépitude, il se mourait. Il respirait alors la moiteur un peu rafraîchie de l'air ; assis dans un large fauteuil antique posé sur un balcon, il dominait d'immenses jardins ; la rade, la mer roulant ses vagues scintillantes, phosphorisées aux lueurs de la pleine lune, et les navires qui, profitant de la brise du soir, sortaient du port et glissaient au lointain, leurs blanches voiles déployées.

L'entrevue fut touchante : le vieux duc sanglotait, et pressait son fils entre ses bras débiles, en murmurant : — Mon Salvador !... béni sois-tu, mon Salvador, d'avoir écouté ma voix et mes avertissemens !... Béni sois-tu d'être venu me fermer les yeux !... Ah ! je le vois, ton cœur est plein des bons sentimens de ta jeunesse. —

Il ne répondait pas, et baisait les mains du vieillard.

Attaché aux dogmes mystérieux du catholicisme, fatigué de la cour et de ses intrigues, au sein desquelles il avait été disgracié, le vieux duc, veuf d'une épouse qu'il adorait, s'était d'abord établi dans une des capitaineries brésiliennes les plus éloignées de Rio-Janeiro; l'esprit affaibli, il voyait avec chagrin les progrès des idées philosophiques, et ne s'occupait plus que de mourir saintement. Son confesseur lui apparaissait comme un intermédiaire entre le ciel et son âme; il était imbu des superstitions d'un Portugais de l'ancienne cour. Salvador se promettait bien de ne pas les contrarier, et de glisser habilement sur elles. Quand les premiers épanchemens de tendresse furent passés, il l'interrogea sur le sens de quelques expressions énigmatiques de sa lettre, et sur l'opposition qu'il semblait mettre à son mariage avec mademoiselle d'Estanceley. Le vieillard leva dévotement les yeux au ciel, resta un instant comme en extase, et

dit d'une voix grave : — Salvador, je suis ému de votre arrivée; j'ai besoin de me recueillir : nous en parlerons demain.

— Puis-je, au moins, savoir dès à présent si vous m'avez choisi une épouse?

— Non, mon enfant; allez en paix, et que l'esprit saint habite avec vous.

Plus rassuré, il sortit de l'appartement; et, conduit par deux noirs qui portaient des flambeaux, se rendit à la salle à manger : tous les esclaves s'y étaient réunis pour le saluer. A sa vue, des transports de joie éclatent; ils tenaient de la frénésie et du délire. Les uns se prosternaient devant lui, comme devant un dieu fétiche; les autres se mettaient à genoux; ceux-ci lui baisaient les mains, ceux-là pressaient sur leurs lèvres le bord de ses vêtemens. A quelques pas de cette scène, près d'une lampe, une jeune créole de seize ans regardait, et pleurait. Cet amour, ou plutôt ce fanatisme bruyant des esclaves, provenait de l'éducation que Salvador avait reçue au milieu d'eux, au sein des savanes

et des forêts. Témoins et même compagnons de ses jeux intrépides, de ses chasses, admirateurs de son adresse et de son audace, touchés de ses libéralités de jeune homme, ils conservaient de lui des souvenirs mêlés de superstitions; quelques uns gardaient ses présens les plus frivoles comme des reliques précieuses, des fétiches. Dans leurs veillées, ceux qui avaient partagé ses exercices les contaient aux autres avec des exagérations pleines de poésie : les nègres affectionnent tant le merveilleux ! Un d'eux, nommé Lébao, favori de Salvador, avait accrédité toutes ces fables par la vivacité de ses récits pittoresques. Un peu importuné de ces gênans témoignages d'affection, Salvador les prenait en patience à regarder la jeune et jolie fille de couleur; il écarta enfin les esclaves, alla droit à elle, et lui dit avec un sourire :

— Belle enfant, quel est ton nom ?

— Je m'appelle Délahé pour Lébao, Marie pour Dieu et notre Seigneur Jésus-Christ. — Elle était toute tremblante, et parlait les yeux

baissés, comme si elle eût craint l'éclat d'un seul des regards de Salvador.

— Lébao a été mon compagnon d'enfance.

— Je le sais, maître; Lébao est mon mari, il me l'a dit bien souvent, car Lébao pleure de joie rien qu'à vous nommer.

— Lébao est ton mari, Délahé! Est-il affranchi?

— Oui, maître.

— Alors, charmante enfant, je ne suis plus ton maître; tu es libre. Mon père a affranchi Lébao; il est libre.

— Lébao veut vous appeler toujours son maître; et vous le permettez, n'est-ce pas? — Elle leva enfin sur lui ses yeux bleus et supplians.

— Eh bien!.... sers-moi. — Il congédia les esclaves avec des paroles caressantes, et revint s'asseoir à table. Deux nègres restèrent cependant, attentifs à ses ordres, à ses désirs, mais bien moins que Délahé.

— Où est Lébao?

— Dans la capitainerie de Spiritu-Santo. Jardinier de la maison, il est allé acheter de jeunes plantes; il reviendra demain..... Qu'il sera heureux de votre arrivée!

— Verse-moi à boire... Ainsi, tu demeures...

— Dans une jolie case, au fond du jardin. Lébao en a grand soin, car il savait que vous deviez y venir bientôt.... Il vous montrera le bosquet Salvador; maître, il est beau comme vous.

Ces paroles dites avec une candeur toute confiante, les vins de Portugal et d'Espagne, qu'il buvait à longs traits pour se venger des ennuis et des privations du voyage, les molles irritations de ce climat, l'enivraient.

— Eh bien! Délahé, mène-moi à ce bosquet. — Elle le conduisit dans le jardin, heureuse, sans soupçons, légère, charmante, moelleuse dans son marcher gracieux.

— Es-tu heureuse, Délahé?

— Oh!... oui....

— Tu hésites!.... Pourquoi as-tu épousé un noir, toi, si blanche et si jolie?

— N'ai-je pas, dit-elle en soupirant, du sang mêlé dans les veines? A quoi étais-je bonne en naissant, à être l'épouse d'un homme de couleur, ou la maîtresse d'un blanc! Ma position n'était-elle pas toute faite? Qu'y pouvais-je?

— C'est infâme, répondit-il en observant une larme qui descendait silencieuse le long de sa joue : le préjugé du sang est bien odieux! Condamnées dès le berceau! pauvres jeunes filles! J'en conviens, Délahé, j'en ai honte pour les Européens : mais tu pouvais mieux choisir. Un noir!....

— Lébao est bien bon! je vous assure.

— L'aimes-tu?

— Je suis sa femme.

— Tu ne réponds pas, Délahé?

— Je suis sa femme, sa servante; je lui appartiens.

— Comment t'es-tu mariée avec lui?

— Je suis née esclave, dit-elle après une pause pénible; un Portugais, assez vieux et laid, était mon maître, j'avais douze ans; il me défendit

de travailler au soleil; j'eus quatorze ans, il fit de moi sa maîtresse. Il m'ordonnait de ne pas sortir de la maison, car les jeunes Brésiliens de la cour de l'empereur don Pedro m'envoyaient des baisers quand je paraissais derrière les jalousies. Enfin Lébao travaillait quelquefois au jardin; il dit à mon maître: — Quand vous mourrez, donnez-la-moi; je l'épouserai. — Mon maître répondit : — Je le veux bien. — Il l'écrivit dans son testament, par jalousie, afin que je ne fusse pas l'esclave d'un jeune Portugais : il mourut bientôt, et je suis la femme de Lébao.

— Ainsi, tu n'as jamais aimé ?

— Je ne dois pas aimer.

— Et si je t'aimais, moi?

— Oh !... j'en suis indigne, dit-elle toute frémissante; j'en suis indigne.... Laissez-moi m'en aller. — Il s'approche d'elle; mais elle recule en s'écriant : — Ah ! si Lébao le sait, Lébao me tuera.

Ce cri lui rappela en vain que Lébao est son

compagnon d'enfance ; c'est un noir !... Et quand ce serait un blanc !....

— Voilà, dit-elle, le bosquet Salvador, élevé, cultivé par ses mains ; et là nous avons tant parlé de vous !... Ah ! maître, laissez-moi partir, car si Lébao le sait, Lébao me tuera.

IV.

Lébao.

Des jets d'une vive lumière pénétraient déjà à travers les jalousies et les rideaux de gaze qu'on oppose la nuit aux insectes, sous les tropiques, quand Salvador, bercé dans les souvenirs de la veille, ouvrit à demi les yeux. Il entendit des voix se parler bas, mais vivement,

dans la chambre voisine; il sonna. La porte s'ouvre avec fracas; Lébao entre dans la chambre, se précipite vers le lit, et se livre à une joie presque insensée. Il couvrait de baisers les mains de Salvador; il dansait, il trépignait, riant et pleurant.

— Maître à moi; voilà bon maître à moi! disait-il. Bon maître à moi arrivé!...

— Mon pauvre Lébao!

— Quoi! vous savez encore mon nom, le nom du pauvre Lébao? vous vous souvenez de lui, du petit Lébao, qui portait vos fusils à la chasse; qui était tout joyeux quand vous tuiez les bêtes du premier coup, et qui tremblait de tous ses membres quand vous étiez en danger? Lébao serait mort pour vous, vous savez bien!

— Bon Lébao!

— Vous l'aimez donc encore?... Qu'il en est heureux!... Vous l'avez vue, ma petite, ma gentille Délahé!... Si vous saviez, maître, combien je l'aime! c'est ma vie, mon bonheur, mon tout! Elle me chante des *modinhas*, et je lui donne

les plus belles oranges, les plus beaux citrons, les plus belles ignames, les plus belles fleurs que j'aie! J'aime à la voir habillée comme les dames d'Europe.... Les *senhors* la regardent en passant : mais Délahé est ma femme, mon bien; tout moi.... Malheur à qui insulterait ma Délahé; car je suis libre. Je suis noir, et c'est pourquoi je me dérange du chemin des blancs quand je tiens ma Délahé sous le bras.... Délahé porte un voile... un voile brodé.... Je lui ai si souvent parlé de vous, qu'elle vous aimait sans vous connaître.... O Jésus! comme vous voilà grand et beau!

— Oui; j'ai vu Délahé.

— C'est mon trésor; c'est pour elle que je travaille; je ne m'aperçois ni du soleil ni de la fatigue pour gagner de quoi lui avoir des robes et des rubans : quand je la vois me sourire, ma Délahé, j'ai de la joie pour tout le jour; si je suis un peu las, je vais à la fenêtre de la case, et je dis : Délahé! Elle vient en souriant, m'embrasse, et je suis délassé.... J'y vais souvent,

maître; car, voyez-vous, quand on aime, on est jaloux; oh! bien jaloux.... Avez-vous vu votre bosquet, le bosquet Salvador?

— Délahé me l'a montré hier au soir, répondit-il nonchalamment.

— Hein! comme il est touffu et joli! qu'il m'a coûté de soins et d'eau! Comme on y respire, le soir, la brise de mer! Les beaux arbres! Quels parfums! quel bonheur, quand le soleil brûle le sable, d'avoir frais là-dessous!... Vous avez dû être content de Lébao?... Il n'est pas loin de la case... Vous y viendrez souvent, n'est-ce pas?

— Sans doute, répondait-il avec un sourire tranquille.

— N'appelez pas, maître; je vous aiderai à vous habiller, je vous servirai, puis j'irai à mon jardin.... C'est mon père qui a obtenu, à son lit de mort, mon affranchissement.... Mais je suis toujours à vos ordres; car je vous aime, vous savez bien!

La figure du bon nègre s'épanouissait de joie;

son œil était vivant d'intelligence, un rire franc ouvrait souvent ses grosses lèvres; il parlait avec volubilité, accompagnant ses discours de gestes rapides, expressifs : mais, malgré cette jovialité bavarde, expansive, ses traits, fortement caractérisés, annonçaient un être doué d'énergie et du feu des véhémentes passions.

V.

Justes Conséquences.

Les pressentimens ne sont pas de vains fantômes qui, nés de l'imagination, se plaisent à effrayer leur mère. Ils naissent souvent de nos réflexions, qu'ils résument; synthèses de l'avenir, ils deviennent des réalités eux-mêmes. Salvador couvait de vagues et tristes pensées : il avait vu plusieurs fois dans la journée son

père, qui n'avait répondu à ses instances que par ces mots : — A ce soir !

Comment échapper aux pressentimens qui l'assaillaient ? Il monta à son appartement, prit des parures, des bracelets, des colliers apportés de France, et descendit au jardin. Lébao distribuait l'ouvrage aux Nègres qu'il dirigeait. Par des allées couvertes, Salvador les évite, et parvient à la case. Délahé se trouble, rougit, baisse la tête, et regarde, avec distraction, les présens qu'il a déposés sur une table : mais cette douleur pudique se dissipe aux caressantes paroles de Salvador.

— Vous dites que vous m'aimez, lui répond-elle tristement : je vous crois ; mais j'ai bien peur que votre amour ne soit comme la fleur du Dhaïlé, dont la corolle s'ouvre et tombe dans les premières heures du jour.

Il la gronde doucement, la ranime ; alors éclate cette tendre effusion de mots enamourés dont les créoles inondent leurs amans ; elle se suspend à son cou, s'enlace à lui comme une

liane autour de l'arbre protecteur. Il lui sourit, et lui donne des conseils qui la prémunissent contre les regards jaloux de Lébao. C'est surtout du mystère qu'il veut; il ne craint que ce qui peut le compromettre. Elle l'écoute plutôt pour lui que pour elle-même; au fond de son cœur, elle lui a déjà fait présent de sa vie.

Il lui répète ses conseils et veut sortir; mais elle le voit triste, elle le retient.... Soudain Lébao paraît à la porte de la case : il est surpris d'abord; mais incapable d'élever un soupçon contre Salvador, il s'approche, admire, avec une joie d'enfant, les perles et les colliers étalés auprès de Délahé; il lui ordonne ensuite de préparer des rafraîchissemens, qu'il sert à leur jeune maître; puis, confiant, gai, il sort, et retourne à ses travaux.

Mais Délahé s'étonne de n'avoir point le pouvoir d'arracher Salvador à son inquiétude : la chaleur pèse, l'atmosphère ressemble à une immense fournaise ardente; il paraît en souffrir, et, appuyant sa tête sur un sein palpitant, il se laisse

aller en des bras qui le bercent. Rien ne l'apaise ; il se lève, il s'éloigne, poursuivi par de funestes idées, traîne ailleurs le mal qui l'obsède, et la longueur de ce jour de feu qui éblouit et brûle. Oh! comme le soleil est lent à descendre sous l'horizon!

Il y descend enfin, laissant derrière lui un large sillon rougeâtre. Les jalousies se soulèvent dans Rio-Janeiro; on attend, on sent venir et frissonner la brise rafraîchissante : la voilà! elle court, volupté du soir; la voilà! elle se répand du rivage dans les rues; elle vole embaumée, elle éveille les sensations assoupies et les sons des guitares. Délahé, assise auprès de Lébao, sous le bosquet voisin de la case, écoute, et regarde si Salvador ne vient pas. Lébao, morne, observe tous les mouvemens de Délahé.

— Notre jeune maître ne viendra pas ce soir, dit-elle.

— Pourquoi veux-tu qu'il soit toujours ici.... répond-il. Mais voici l'angélus, Délahé; à genoux! — Ils prient.

Salvador descend d'un pas lourd à l'appartement de son père; il entre. Le vieillard, d'une main desséchée, lui fait signe de s'asseoir, et s'assied; ils sont seuls; tout lui semble empreint d'une fatalité solennellement inflexible. Mais il se recueille, et ranime en lui cette force, toujours prête à lutter contre les obstacles.

Le balcon où ils sont assis est entouré de fleurs, d'arbustes odoriférans; et devant eux se déploient les magnificences de la rade, ces cent îles couvertes de palmiers, les amphithéâtres des montagnes, et l'océan des eaux, point inaperçu dans l'océan incommensurable des cieux, de l'infini.... Il suffit d'une piqûre d'épingle pour nous ôter à ces grandes scènes; pour nous en distraire, la plus mesquine des douleurs suffit. Oui, ces deux êtres ne sont là préoccupés que d'eux-mêmes; le vieillard, qui ne peut plus ni vivre ni jouir, et le jeune homme, qui veut vivre et jouir. Le vieillard est en ce moment plus fort que le jeune homme; il le tient sous la dépendance des mots qu'il va balbutier.

— Que m'allez-vous annoncer, mon père? Hâtez-vous de parler, je vous en conjure; car, je ne sais, votre air grave et mystérieux m'effraie. Ai-je un malheur à craindre?

— Je ne pense pas que ce que je vais vous avouer soit un malheur, mon cher Salvador; j'espère que votre attachement pour mademoiselle d'Estanceley n'en est point venu là. Si je me trompais, alors vous diriez avec moi : « Que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne. »

— Oh! de grâce, tout en un mot, mon père; tout en un mot!

— Salvador, mon cher Salvador, reprit-il posément, lentement, je n'ai plus votre ardeur, votre impatience, et pourtant je devrais être plus pressé que vous, car il me reste bien peu d'instans. Mais j'ai laissé déjà la vie de ce monde derrière moi; l'âge m'a transporté à l'entrée de la vie du monde éternel; je frappe à la porte; la pierre de la tombe est la porte de l'éternité.... Ne m'interrompez donc pas dans mon récit, mon cher enfant; j'ai besoin de vous le faire

avec toutes ses circonstances; elles sont mes excuses; et peut-être en m'écoutant votre cœur me pardonnera-t-il?

— Oh! qu'aurais-je à vous pardonner?

— Trop d'affection, peut-être. Les Alvida ont contribué à l'établissement des Portugais au Brésil. Un de mes ancêtres était même de l'expédition de Cabral. Mon père avait d'immenses possessions dans la capitainerie de Spiritu-Santo; mais le luxe qu'il étalait à la cour de Lisbonne, ses passions pour le jeu, les voyages et les femmes, le forcèrent à vendre successivement ses domaines d'outre-mer. A la mort de mon père, je pris du service, et c'est à Versailles que je connus messieurs d'Estanceley; quelques folies que je déplore m'attirèrent, à mon retour en Portugal, le mécontentement du roi, et plus tard une disgrâce peu méritée. Je m'étais marié, et je me vis contraint à passer au Brésil pour y rebâtir ma fortune écroulée. Ma jeune épouse, que j'aimais passionnément, et dont le souvenir émeut encore ma voix cassée et défaillante, fai-

sait ma résignation par la sienne, soutenait mon courage par son courage; elle mourut en donnant le jour à un fils....

— Était-ce moi?

— Écoutez, mon cher Salvador; je vous avais prié de ne pas m'interrompre. Chassés par la révolution, le duc et la duchesse d'Estanceley vinrent me demander l'hospitalité au sein de mes sauvages habitations; ils avaient deux fils : l'aîné....

— L'aîné, était-ce moi?... Répondez.... ah!... ce fils aîné, c'est moi, n'est-ce pas, vieillard? s'écria Salvador hors de lui, n'est-ce pas?

— Salvador, Salvador, reprit le vieux duc d'un accent tremblant et lamentable; Salvador, ménagez-moi.... et dites que ce n'est pas une douleur pour vous que d'être le frère de mademoiselle d'Estanceley, car vous l'êtes!

— Moi, le frère de Résignée!

— L'aimez-vous?...

— Si je l'aime, misérable vieillard!... — Il se fit un long silence, pendant lequel le duc d'Al-

vida, les mains jointes, priait avec ferveur, et le jeune d'Estanceley, les bras croisés sur la poitrine, debout sur le balcon, méditait profondément. La lune, qui se levait, vint jeter à travers les arbres une lumière livide sur leurs traits agités. Le jeune homme gardait une de ces attitudes qui annoncent une forte résolution; il se retourna bientôt vers le duc, et lui dit, en se rasseyant, d'un ton calme et doux : — Après, monsieur le duc!

Le vieillard fut étonné d'un changement aussi soudain, et laissa voir sa surprise. — Excusez un transport insensé, monsieur le duc, reprit-il; de pareils coups ébranlent la raison.... Continuez, je vous en prie.

Le duc d'Alvida se remit peu à peu, et poursuivit en ces termes : — Madame la duchesse d'Estanceley s'ennuyait dans nos solitudes; sa santé souffrait de cet isolement : elle, élevée à la cour de Louis XVI; elle, une des favorites de Marie-Antoinette, réduite à végéter dans une ferme, au fond du Brésil! Le chagrin qu'elle

nourrissait s'accrut; tout enceinte qu'elle était, elle voulut impérieusement retourner en France. Il régnait des incompatibilités d'humeur très prononcées entre le duc et la duchesse, il fallut céder; elle partit, se séparant avec joie d'un mari qui ne l'aimait pas.... Pardonnez-moi de parler ainsi de votre mère.

— Ma mère, — dit Salvador en souriant.

— Elle emmenait avec elle le jeune Firmin; vous restâtes avec nous; mon fils unique était de votre âge. Nous vivions dans un calme profond, quand, pour venger je ne sais quel vol de chevaux, des sauvages d'une tribu errante attaquèrent de nuit nos habitations, et y mirent le feu. Notre résistance fut longue, désespérée : le duc d'Estanceley combattait près de vous, et vous couvrait de son corps; je servais de rempart à mon fils : il ne nous restait plus que dix ou douze noirs; les autres gisaient morts ou mourans; aux lueurs de l'incendie qui nous cernait déjà, nous songions à faire notre retraite dans les montagnes. Chacun de nos

coups de fusil renversait nos opiniâtres ennemis, dont les cadavres jonchaient la terre rougie par le sang et la réverbération des flammes. Le duc d'Estanceley, las de tuer, me dit : « Prenez votre fils et moi le mien ; fuyons. » Mais une flèche lui entre dans le sein.... Il tombe, vous embrasse, m'appelle, et murmure ces mots : « Sauvez-le.... sauvez-le.... il est votre fils!... » Je regarde autour de moi; je ne vois plus que huit de nos défenseurs; je leur dis : « Que cinq d'entre vous meurent là, et que trois me suivent. » En ce moment le toit d'une des habitations s'écroule, tombe avec un épouvantable bruit, et nous couvre de flammèches, de débris, de feu, nous et nos ennemis..... Mon malheureux fils est atteint par un éclat de poutre. Je le relève sanglant, je le presse entre mes bras.... Un de mes noirs, le père de Lébao, vous saisit, mon cher Salvador : « Maître, s'écrie-t-il, en avant! » Nous tirons nos sabres et profitons de la terreur des sauvages, qui, pressés eux-mêmes par les flammes, s'y débattaient, se

tordaient, hurlaient et fuyaient; nous traversons leurs rangs ouverts, désordonnés.

— Nous nous éloignons au bruit des dernières fureurs de cette lutte horrible, inexprimable, dont le souvenir humecte mon front d'une froide sueur. Nous entendons bientôt s'abîmer derrière nous les murailles de l'habitation; puis un affreux silence, et les lueurs expirantes de l'incendie qui fume et s'éteint; puis les derniers chants des vainqueurs, qui se retirent; puis rien. Moi, je tenais embrassé le cadavre de mon fils!... et vous, vous pleuriez près de moi.

— Sans épouse, sans enfant, presque ruiné, ne trouvant autour de moi que trois esclaves, j'enterrai mon malheureux fils, et par une inspiration soudaine je vous adoptai, je vous nommai Salvador, et fis jurer à mes trois esclaves par notre Seigneur Jésus-Christ et le salut de leur âme, de ne jamais dévoiler ce secret.... Dites-moi, Salvador; accablé de tant d'infortunes, n'étais-je pas bien excusable? Ne suis-je pas digne de pitié, de pardon?

Il sanglotait; Salvador se pencha sur sa main froide, amaigrie, et la baisa. — Oh! merci, Salvador, merci!... Ce baiser, c'est le pardon que j'implore!... n'est-ce pas?... Tu m'as fait sentir que j'en avais besoin.... Et quelles preuves d'amour paternel ne t'ai-je pas données! C'est pour toi que je songeai à relever ma fortune : il me restait des fonds chez mon banquier à Rio-Janeiro; j'achetai des esclaves et des terres dans une capitainerie moins exposée, plus rapprochée de la civilisation et des villes : mes efforts furent bénis; mes biens, ma fortune, le titre de duc, mon fils, tout est pour toi.

— Et j'accepte, mon père; ma reconnaissance, plus éclairée, vous en remercie.

— Quoi! s'écria le vieillard ranimé, le nom des d'Alvida ne mourra pas, il revivra en toi.... Que le Seigneur me pardonne cette faiblesse!...

— Mais votre confesseur est-il instruit?...

— Je ne pouvais pas disposer d'un secret qui n'était pas à moi; j'ignorais si tu voudrais être un d'Estanceley ou un d'Alvida, car j'ai tout

prévu : des papiers écrits de la main de ton père et de la mienne constatent ta naissance; et j'ai tracé moi-même deux donations de mes biens, l'une au nom de Salvador d'Alvida, l'autre au nom de Prosper d'Estanceley, afin que tu pusses choisir, et que mon âme fût en repos. Ensuite, j'ai obtenu de Rome une indulgence plénière pour tous mes péchés; ainsi, j'ai pu cacher à mon confesseur un acte qui cesse d'être une faute dès que tu l'approuves, un acte dont le secret t'appartenait aussi.

— Je serai toute ma vie Salvador, duc d'Alvida, mon père.

— Maintenant, s'écria le vieillard en élevant les mains au ciel, maintenant, Seigneur, vous rappellerez votre serviteur à vous!

— Renoncer à un riche mariage devenu impossible, m'est un grand chagrin sans doute; mais le nom d'Alvida sonne haut, puis-je le quitter? tout mon passé s'y rattache : les jeunes ans sont les racines de la vie, et l'arbre de l'existence ne vit pas sans racines.

— Mon Salvador, mon fils d'adoption, mon fils bien aimé, sois béni sur la terre et dans l'éternité !

— Les trois esclaves, témoins?...

— Sont morts depuis long-temps.

— Le secret?....

— Reste entre le ciel et nous deux; bientôt il ne sera plus qu'entre le ciel et toi. Mais c'est devant un Dieu vengeur que tu commettrais un crime infâme, si....

— Ce mariage!... Ah! mon père!...

— Je t'entends, et je te demande pardon, mon cher fils, de t'avoir mis cette idée sous les yeux.

— Les papiers qui renferment ce secret?...

— Tu les auras.... à l'instant même....

— O mon père! bénissez-moi encore, — dit Salvador en s'agenouillant.

Le vieux duc, que tant d'émotions avaient soutenu par une sorte de galvanisme moral, perd à ce spectacle de Salvador à ses pieds, toute sa force factice; il chancelle, élève encore

les mains, bégaie quelques mots sans liaison, tient un peu son regard terni levé vers la voûte étoilée, puis tout retombe, paupières, mains, gestes, voix; il s'affaisse, et demeure sur son fauteuil, pâle, immobile, glacé, à demi éteint. Salvador s'épouvante, appelle, crie, s'élance vers le cordon d'une sonnette; on accourt, des esclaves s'empressent; on vole chez le médecin; on inonde le vieillard d'eaux de senteur; il semble inanimé. On l'étend sur son lit; on le dirait mort.... Mais le pouls renaît, le mouvement de l'organisme suspendu reprend son cours; quelque affaibli qu'il soit, le souffle glisse sur les lèvres, la vie revient aux yeux humides : — Mon fils, mon fils chéri, es-tu là?... Oui, tu es là; ta main presse la mienne.... Que le ciel et les saints te bénissent.... tu me donneras une mort douce.

— Ne vous fatiguez pas à parler, mon père, — disait Salvador. Le médecin et le confesseur arrivent presqu'en même temps : mais le vieillard sourit tranquillement à leur aspect; sa

force, sa présence d'esprit, semblent s'être revivifiées; et quand l'heure de son repos habituel sonne, il congédie les personnes qui l'entourent, et dit tout bas à Salvador : — A demain, mon cher fils, à demain !...

La brise, plus forte que de coutume, rend la nuit fraîche et douce; Salvador, agité dans tout son être, se promène au jardin ; mais il évite la case et le bosquet : trop de pensées le tiraillent à la fois; il n'en a pas une seule pour Délahé, qui n'en a plus que pour lui.

Il marche, il s'arrête, il médite : — J'aurai les papiers demain, pense-t-il, et mon père, ce vieillard étant mort, je serai maître de ma destinée; je me ferai d'Alvida, ou d'Estanceley à mon gré.... D'Estanceley ! adieu alors le mariage, adieu les millions ! J'aurai la moitié de la fortune du duc d'Estanceley; les biens trois fois plus considérables du vieux comte sont donnés par acte authentique à Résignée. Mes revenus n'iront pas au-delà de soixante mille francs; je ne serai plus duc : dans la maison d'Estanceley, le titre

n'est pas héréditaire.... Je ne céderais pas à des considérations de noms propres, si je ne savais l'importance que les hommes y attachent encore.... Je connais le monde; je suis fort de mon dédain pour lui : mais s'il vient à me dédaigner, si je me découvre, si je donne beau jeu à ses malignités ; si les méchans bruits, aisément semés sur une filiation embrouillée, prennent crédit, je suis perdu ; ce sera une lutte mesquine d'épigrammes où je n'aurai pas toujours l'avantage !... Et puis, ces trois fortunes que j'allais réunir et rendre miennes par une signature au bas d'un acte dont les bases sont arrêtées. Eh bien, j'y signerai *duc d'Alvida*. C'est la première pensée qui m'a saisi sur le balcon, je n'en changerai pas. Je n'ouvrirai pas sottement la main pour en laisser tomber ces millions.... Aurais-je les préjugés de ces demi-penseurs qui s'arrêtent toujours devant les conséquences d'une idée admise? Sans doute la loi a pu dire conventionnellement que le mariage serait interdit entre frères et sœurs. En Perse, le contraire était

approuvé par l'usage, et la Bible nous enseigne que Caïn, Abel, tous les fils d'Adam, épousèrent leurs sœurs.... L'argument embarrasserait plus d'un docteur en théologie.... C'est à faire pitié!... D'ailleurs j'admets la loi humaine. Dès que le scandale social qu'elle proscrit disparaît, tout le mal disparaît. Résignée est un composé vivant d'ossemens revêtus de chairs admirables; c'est un chef-d'œuvre d'organisme animé. Pourquoi ne jouirais-je pas de ce chef-d'œuvre? parce que nous sommes nés de la même mère! Qu'importe; elle a cédé en nous créant l'un et l'autre à un attrait de plaisir, voilà tout : sa volonté ne se manifestait pas pour nous, qui n'existions pas. Ma sœur et moi, nous avons vécu séparés : plus de scandale. Dès que je puis échapper à la convention sociale nommée *loi*, tout est dit: qu'elle m'atteigne si elle peut, j'en cours les risques, je la défie.

—Il est prouvé, aujourd'hui, que le cerveau pense et que l'âme est une rêverie qui devrait être un peu vieille depuis ce fou de Platon.

L'âme grecque et l'âme romaine ne sont pas plus intelligibles que l'âme moderne, que nos métaphysiciens ont rendue plus scientifique, voilà tout. Je conçois, et je respecte même tous les scrupules de ces niais du spiritualisme qui cherchent à démontrer leur immortalité de cuistres, par la méthode aristotélienne et l'argumentation quasi-scolastique à la mode. Permis à ces pauvres gens de mettre en pratique leurs vertus syllogistiques, si peu d'accord entre elles; mais quand on a assez de bon sens pour avouer que nous autres chétifs, produits de la terre, matière élaborée et perfectionnée, nous retournons à la matière par un mouvement éternel que nous ne concevons pas; quand on n'a pas le ridicule de prétendre à une autre immortalité que celle-là, la seule avouée par la raison; quand on confesse avec déplaisir, sans doute, que l'âme n'est que la puissance vitale qui se meut et s'arrête avec le jeu des organes; alors on ne voit aucun crime à prendre des baisers d'amour sur les lèvres d'un être vivant, d'une femme,

que la société nomme ma sœur, ma mère; il ne s'agit plus que de mettre en défaut la loi [1].... Tout consiste à savoir s'entourer d'un impénétrable mystère. Mon secret sera entre moi et ce que ce pauvre vieillard nomme le ciel, c'est-à-dire il sera en moi seul, je le garderai; et puis l'enjeu est fait.

—Les hommes sont de grands enfans; ils inventent des mots, et ils en ont peur. Ce n'est pas moi qui m'intimiderai de toutes ces absurdités-là. Est-ce que la législation ne se modifie pas? Et qui peut prévoir ce qu'elle deviendra dans une époque où l'on proclame toutes les religions tombées, et leurs ténèbres dissipées

[1] Je défie les logiciens du matérialisme de réfuter l'argumentation de Salvador; c'est leur système poussé à ses dernières conséquences, conséquences devant lesquelles ma pensée recule d'horreur.... mais comme cet échafaudage de sophismes s'écroule devant le seul principe d'une âme immatérielle et immortelle qui a conscience du bien et du mal! J'aurai l'occasion d'en parler. Un jour mon œuvre théorique viendra, si j'en ai la force et le loisir.

aux lueurs des mille flambeaux de la science? Enfin, n'est-ce pas l'habitude de vivre ensemble qui forme le lien de famille? Cette habitude n'existe pas entre Résignée et moi.

— Allons! je serai d'Alvida, duc d'Alvida, et je ne me détournerai pas de la vie de délices, peut-être de gloire, que je me suis frayée, et j'irai jusqu'au bout sans m'arrêter à des scrupules insensés.

Sa démarche était redevenue ferme, assurée, et il passait près du bosquet.... Il y voit Délahé debout, l'œil attaché sur une allée latérale à celle qu'il parcourait; elle tressaille de bonheur, et lui dit: — Je vous ai attendu bien long-temps, Salvador; ce matin, la souffrance vous accablait, et l'inquiétude ne m'a laissé ni paix ni trève. L'orange semblait s'aigrir dans ma bouche.... je craignais.... On m'a dit que votre père était plus malade.... Pourquoi n'êtes-vous pas venu?...

— Et Lébao?

— Il est allé chez un planteur; il reviendra

tard, cette nuit..... Mon bien-aimé Salvador, votre visage est plus serein; mon maître, souriez à votre esclave, car vos regards sont plus doux que le miel du printemps et le sucre de nos cannes; le sourire sur vos lèvres est plus gracieux que nos fleurs baignées dans la rosée du matin, et votre parole est brillante comme le colibri qui vole au soleil.

VI.

Lébao le sait!

Il est une heure du matin; la rosée s'attache par gouttes vacillantes sur les arbres du bosquet. Lébao sort péniblement d'un fourré de plantes à larges feuilles; il se traîne, chancelle, et tombe sur ce lit de gazon moelleux, odoriférant, élevé par ses soins. Il étouffe ses san-

glots en mordant d'une bouche frénétique les plantes affaissées, les mousses froissées; il laboure et disperse le sable d'un pied furieux; puis ses mains, contractées, se détendent : cette épilepsie de la douleur l'épuise; il s'évanouit.

Sous le bosquet, les préoccupations de Délahé, ses inquiétudes, le nom de Salvador toujours glissant de ses lèvres avec un demi-soupir, cette tristesse qu'elle a gardée depuis le matin, et qui a été causée par le brusque et froid départ de son amant, ont jeté de cruels soupçons dans l'âme ombrageuse de Lébao ; mais il les repoussait, comme un outrage envers Salvador et Délahé. Il a voulu pénétrer le mystère de cette tristesse, si ignorante dans l'art de se voiler; il est parti, il est revenu, il s'est caché!.... Le voilà gisant dans une immobilité qui serait un bienfait pour lui, si c'était celle de la mort.

Il se soulève enfin, s'assied, et médite sombrement; il roule des étincelles sous sa paupière à demi baissée. Les tuer, verser leur sang, s'en laver les mains, s'en abreuver! Oh! ce n'est pas

assez ; sa fureur morne veut et calcule de plus longs tourmens. Il doit être désormais le mauvais génie de leur existence. Son visage mentira comme un visage européen ; il mettra sa joie à contrarier leur criminelle passion ; il jettera des tortures continuelles à travers leur vie. Il en a les moyens ! Autant il était bon, autant il sera terrible ; mais il ressemblera au mancenillier, qui trompe, assoupit et tue.

VII.

Lébao me tuera.

— Maître, votre père est plus malade; il se meurt.

Lébao, triste, et les bras croisés sur la poitrine, parlait ainsi à Salvador, qui venait d'ouvrir les yeux au bruit de ses pas. Il se lève, s'habille à la hâte, et descend avec le nègre,

favori du vieux duc. Lébao s'installe dans l'antichambre, et surpasse les esclaves par son activité pleine d'attentions; il entre au plus léger prétexte. Salvador aussi ne quitte pas le chevet.

La scène de la veille avait dû nécessairement épuiser le reste des forces du malade; aussi, il s'y attendait, et répétait à Salvador d'une voix agonisante : — Tu m'as rendu la mort calme et douce, mon fils, mon cher fils!.... Que Dieu te soutienne dans les bonnes intentions que tu m'as montrées!

Témoin des tentatives inutiles pour rappeler la chaleur à ses membres à moitié refroidis, le mourant sentit sa fin prochaine, et fit sortir toutes les personnes qui s'empressaient autour de lui; il ne retint que Salvador.

— Tout est consommé; je sens que j'ai peu d'heures à vivre; je les dois consacrer aux prières qui m'ouvriront la vie qui ne finit jamais..... Écoute-moi..... J'ai déposé chez mon notaire l'acte de donation testamentaire par lequel je t'institue mon unique héritier, toi, mon

fils, en léguant à mon confesseur et à son couvent des sommes que je te prie d'acquitter religieusement.... Les autres papiers dont je t'ai parlé, et qui deviennent inutiles par ton acceptation, sont renfermés, avec la correspondance du duc d'Estanceley, dans un portefeuille..... Voici la clef du secrétaire qui les contient.... prends-la, mon fils, et joins tes prières à celles de mon confesseur....

Le confesseur arriva; les prières, les litanies, les cérémonies funèbres commencèrent; Lébao priait à deux genoux, avec grande ferveur; Salvador se recueillait, et étudiait les phases par lesquelles l'homme entre dans la mort. La prière bourdonnait en vain autour de lui : sa fixité ressemblait assez à la douleur; mais cette fixité n'était que froidement interrogatrice.

La nuit vient; le malade paraît un peu ranimé. Salvador passe dans un cabinet contigu, étroit, où était le meuble qui renfermait les papiers; il demande des bougies et du feu dans un réchaud. Lébao le lui apporte, et le rem-

place au chevet abandonné. Une demi-heure s'écoule, soudain le noir se précipite vers le cabinet en s'écriant : — Venez, maître ; venez, votre père expire ! — Le spectacle de la mort trouble les esprits les plus fermes ; Salvador se lève vivement, sort, tandis que Lébao saisit un des papiers, renverse une bougie, et revient, avec une étonnante prestesse, s'appuyer près du lit. Le mourant se débat dans l'agonie ; le confesseur, qui priait dans un coin de l'appartement, murmure une dernière absolution ; le duc pousse un soupir, et meurt.

En cet instant, le cabinet s'embrase : — Au feu ! — crie Lébao, qui s'était toujours tenu derrière Salvador ; il s'élance, arrache de leurs flèches les rideaux embrasés. Le feu était monté des papiers aux mousselines et aux soieries suspendues aux fenêtres voisines du secrétaire.

— Vos papiers ont été brûlés, dit-il à Salvador en l'observant.

— Le sort, répond-il froidement, le sort en a prononcé.

Il rentre dans la chambre mortuaire, et ferme les yeux du vieux duc d'Alvida en présence des nègres agenouillés. — Quoi! pensait Lébao, il est heureux par où je croyais le punir!

Il avait hâte de partir maintenant; peu de jours lui suffirent pour accomplir les obsèques, les cérémonies funéraires. Il prit connaissance de l'acte testamentaire, mit ordre à ses affaires, et institua un gérant chargé d'exploiter ses nouveaux domaines. Délahé fut négligée au milieu de ces soins. Il alla un jour à la case; Lébao était là. Salvador leur annonça son départ pour la France, faisant espérer son retour, afin d'atténuer la douleur de Délahé, qui fondait en larmes; Lébao pleurait aussi.

A peine Lébao avait-il vu le brick français qui emportait Salvador, s'enfoncer dans l'espace, décroître et disparaître, qu'il alla trouver le régisseur des biens, et lui dit de choisir un autre jardinier. Le régisseur s'étonnait de cette résolution; mais le nègre insistait, en affirmant que, puisque son cher maître ne devait plus

habiter le Brésil, il voulait aller cultiver quelques champs de cannes à sucre dans une capitainerie au-delà des montagnes. Il partit donc de la case avec Délahé, pleurant, et au milieu des lamentations des esclaves, qui les aimaient. Il avait acheté une mule qui portait leurs bagages. Délahé marchait à pied à côté de lui; ils commencèrent, sur le matin, à gravir les collines étagées en amphithéâtre qui entourent Rio-Janeiro. Ils s'arrêtèrent dans une *venta* pour dormir pendant la chaleur. Le lendemain matin, ils entrèrent dans la chaîne des montagnes appelées *Orgues*, dont les sommets dentelés s'élancent en pitons inégaux, semblables aux tuyaux de ces instrumens. Ils laissaient derrière eux la baie de Rio-Janeiro, point resplendissant, et s'avançaient dans des solitudes affreuses dont les précipices et les rochers abruptes épouvantaient la pauvre Délahé épuisée de fatigue.

— Lébao, disait-elle timidement, mon pied est faible; je ne saurais aller plus loin, je ne

suis qu'une liane, et tu es un palmier ; la route et le soleil me tueront.

— Tu voudrais aller en palanquin comme une dame, n'est-ce pas?... Je n'ai point d'esclaves. La mule qui porte nos effets est trop chargée; marche, marche toujours.

— Eh bien, je marcherai, Lébao.

— Tu es faible comme une liane, Délahé, et moi fort comme un palmier, tu as bien dit.

— Pourquoi parles-tu ainsi?

Lébao gardait un affreux silence; ils marchaient sur les bords friables d'un gouffre profond à défier les regards, hérissé de rochers à pic, granits sans mousses ni traces de végétation, horribles; Délahé tira son chapelet.

— Pourquoi pries-tu, Délahé? — Elle n'osa pas répondre.

— Pries-tu, continua-t-il en souriant, pries-tu pour Salvador? — Elle pleura. Lébao la regardait pleurer, et disait tout bas : — Jésus Maria! la plus jolie fille de couleur de Rio!... Otez-moi cette idée, mon bon Jésus!... impos-

sible!... je serais tout seul après!... Loin cette idée.... non!... impossible!

Délahé n'osait parler, de peur qu'un mot ne provoquât sa fureur, mais elle pensa que si Lébao savait tout, Lébao la tuerait. Elle continuait à prier. Elle ne sortait guère de la case et des allées sablées du jardin que pour aller le dimanche à l'église, dans un coin obscur; et le tranchant des cailloux, les pointes des roches, meurtrissaient ses pieds délicats; elle chancelait, elle souffrait, et ne se plaignait pas. Lébao, qui l'avait éloignée si soigneusement des influences du soleil, dans la crainte qu'il ne brunît son teint d'une blancheur qu'il idolâtrait, aujourd'hui il rit des fascinations que lui donne l'ardente réverbération de la lumière; il rit quand elle chancelle; enfin elle tombe, il ne la relève pas : seulement il la pousse du pied.

— Allons, Délahé! allons, debout, paresseuse. La roche est glissante et l'eau profonde; tu serais morte avant d'y tomber. — Elle frissonne et s'évanouit; il s'agenouille près d'elle,

s'attendrit, l'embrasse..... Ce n'est plus de l'amour, c'est de la frénésie, de la démence passionnée....

— Grâce, grâce, mon Lébao, dit-elle.

— Pourquoi grâce? répond-il en la repoussant, pourquoi?

— Oh! tu sais bien!...

L'œil de Lébao s'est marbré; son geste inflexible ordonne de poursuivre la route; elle tremble, essaie de marcher, s'arrête, tombe encore, et dit : — Pourquoi m'as-tu détournée du grand chemin?...

— Tu ne réponds pas à mes questions, et je ne répondrai pas aux tiennes.

— Cette solitude et ces rochers sont effrayans..... Pauvre femme que je suis!.... Aye pitié.... mes jambes sont brisées, j'ai soif....

— Tu boiras, Délahé. — Un rire éclate, et prouve à l'infortunée que sa terreur est un avertissement de prier. Elle se met à genoux et récite son chapelet.

— Je t'ai demandé pourquoi tu priais Dieu.

— Pour lui recommander mon âme, Lébao.

— C'est bien!... Prie, femme; prie pour expier ce que j'ai souffert, une nuit, dans le bosquet Salvador.... Nom infâme!... Cet homme, je le tuerai aussi....

— Oh! pas lui.... Moi, moi seule!...

Lébao pousse un hurlement terrible. — Non, lui et toi!... lui, au milieu de son bonheur.... toi, femme, s'écria-t-il furieux, l'enlevant de terre et la suspendant au-dessus du gouffre, tu me disais tout à l'heure que tu es une liane et moi un palmier. Quand la liane est flétrie, que fait le palmier?

Délahé, fermant les yeux, murmura : — Il la laisse tomber.

VIII.

Dernier espoir brisé.

Selon le système de composition que j'ai adopté, je franchis toutes les insignifiances de la vie, ne m'arrêtant qu'à ses sommités, où je laisse en passant des jalons qui indiquent la marche rapide que je suis à travers tant d'intérêts et d'événemens. Il ne faut pas écrire toutes

les pages qu'on se fait à soi-même; les images vulgaires, douces par leur vulgarité même, traversent l'imagination; comme les fleurs champêtres semées à profusion sur un sol incultivé, elles sont humbles, mais elles plaisent. Ces images de la vie domestique, modestes fleurs de l'intelligence, laissent dans l'âme leur trace embaumée, on ne les reproduit pas, on les parcourt, on les effeuille; on se rend idéalement heureux par elles, on s'identifie à ses personnages, on existe par leur existence, et à défaut d'autres qualités, il règne dans l'ouvrage ainsi composé un ton de bonne foi et de vérité qui attache s'il ne persuade. Mais il m'est arrivé de regretter ces rêveries par lesquelles je prélude à la composition. Eh! comment retenir tout ce bavardage du cœur? Comment nuancer ces teintes imperceptibles? Comment noter ces accens si fugitifs, qui se fondent et se perdent les uns dans les autres? Comment fixer la vapeur qui se condense au lever du soleil, rideau aérien qui monte devant l'astre radieux? Comment

traduire les murmures du vent dans les peupliers dont les feuilles hastiolées tremblotent, montrant et cachant tour à tour leur blanc retroussis? Comment saisir les inflexions de la voix aimée? Comment suivre les élans de la prière qui rejette l'insuffisante parole pour l'éloquence d'une larme ou d'un regard au ciel? Comment retracer ces délicieuses redites, ces charmantes prolixités d'une causerie intime?... Ah! combien les livres que l'âme crée et laisse retomber en elle-même, valent mieux que ceux qu'on prend la peine d'écrire!

Parfois je m'essaie à esquisser quelques unes de ces scènes, car la famille a des attraits qui ne périront jamais, et qu'il faut faire aimer, pour les opposer à l'isolement égoïste et funeste des individualités.

Navigue donc légère sous le vent, corvette qui entraîne des côtes du Brésil Salvador, impatient d'un prompt retour; laisse derrière ta quille svelte et ton gouvernail un sillage écumeux, dont la trace reste long-temps empreinte

sur la mer des tropiques pendant le règne des vents alisés; avance, agite-toi, secouée par les rafales de la tempête, qui hurle, et fouette les houles noires; balance-toi, monte et descends sur les vagues larges, longues, assouplies, berceuses, qui se déploient par de monotones mouvemens quand l'orage s'enfuit; laisse frissonner, à plis ridés, les flots vifs et fréquens autour de ta carène élancée... Mais non, ralentis ta marche; tu n'arriveras que trop tôt, et ce sera un jour funeste, peut-être, celui où la vigie criera, du haut de ton grand mât: Terre! France!

Indifférente à l'absence comme au retour de Salvador, blessée par l'infidélité de l'homme choisi, mademoiselle d'Estanceley se défiait d'elle-même; lasse de résister, elle cédait. Elle avait consulté son amie madame Darport, ne lui cachant ni l'attachement qu'elle avait cru inspirer à lord Donald, ni celui qu'elle s'étudiait à étouffer; elle disait dans cette lettre qu'elle ne l'aimait plus, et que sa famille la pressait

d'épouser M. le duc d'Alvida, dont elle énumérait les services et les qualités; elle confessait lui reconnaître une grande supériorité d'intelligence; elle racontait les paroles de son frère au lit de mort, les instances du vieux comte d'Estanceley et du docteur Jernier. Par quel triste tableau madame Darport répondit-elle à ces confidences! Que sa jeune austérité causa de chagrin à la pauvre Résignée! De fâcheux bruits qui couraient, à Genève, sur la moralité de lord Donald; son titre même d'ami de lord Byron, ses imprudences, ses fautes réelles, son duel, sa fuite avec une jeune Anglaise, révoltaient la piété de madame Darport; son indignation ne garda point de ménagemens : elle engagea vivement son amie à perdre tout souvenir de ce jeune débauché, et, sans se prononcer sur son mariage projeté avec Salvador, elle lui donna conseil de l'étudier, et d'en croire aussi les personnes qui l'entouraient. C'en était fait; sa dernière espérance venait de se rompre, ainsi que la dernière poignée de joncs dans la main

d'un infortuné qni se noie. Résignée n'avait plus qu'à se laisser dériver, entraînée qu'elle était par l'invincible courant de sa destinée. Oh! avez-vous jamais éprouvé ces horribles sensations du dernier roseau qui gémit et se rompt entre vos doigts crispés, ou d'un dernier espoir qui se brise; quand vous vous engloutissez dans l'eau qui tourbillonne et vous enveloppe, linceul verdâtre; quand vous roulez dans un malheur sans fond?

Elle sentit alors la nécessité de méditer plus sérieusement sa position. A la veille, peut-être, d'être sans parens au monde, de tomber sous la tutelle d'un étranger, elle devait baisser la tête, et se marier. Pendant ces broderies, qui ne suspendent jamais la pensée des femmes et servent d'excuse à leur silence occupé, auprès de son oncle, plus grondeur et plus affaibli, elle songeait à ses nombreux prétendans; Salvador les éclipsait tous. — Je me ferai un devoir de l'aimer, pensait-elle; et peut-être y parviendrai-je.

Chaque soir, elle priait pour la conversion de lord Donald; mais plutôt par pitié que par amour; car Salvador arriva, et elle le revit sans trouble, sans chagrin.

IX.

Promenade sur l'eau.

Pendant que les événemens consomment ce qu'il eût envisagé, il y a peu de mois, comme la ruine de son bonheur, qu'a fait lord Donald? Comment expliquer son indifférence actuelle? comment la concilier avec son amour? L'homme est un composé d'inconséquences et de contra-

dictions : je ne me charge pas de les justifier, je raconte.

A peine arrivé à Bruxelles, il avait adressé à madame de Livrange une seconde lettre plus repentante, plus passionnée que la première; il suppliait la baronne de la mettre sous les yeux de mademoiselle d'Estanceley : mais le système de répulsion organisé par Salvador, était trop bien assis pour être ébranlé par des instances épistolaires. La famille d'Estanceley et ses amis regardaient le caractère de lord Donald comme incompatible avec le repos de Résignée. La baronne ne fit aucune réponse. Il écrivit alors au comte et à Firmin; point de réponse encore. Il s'adressa à mademoiselle d'Estanceley elle-même; la lettre fut interceptée. Salvador, seul, lui manda d'un style badin et railleur que la réputation de libertin qu'il avait dans la maison d'Estanceley, lui ôtait toutes chances de succès, et qu'ainsi il agirait sagement en ne pensant plus à ce mariage. Ce silence impoli souleva d'indignation lord Donald; il songea même à en

demander raison à Firmin : mais il aima mieux braver cette famille, et lui payer mépris pour mépris; rien n'arrêta plus dès-lors sa fougue irritée. Ennuyé d'un séjour aussi monotone que celui de Bruxelles, il alla en Suisse.

Il parcourut avec une société anglaise les alentours du lac de Genève, selon la mode des *touristes :* une d'entre les dames, mistriss***, voyageait avec sa tante, et son oncle, industriel enrichi, pour se consoler de la perte récente de son mari; élégante, jolie, elle désennuyait Donald de ses plaisirs nomades. Il entreprit, par désœuvrement, de s'en faire aimer, de supplanter un jeune dandy, déjà en chemin de plaire et de lui offrir sa main. Ce lien commun de mariage ne tombait pas dans la pensée de lord Donald; l'inégalité des positions sociales le rendait même presque impossible. J'ai dit qu'il y avait dans le caractère mobile, énigmatique de lord Donald, une puissance d'attraction bien dangereuse; il l'exerça à plaisir sur l'imagination de cette femme. Il fut bientôt aussi

favorisé qu'il désirait l'être. Son rival s'en aperçut, l'appela en duel, et fut atteint d'une balle qui lui fracassa un bras. Effrayée de ce scandale, et surtout de l'absence de Donald, la jeune Anglaise, folle de douleur et d'amour, le suivit aux environs de Lausanne.

Ils furent pendant quelque temps enivrés l'un de l'autre et de leur solitude, au sein d'une nature aussi enamourée que celle de Clarens et de Vevay : mais peu de jours suffirent pour replonger Donald dans le vide qui l'effrayait; il sentait avec chagrin, au fond de son cœur, le désir de se débarrasser de cet amour.... et il fallait trouver des expressions passionnées pour voiler cette insultante froideur dont il s'affligeait lui-même intérieurement.

L'oncle et la tante de cette malheureuse femme ignoraient sa retraite; ils étaient allés à Fribourg, et de là ils lui avaient, à tout hasard, écrit à Lausanne, en la suppliant d'abandonner son séducteur et de retourner auprès d'eux; leurs bras s'ouvraient à son repentir. Donald eut un

mouvement de joie en la voyant fondre en larmes; il espéra qu'elle se déciderait à partir: mais elle se jeta dans ses bras en lui disant qu'elle ne l'abandonnerait jamais. Il n'osa pas lui adresser de justes représentations; il aima mieux souffrir.

Le soir même, ils se promenaient sur les bords du lac, méditant, silencieux l'un et l'autre. Des bateliers, armés de l'aviron, attendaient quelques passagers. Elle exprima le désir d'une promenade, et lord Donald la conduisit au bateau. Comme ils y arrivaient, un étranger accompagnant une jeune dame s'y présente; Donald lui offre avec gracieuseté deux places dans l'esquif. On s'embarque, on part. L'eau est calme; la barque vole sur ce cristal frémissant; le paysage se développe immense, et sublime de majesté, de fraîcheur, d'harmonie, de variété.

— Oh! que je suis heureuse, s'écrie avec un abandon charmant la jeune dame en laissant tomber sa main dans celle de son mari, mon

Emmanuel [1], que je suis heureuse ! — Observe, ma chère Lalagée, répondit le jeune homme, dont la physionomie s'embellissait du bonheur de sa compagne, observe la vérité des peintures de J.-J. Rousseau.

— J'en ai été frappé comme vous, monsieur, dit lord Donald. Aussi quelle différence entre les descriptions pompeusement absurdes d'un auteur qui n'a pas vu, et celles d'un écrivain poète qui peint d'après ses souvenirs et les croquis animés qui reposent dans sa tête. Jean-Jacques Rousseau est un des plus grands écrivains qui honorent votre littérature.

— Ajoutez, monsieur, notre philosophe le plus touchant, malgré ses erreurs. — La conversation s'engage sur ses écrits en présence des lieux qui leur servent de commentaires; Emmanuel s'aperçoit qu'il s'entretient avec un de

[1] Ceux ou celles qui ont lu le *Manuscrit vert* reconnaîtront ces deux nouveaux personnages; ils ou elles se rappelleront peut-être qu'Emmanuel et Lalagée allèrent en Suisse voir le régicide. L'action ne perdra rien pour les autres.

ces jeunes hommes que le scepticisme et de précoces excès fatiguent et dégoûtent presque de l'existence : une sorte de compassion éloquente le saisit ; il s'échauffe, provoqué par de spirituelles objections ; la beauté des sites, la douceur de l'air, le glisser du bateau, le mouvement cadencé des rames, la présence de sa bonne et heureuse Lalagée, tout l'inspire.

— Quoi ! monsieur, s'écrie-t-il, c'est devant ces beaux lieux, empreints de la puissance de Dieu, que vous émettez des doutes sur l'existence de Dieu ! Eh bien ! si vous ne comprenez pas l'assentiment révélateur de la nature, nierez-vous l'assentiment unanime et traditionnel du genre humain ? Les voix négatives, isolées comme la vôtre, ne se perdent-elles pas dans les voix affirmatives, réunies et reconnaissantes de tous les peuples ? Trouvez-moi une nation sans Dieu ! Dieu est l'Être infini, intelligent, la cause du tout intelligent et harmonieux, que nous nommons nature. Vous ne supposez pas, je l'imagine, de l'intelligence à la matière inerte ;

aux arbres, aux rochers, aux nuages poussés par le vent, à l'eau qui coule selon la pente de son lit; vous ne supposez pas de l'intelligence aux montagnes, à l'Océan, à la poussière que nous foulons; vous ne supposez pas que l'intelligence des animaux et de l'homme dirige la marche des saisons : ce n'est ni vous, ni moi, qui ordonnons à la foudre de rouler, à l'éclair de briller, aux nuées de se condenser et de tomber en pluies; ce n'est ni vous, ni moi, ni personne au monde, qui commandons aux coteaux de verdoyer, aux plantes de croître, aux fleurs de s'épanouir dans leurs mille formes, aux moissons de mûrir : vous ne niez pas l'harmonie universelle et l'intelligence motrice qu'elle nécessite; alors vous reconnaissez Dieu malgré vous; Dieu n'est autre que cette intelligence. Non, vous n'êtes pas athée, monsieur; l'athée est un être impossible. Il y a contradiction manifeste entre ces mots homme et athée, car l'homme sait bien qu'il ne s'est pas créé lui-même; il a une cause, un créateur : cette cause,

ce créateur, c'est Dieu. Qui se dit athée dit un non-sens, une négation de sa propre affirmation.

— Oui, monsieur, il nie et il affirme la même chose en disant cette absurdité : « Je suis athée. » S'il dit, je suis, il ne peut pas ajouter athée ; s'il ajoute le mot athée, il n'a pas le droit de dire, je suis. L'affirmation athée entraîne la négation du je suis ; l'affirmation je suis entraîne la négation du mot athée. Dès qu'il a prononcé, je suis, il a reconnu Dieu.

— Je vous défie, vous et tous les logiciens du matérialisme, de prouver le contraire. En effet, ou l'athée avoue sa propre existence, ou il la nie; s'il la reconnaît, il confesse qu'il a été créé; car il ne peut pas dire qu'il s'est mis au monde lui-même par sa volonté ; ni lui, ni sa volonté n'existait. Cette volonté créatrice était donc étrangère à lui ; il en émane : cette volonté, c'est Dieu.

Cette volonté, qui crée et renouvelle incessamment les êtres animés et inertes, est anté-

rieure à tout ce qui est, aux univers tournoyant sur nos têtes dans leurs orbites, aux animalcules invisibles, dont les myriades nous environnent. En supposant même cette absurdité de croire la terre intelligente, il faut supposer en même temps une autre intelligence supérieure qui gouverne tous les univers..... Mais la nature n'est point harmonieuse par elle-même, ainsi que je l'ai prouvé; elle l'est par la puissance ineffable de cette volonté souveraine, qui alors a devancé l'organisation, ou la création de la nature. Alors aussi vous êtes obligé, par l'évidence, à la reconnaître antérieure à tous les âges; et comme il vous est impossible de lui assigner une limite, une fin, vous êtes également contraint à la reconnaître universelle, toute puissante, infinie, éternelle. Et remarquez, monsieur, que j'impose silence au langage du sentiment pour parler celui d'une logique rigoureuse.

Penché sur le bateau, et affectant de regarder l'eau couler le long de la carène légère, Donald

réfléchissait à la force pressante, irréfutable de la démonstration. Les bateliers écoutaient avec respect, l'Anglaise avec repentir, Lalagée avec amour; et les rames retombaient en cadence, et la barque glissait rapide, et le frais du soir descendait sur leurs têtes.

— Monsieur, dit lord Donald, ne pensez pas que je me complaise dans l'athéisme et le doute; les croyances doivent calmer; mais j'ai le malheur d'en avoir de fort incertaines. Et cette intelligence que vous appelez toute puissante, infinie, éternelle, d'où vient que vous ne pouvez la saluer du nom de toute miséricordieuse? Pourquoi a-t-elle créé le mal et la douleur? Pourquoi ce triste cortége de maladies, de peines et de fléaux qui marchent à notre suite?

— Oui, je la salue du nom de toute miséricordieuse, dit Emmanuel en se découvrant, parce que j'espère en elle et que j'attends la récompense après l'épreuve. Eh! que deviennent le vice et la vertu, le mérite et l'indignité, s'il n'y a pas de mal? Le mal est une harmonie

dans le tout; il existe par des causes qui nous échappent pour la plupart. Mais, dites-moi, ne sentez-vous pas dans la douleur une force qui porte à en sortir? Quand les peuples souffrent du fait de la tyrannie, ils se révoltent contre leurs tyrans, ils demandent, ils obtiennent des lois; et c'est ainsi que la société progresse. Le mal, n'en doutez pas, est la cause du progrès, et de cette perfectibilité indéfinie vers laquelle nous gravitons, comme notre intelligence tourmentée gravite incessamment vers Dieu. [1]

— Tout s'enchaîne : le mal physique nous exerce à la patience et à la vertu; et remarquez que la vertu garantit quelquefois du mal physique. Ne sont-ce pas nos passions désordonnées qui nous précipitent dans les déréglemens, les douleurs et les maladies? N'est-ce pas le calme de l'âme qui fait en quelques circonstances la

[1] Ces idées, qui sont miennes, appartiennent à un système qu'il n'est nullement dans mon intention de développer ici. On ne m'écouterait pas. Les temps ne sont pas encore venus.

force de la santé, la durée de la vie? Je sais qu'il est souvent des maux innés, invétérés, accidens d'une malheureuse organisation : sans adopter le système des compensations, erroné à force d'être poussé à des conséquences quasi-absurdes, il faut avouer qu'il renferme des vérités palpables, que le secret des consciences individuelles rend insondables. Et n'y a-t-il pas dans la vertu patiente un bien-être qui charme, berce et repose, une consolation sereine qui adoucit l'amertume des maux réels? N'y a-t-il pas dans le vice un tourment qui corrode le sein, qui empoisonne les jouissances, qui dénature l'intelligence, qui accroît le mal en tous sens, qui use les ressorts vitaux, qui fustige la pensée, qui ne lui laisse ni paix ni trève, et la pousse haletante vers la vertu? Il y a plus : ces souffrances morales sont des preuves de l'âme; si toute notre destinée était close ici-bas, nous n'éprouverions pas l'instinctif et sublime appétit du mieux et des choses célestes; nous ne nous tourmenterions pas pour ce mieux-être,

notre rêve, notre espérance, notre attente, notre but, où nous montons par l'échelle mystique de Jacob, l'échelle des vertus; nous nous tiendrions coi dans notre terrestre partage; la vie ne serait qu'une affaire entre le corps et les biens terrestres : mais non, l'âme inassouvie, inquiète, lutte avec la matière, même avec la raison, et se réfugie dans la foi; car « La foi, a dit Pascal, n'est pas opposée à la raison, mais au-dessus de la raison. » Je suis de l'avis de l'illustre dialecticien ; à mon sens, croire c'est monter dans les degrés de l'intelligence.

— On a trop long-temps montré la foi comme antipathique à la raison. Toutes les choses de la vie ne se passent pas en argumentations; il est un grand nombre de circonstances où l'on n'agit que par une croyance, force motrice des grandes actions. Quelque rapide que soit la cause déterminante, c'est une croyance. Je crois qu'un acte est juste, beau, sublime, j'expose mes jours à l'accomplir; n'importe, je crois, donc j'agis! Si cette croyance s'échauffe, s'exalte,

BIBLIOTHECA

elle enfante des vertus, l'héroïsme; elle chante *l'Hymne du Martyr* ou *la Marseillaise* sous le canon des envahisseurs.

— Certes, la révolution de 1789 a produit de grands maux individuels. Eh bien! qui oserait dire aujourd'hui qu'elle a été un mal trouverait pour le démentir de vastes résultats d'amélioration sociale? Et n'est-ce pas le malaise des populations de la France qui a poussé à cet immense événement. Ne blasphémez donc pas la Providence, qui d'ailleurs ne nous a pas initiés à ses plans. Quelle étrange manie de l'homme! Il ne sait presque rien de ce qui l'entoure et de lui-même, et il demande fièrement à Dieu compte de ses œuvres. Vermisseau, il n'a que peu de soleils à voir briller, Dieu a l'éternité devant lui, et le vermisseau cite Dieu à comparaître, à se justifier du mal créé, comme si le mal ne rendait point, par son contraste, la jouissance du bien réelle; comme si, sans la douleur, il y aurait un plaisir. Le vermisseau lève la tête et veut expliquer l'universelle création, lui qui ne

sait pas ce que c'est qu'un corps simple; lui, dont l'intelligence est sans cesse arrêtée dans les petites sciences qu'il se fait; lui, pour qui la nature du mouvement est un mystère, la force d'attraction un mystère, l'électricité un mystère, la fièvre un mystère, la pensée un mystère! Tout vain de sa raison, l'homme, cet atome, contrôle les ouvrages de l'Être des êtres; il se sert des présens du créateur pour nier le créateur; il se constitue le juge des mondes, et pour écraser cette insolente raison, il n'est besoin que d'un grain de sable.

Les bateliers écoutaient avec respect, l'Anglaise avec repentir, Lalagée avec amour; et les rames retombaient en cadence, et la barque glissait rapide, et le frais du soir descendait sur leurs têtes.

Plus l'émotion gagnait Donald, plus il souriait ironiquement; et pourtant il éprouvait pour cet étrange jeune homme une affectueuse admiration. Ce couple l'intéressait; Lalagée gardait une si touchante modestie, on lisait dans

ces grands yeux bleus un si tendre orgueil d'appartenir à Emmanuel! Il déroulait la chaîne de ses idées; il enlaçait son adversaire, assez insoucieux de lui répondre, et qui craignait de montrer ou son émotion ou son ironie.

L'onction des paroles d'Emmanuel, ses allusions aux chagrins qui naissent des excès et des passions vicieuses, ses assertions d'un retour plus ou moins tardif à la vertu, cette éloquence qui jaillissait naturelle et des pensées et des lieux, le repos balsamique du soir, le sillage harmonieux des eaux, le ciel commençant à revêtir son azur de myriades d'étoiles, l'ensemble de cette scène simple et belle, se communiquait à la mélancolie de Donald; les bateliers, attentifs, ramaient silencieusement. Lalagée pressait entre ses mains la main d'Emmanuel; la jeune Anglaise pleurait, et la barque, ralentissant la rapidité de sa course, aborde mollement au rivage.

Ils se séparèrent après des paroles d'adieux et un échange de leurs noms. Quand la mal-

heureuse Anglaise fut seule avec Donald, elle lui dit en sanglotant qu'elle était déterminée à partir pour Fribourg; il lui répondit que cette résolution, quelque douloureuse qu'elle fût, lui semblait raisonnable et nécessaire. Ils rejoignirent leurs chevaux, confiés à la garde d'un jockey. — Au moins, pensa Donald, le sermon de l'étranger a été bon à quelque chose.

X.

Byron à Gênes.

Naples, Rome, et les plaisirs qui l'y attendaient, se trouvèrent sans force contre l'ennui impitoyable que Donald traînait partout. Eh! combien de jeunes hommes de nos jours qui, comme lui, se sont faits pour ainsi dire les galériens du scepticisme et des voluptés! combien

promènent leur insouciante fatuité de salons en salons! Sans opinions qui les dirigent et les soutiennent dans la vie, ils y marchent poussés par l'instinct démoralisateur de l'ambition; leur volonté est pliable à tous les systèmes, leur phraséologie docile à toutes les séductions, et leur bouche emprunte aisément tous les langages. Aussi, rien de fort et de puissant ne saurait émaner d'eux, et l'indifférence égoïste qu'ils professent devient leur propre tourment; leurs dévouemens de parade, qu'il faut toujours traduire par un *moi* honteux, mais toujours avide, mais toujours inassouvi, n'excitent que les huées ou l'ironie à demi cachée de quiconque les entend. Si cet avilissement moral continue, la société ne sera bientôt plus qu'un vaste échange de mépris.

Donald se fatiguait à chercher partout le bonheur convulsionnaire qui semble de mode; mais il se trouvait bientôt en face d'une déception : où il espérait rencontrer l'amour, il ne trouvait qu'une hypocrisie intéressée ou un

délire honteux. Ainsi, il avait beau verser la liqueur d'un vase dans un autre; après quelques libations, elle redevenait insipide.

Ses intrigues le lassaient. Ah! c'est qu'il leur comparait involontairement les pures délices de l'amour de Résignée; il avait entrevu cet Eden d'une tendresse consacrée par l'estime et le respect; cet Eden d'une affection ardente, passionnée, mais s'exaltant pour la perfection qu'elle recherche, et vers laquelle elle monte autant qu'elle a de force et d'ailes. Les avant-goûts de cet amour, qui fait qu'on prend un autre en échange de soi-même, l'avaient dégoûté de tout autre amour : il le comprenait, enfin! Il voyait tous ses plaisirs moissonnés autour de lui comme des fleurs tombées sous le tranchant de la faucille; et seule, debout parmi ces débris inodores et flétris, seule fleurissait, fraîche et embaumée, la rose mystique, l'amour vrai.

Et elle s'éloigne de lui, profanateur, de lui, qui par désespoir s'est plongé en de nouvelles

indignités! Il s'est étourdi dans le scandale; il s'y est plu un instant : il s'est étonné de s'en trouver odieux à lui-même, il veut en sortir; il ne sait où laver ses souillures. Il se rappelle ce qu'il nomme le sermon de l'étranger du lac; il s'émeut à ce souvenir, puis il se prend à rire de lui-même. Il veut.... il ne le sait pas.... il maudit la société et le temps où il y est apparu.... Le ciel ou l'enfer, voilà ce qu'il faut à des êtres passionnés comme lui.... Si jamais il rentre dans le scandale, ce sera pour s'y tuer, peut-être.

Au milieu de ce délire, de ce bouillonnement d'idées, il songe à lord Byron. Byron raffermira son âme, ou pour le vice ou pour la vertu; ils les joueront aux dés; ils se feront vicieux ou vertueux selon les chances. Cette idée lui est venue à Rome, après déjeuner; il commençait une ennuyeuse lettre d'amour, la vive sollicitation d'un rendez-vous.... Soudain il brûle la lettre à moitié écrite, demande des chevaux de poste, et une heure après, sa voiture broie le pavé de la route de Gênes. Le soleil de juillet

a calciné les chemins ; les chevaux respirent une poussière subtile et du feu ; ils tombent épuisés ; ils se relèvent sous le fouet, et ne galopent jamais assez vite au gré de Donald. Certes, cette partie de dés doit plaire à lord Byron. Pascal n'avait-il pas son amulette en parchemin, qu'il portait cousu dans son habit ? Rousseau ne lançait-il pas une pierre contre un arbre, pour savoir s'il serait sauvé ou damné ? Voltaire ne communiait-il pas le lendemain d'un pamphlet impie ? Lalande, l'athée, ne s'agenouillait-il pas quand il tonnait ? Le Tasse n'écrivait-il pas aux lueurs des yeux de sa chatte ? Newton n'est-il pas mort vierge, et Raphaël d'excès d'amour ?... Hommes médiocres, un peu de votre pitié pour les hommes de génie.

Non, jeune homme, non, Byron ne jouera pas ta partie de dés ; Byron a choisi la vertu la plus haute, le dévouement ; il transportera sa santé affaiblie au milieu des marais de Missolonghi ; lui, qui semble thésauriseur, avare, il donnera l'or à pleines mains pour la Grèce. Tu

connaissais bien Byron voluptueux, habitué à toutes les mollesses du luxe; mais tu ne connais pas encore Byron qui va loger dans une chambre mal meublée, s'habituer à toutes les privations, lutter contre des obstacles mesquins interposés entre l'héroïsme et lui; assister tous les soirs à l'exercice irrégulier des Souliotes. Tu connais bien le Byron qui pleure quand une femme pleure, mais tu ne connais pas le Byron qui déchire à deux mains son cœur, comme on déchire une gaze importune, et qui brise une vie de délices pour aller à une vie de fatigues, et à mille chances de mort.

Entre à la Casa Saluzzo [1]; vois comme sa belle et expressive figure s'est amaigrie, combien sa pâleur, un peu livide, s'y est épandue; sa chevelure fine et déjà clair-semée commence à blanchir. Si la gaîté et la raillerie passent rapides sur ses traits, elles ressemblent à des jets de lumière qui brillent et s'éteignent entre des

[1] A Albaro, près de Gênes.

nuages épais; sa joie étincelle, mais bientôt il retombe dans sa sombre gravité. Ce génie a labouré les plaisirs en tous sens; il les a profondément remués, et il les a trouvés infertiles. Il cherche ailleurs maintenant; il regarde plus haut, car il est un grand homme; et toi, qu'es-tu? rien. Tu as usé tes facultés et tes forces dans un libertinage tantôt obscur, tantôt brillant, ou bonnes fortunes, comme tu voudras; tu sentais en toi des élans vers le bien, mais tu n'as jamais osé ni tout le vice ni toute la vertu. Tu n'as pas eu le courage de suivre tes vices dans leurs conséquences; et maintenant que tu en as honte, tu recules devant tes velléités de vertu.

Depuis qu'il a revu Byron, depuis qu'il goûte son intimité franche, sa causerie épigrammatique, dans des momens de verve et de gaîté, mais presque toujours cordiale, et même empreinte d'une défiance de lui-même qu'il n'a jamais pu surmonter; depuis que ce grand poète l'admet au développement de ses rêves fantasques, acerbes, tristes, héroïques, il n'ose lui révéler

ce qu'il frémit de voir fustiger par ses railleries; il n'ose pas non plus lui proposer de le suivre en Grèce, car il tient à l'Europe et à la France par l'espérance et l'amour.... Mais n'est-ce pas profaner ce nom, que de le donner à un sentiment flétri par tant d'irrésolutions et d'erreurs? Non, c'est la seule idée qui reste au cœur de cet homme; non, tant que cette idée vivra dans lui, il aura encore l'espoir d'écarter les ténèbres où il est descendu, et de sortir de sa dégradation, de son inertie.

Les préparatifs de l'expédition aventureuse de Byron se terminaient; le brick anglais *l'Hercule* avait été freté pour le transporter en Grèce avec sa suite. Armes, chevaux, argent, imprimerie, pharmacie, tout était embarqué; on n'attendait plus qu'un vent favorable pour mettre à la voile. L'approche du départ semblait accroître l'ennui de Donald; il s'était fermé la France, et la France seule le préoccupait. Un soir, le comte Gamba et le docteur Bruno accomplissaient quelques derniers soins;

Byron rentra de sa promenade accoutumée avec Donald. En descendant de cheval, il se sentit affaissé, et dit en entrant dans la salle à manger :

— Fletcher, donnez des ordres; faites que nous puissions être seuls ce soir, milord et moi.

Ils se mirent à table, tous deux rêveurs, mornes tous deux; ils mangèrent peu. Byron goûta quelques légumes, des biscuits, et but deux bouteilles de vin de Bordeaux mêlé à de l'eau de soude.

— Vous êtes bien taciturne, ce soir, Donald, lui dit-il en passant dans la salle de billard; à peine avez-vous prononcé vingt paroles pendant le dîner. Ce pauvre Fletcher s'attristait de nos silencieuses hypocondries. Mon âme, à moi, ma grande âme (comme ils disent, depuis qu'ils empochent mes billets de banque et mes couronnes) se trouve beaucoup mieux, car elle a bu deux bouteilles de vin; on dirait deux fortes doses d'héroïsme. — Et il se prit à rire; puis, comme Donald tenait son regard tristement

fixé sur le tapis du billard, il ajouta avec une dignité comiquement affectée : — Votre seigneurie est-elle d'humeur à commencer la partie? je me sens de force à lui rendre trois points, comme d'habitude.

— Tenez, mon cher Byron, vous partez, et vous me laissez bien ennuyé de moi-même. N'avez-vous pas observé que le vent commençait à tourner? Il sera peut-être favorable demain.

Byron jette violemment la queue qu'il tenait, et dit : — Passons au salon. — Sa voix est émue; ses yeux s'humectent; sa marche, un peu sautillante, s'accélère. Il se jette dans un fauteuil; mais, prenant soudain un ton jovial :

— Bah! s'écrie-t-il, vous jouez le sentiment; ce qui est assez banal et insipide. Ah ça, est-ce que vous improvisez avec ces airs-là devant vos maîtresses? Leur débitez-vous des tirades à la de Staël? vous perdez-vous avec elles dans l'infini du platonisme? Ah! si vous leur tenez ce langage, vous en connaissez à merveille les ef-

fets, mauvais sujet que vous êtes. — Le faible Donald sourit, mais d'un rire pénible, en déclamant cette strophe de Don Juan :

Oh! Plato! Plato! you have paved the way
With your confounded fantasies, to more
Immoral conduct by the fancied sway
Your system feigns o'er the controlless core
Of human hearts, than all the long array
Of poets and romancers : — You're a bore,
A charlatan, a coxcomb — and have been,
At best, no better than a go-betwen. [1]

— Voilà une mémoire dont la fidélité a des flatteries bien douces et acceptables! Savez-vous

[1] « O Platon! Platon! tu as conduit à plus d'immoralités par tes folles imaginations, par le pouvoir rêveur que ton système s'imagine avoir sur les inguérissables faiblesses du cœur humain, que les longs récits des poètes et des romanciers. — Tu as été un charlatan, un fat, et enfin tu ne vaux pas mieux qu'un entremetteur. » En faisant la part de l'exagération poétique, on trouve une grande vérité morale dans cette strophe, et elle prouve, à mon sens, l'immense intervalle qui sépare le platonisme du christianisme.

que Goëthe est satisfait de Don Juan et de Caïn? Sa forte imagination les envisage sous un point de vue élevé; mais vos coteries anglaises lisent la poésie avec les lunettes du commérage.

— On vous attribue toutes les maximes de vos héros, et la responsabilité en est quelque peu lourde, mon cher Childe-Harold; je me suis toujours récrié contre ces perfides insinuations. Est-ce que Goëthe est aussi immoral que son Mephistophelès, Molière que son don Juan, et *tutti quanti?* Est-ce que jamais Goëthe a été aussi stupide que son monsieur Werther, si niaisement respectueux auprès de sa divine Charlotte, et qui se brûle la cervelle le soir même du premier baiser? On n'est pas plus Allemand que cela!

— A la bonne heure, Donald! mais ne dites pas de mal des ouvrages de Goëthe, admirable génie.... Le génie est par ce qu'il est; la critique n'y peut rien; il faut le prendre tel qu'il se montre.... Il va parfois à l'encontre des idées reçues; il les fouaille en passant. C'est que rien

n'est plus misérable que nos farces littéraires et morales; c'est qu'il faut avoir une grande somme de patience à dépenser pour ne pas damner la cohorte pullulante des écrivassiers, de ces coq-dindes littéraires qui pondent et couvent les *Revues*, les *Magazine* d'Edimbourg et de Londres.

— Est-ce que vous leur méditez encore des coups de fouet? Oh! si vous publiez de nouveaux *Bardes*, une place, s'il vous plaît, pour lady R.... la Sapho en bas bleus; son amour est aussi désespérant que ses vers.

— Vaurien, vous êtes bien le plus maudit Phaon de la Grande-Bretagne. Retranché dans votre célibat, vous causez de douces terreurs à toutes les sentimentales beautés qui se trouvent dans la sphère de votre attraction. Que n'ai-je toujours eu vos fermes antipathies contre le mariage! — Byron ne s'aperçut pas que Donald détournait la tête avec embarras; car en ce moment il parlait les yeux à demi fermés, comme cela lui arrivait parfois. Il continua : — Je m'en

serais mieux trouvé..... Savez-vous que j'ai éprouvé, la première nuit de mes noces, un effroi assez plaisant. La tenture de la chambre de lady Byron était d'un rouge foncé; je me réveillai vers le matin; la réverbération du feu encore allumé, les lueurs de la veilleuse sur la tapisserie et les rideaux, me causèrent une impression pénible, comme celle d'un cauchemar..... Je me croyais, à travers ce demi-réveil agité, je me croyais descendu dans l'enfer, au milieu des flammes..... Je recherchais en moi-même ma véritable position.... c'était bien pis, mon cher, j'étais marié!... Au reste, c'est lady Byron qui m'a *infernalisé* le mariage; ses excellentes qualités (et elle en a) se montrèrent trop hautaines envers mes torts réels ou imaginaires. Quelle différence entre elle et la comtesse Guiccioli! Quelle tendresse dévouée, indulgente, désintéressée!... Mais, puisque je suis lancé dans une tirade matrimoniale, je veux, pour mettre notre ennui à une autre sauce, vous conter ce que je sais de la chronique

scandaleuse de Londres. Savez-vous que la minaudière et jolie miss *** va se marier avec le comte de T***? Vous allez à Londres; tâchez de savoir si sa vertu est aussi fortement trempée que celle de lady V***, sa sœur, qui m'écrivit une lettre empreinte de la plus contemplative passion, sans attendre que sa lune de miel fût descendue sous l'horizon nébuleux du mariage.

— Eh bien! je vous promets d'attaquer la jeune comtesse en arrivant à Londres, et je parierais mille guinées contre dix, de vous envoyer le bulletin de ma victoire en échange de vos héroïques bulletins de Missolonghi.

Sans accepter le pari, Byron se mit à rire, et leur gaîté s'exhala en folles épigrammes. Byron surtout maniait le sarcasme avec une étincelante vivacité; puis ce paroxisme une fois passé, la conversation devint plus grave. Ils cherchaient en vain à se fuir, ils se retrouvaient toujours.

— Vous retournez à Londres, vous, disait lord Byron; vous y serez admis, personne ne

s'écartera avec effroi de votre chemin pour laisser passer votre majesté satanique. Moi, je suis un *self-exiled*[1], le Caïn de la société moderne; elle m'a puni de n'être pas hypocrite et d'oser flétrir les hypocrisies; la troubler, quand elle cuve ses turpitudes, c'est un crime impardonnable. J'avais expérimenté toutes les bassesses du cœur humain; l'homme m'a inspiré pitié et dégoût; j'en ai ri, j'en ai pleuré tour à tour. Mais on s'y est mépris sur la cause du silence que je gardais assez souvent dans les cercles. Je suis causeur dans l'intimité; devant le monde, ce qu'on appelle en moi génie se fond et s'efface comme la neige au soleil. Mes idées se raréfient, je n'en tiens plus la bride; et je revêts un autre caractère que le mien. Alors je me souviens de ma puissance ordinaire de pensée, d'imagination, et le sentiment de mon impuissance du moment me torture, m'aigrit, et double l'irritation naturelle de mon esprit.

[1] Exilé volontaire, exilé par soi-même.

Ce doit être le souvenir de leur ci-devant puissance et de leur impuissance actuelle qui rend les vieillards bourrus.... La société devient importune, pénible, à quiconque s'est fait une habitude de réfléchir et de rêver profondément dans la solitude. Que lui sera la petite monnaie de la conversation à lui qui a coutume de peser incessamment les lingots de la pensée et de l'imagination?... L'homme de génie, qui, les yeux au ciel, s'élève au-dessus de la foule, transporté sur les ailes de son âme, ne redescend dans la vie ordinaire que pour y briser son cœur et meurtrir ses illusions contre de vulgaires obstacles, ignorant qu'il est de tout ce qui se passe à ses pieds.... [1]. O Londres, que ta vie est plate! Quelle brillante et sale cohue d'êtres à la

[1] Ces paroles sont de lord Byron lui-même; lady Blessington, qui a beaucoup connu ce grand poète à Gênes, les cite dans son journal publié par le *New monthly Review*. Cette explication du silence inquiet et tourmenté des penseurs au milieu du monde, est d'une extrême justesse; mais les sots à prétentions ne manqueront pas d'en tirer parti.

fois ennuyés et ennuyeux! Que tes brouillards y sont pesans! Comme ta froidure vous entre dans la moelle des os et jusques au fond du cœur! Moi, je suis fils du Midi, j'ai du sang méridional dans les veines; l'Orient va m'apparaître tel qu'il m'a fait si heureux; ses rosées tièdes, ses pompes naturelles, son Olympe azuré, ses cris de liberté sur une terre jadis libre, ses ruines qui veulent redevenir le berceau de la gloire après en avoir été le tombeau, renouvelleront en moi une âme pour les comprendre.... Que je vous plains d'aller vous ensevelir dans les brumes de Londres! Le triste et sot pays!

Pendant qu'il parlait, Donald, cherchant à cacher ce que ces mots réveillaient de pénible en son cœur, ouvre le piano avec distraction, effleure le clavier, y module quelques variations italiennes, puis, absorbé par des préoccupations incessantes, joue lentement un des airs nationaux de la vieille Albion, le *Rule Britannia*.... Mais il entend bientôt un long soupir, se re-

tourne, et voit Byron les yeux mouillés de larmes.

— La singulière chose que la musique! — s'écria-t-il en se levant. Et il ajouta, pour donner le change aux idées de son ami : — C'est le piano de Thérèse [1]; et je vais la quitter.

— Oh! il est des sentimens, dit Donald, qui s'attachent à vous, se mêlent pour ainsi dire à votre sang, à votre chair, ne meurent qu'avec vous; quelquefois même ils tuent. — Byron le regarda tout étonné : mais il ne comprit pas encore; il dit pourtant :

— J'en suis peut-être une preuve vivante.

— Je conçois, Byron; et j'ai redit plus d'une fois ces vers en venant de Rome ici :

Oh! had my fate been join'd with thine,
As once this pledge appear'd a token,
These follies had not then been mine,
For then my peace had not been broken. [2]

[1] Madame de Guiccioli.

[2] « Oh! si ma destinée avait été unie à la tienne, comme

— J'ai bien aimé Marie; elle m'a rejeté; elle ne sera pas plus heureuse que moi, *both in misery* [1]. Les lâches calomniateurs! ils ont brisé, broyé, pulvérisé mon cœur; ils ont marché et craché sur ses débris, puis ils ont dit que j'étais insensible, et que je n'avais pas de cœur! Ils m'ont accusé d'être athée, moi, qui, écolier, me suis battu avec lord Calthorpe, quand il écrivit au-dessous de mon nom : *Damned atheist* [2]; moi, qui m'asseyais pendant de longues journées sur les tombes du cimetière d'Harow; moi, qui rêvais sur les bords de l'Océan en balbutiant le nom de Dieu; moi, qui livrais aux tourbillonnantes et froides rafales, aux impétueuses ondées, aux vagues agitées, bondissantes, au génie de la tempête

une fois cette assurance m'en parut un gage, ces folies n'eussent pas été miennes, car mon repos n'eût pas été brisé. »

(Byron, *Stances.*)

[1] « Tous deux mourront dans le chagrin. »

(*Le Songe.*)

[2] Maudit athée.

qui m'inspirait son souffle, une tête et un cœur déjà bouleversés par une passion non partagée..... Plus tard, ils ont mis à nu des erreurs qu'il eût fallu pardonner, ils m'ont maudit. Alors je me suis paré de leur malédiction ; ils m'ont torturé, et j'ai ri ; l'orgueil m'a inspiré un calme imperturbable.

— Nous sommes seuls, Donald, écoutez, et rendez témoignage pour moi, si je péris dans la dangereuse expédition que j'ai entreprise. Il y a eu du désespoir dans mes folies ; j'éprouve un impérieux besoin d'opposer à mes ennemis de fortes actions. Il existe aussi en mon esprit un autre besoin non moins vif; c'est celui d'être utile à une nation, et d'attacher un grand pourquoi à ma vie.... Non, ce n'est pas fait de moi encore. Un homme doit à la société autre chose que des vers stériles, et des écrits fanfarons.... Ce que j'ai fait jusqu'à présent, ce n'est rien ; rimer n'était pas ma vocation.... J'agirai, si j'ai assez de forces et de temps devant moi ; le monde apprendra ce que je vaux.

Attentif à recueillir ces paroles, Donald admirait les inspirations qui jaillissaient de cet être sublime, dont le regard flamboyait de génie et de courage ; il écoutait, craignait qu'une bouffonnerie ne se glissât à travers le grandiose de la scène : mais non, Byron, trop ému pour y songer, continua :

— Presque tous nos amis sont morts, Donald : ceux-ci tués en duel, ceux-là tués par leurs excès ; les uns noyés, les autres ruinés et aux galères ; bien peu de nos compagnons des fêtes de Newstead sont debout sous le soleil. La plupart de nos élégans de Bondstreet [1] ont disparu du monde. N'y a-t-il pas là un avertissement d'en haut pour nous? Il serait douloureux de se sentir vieillir sans se voir environné du respect et de l'obéissance qui sont les seuls ornemens de la vieillesse. Quand vous aurez lu mes Mémoires, que j'ai donnés à Moore, et qui seront publiés après ma mort, vous saurez les maux physiques et moraux qui naissent du déré-

[1] Rue de Londres qui est à la mode.

glement des mœurs.... N'allez pas plus avant ; je vous tiens ici le langage que ce pauvre Shelley me tenait : Réfléchissez, arrêtez-vous.

— Ah ! que ce conseil répond bien à ce que j'allais vous dire ! Écoutez-moi à mon tour, Byron : je suis las des dissipations de la vie que je mène ; fêtes, intrigues, voyages, voluptés, tout cela est d'abord fascinateur, entraînant, puis bientôt d'un vide profond, effrayant ; d'un vide qui vous engloutit : mes hésitations, mes folies, cette mollesse d'un caractère énervé par le plaisir m'ont perdu. Vous voulez rafraîchir vos idées par des actions d'une utilité haute et belle ; moi, j'aime ; mais je crains d'avoir compromis mon bonheur par ma faute. Et alors malheur à moi ! car, sorti de mes vertiges, je le sens enfin, et trop tard peut-être, cet amour, fondé sur le respect et l'admiration, est celui qui contient ma destinée. Huit mois de dissipations pénibles, douloureuses même, m'ont appris la puissance de cet attachement qui me tuera, s'il ne m'enivre de joies douces et continues.

Il raconta ensuite à Byron comment il avait aimé mademoiselle d'Estanceley, il la peignit avec tant de vérité que le grand poète sourit à cette esquisse animée, comme à l'une de ces réalités suaves et simples qui effacent jusqu'aux délicieuses créations de la poésie toujours trop vagues.

L'âme de Byron était pitoyable à toutes les souffrances; nul n'ouvrait plus vite et mieux sa bourse à l'indigent; nul n'ouvrait plus tendrement son cœur aux chagrins d'un ami; il cherchait à le consoler, à lui donner de l'espérance. — Eh bien! qu'avez-vous résolu? dit-il après son récit. Il paraît que votre ami, M. le duc d'Alvida, est encore au Brésil.

— Je ne veux m'en rapporter qu'à moi-même; j'écrirai demain à l'ambassadeur d'Angleterre, je lui promettrai, sur l'honneur, de ne plus m'occuper de politique en France. Oh! j'ai rencontré une Marie.... Insensé!... j'achèterais à tout prix le bonheur de la revoir et d'aspirer à son pardon.

Après cet épanchement, les deux amis se trouvèrent plus calmes. Byron revenait sur la conversation de l'étranger, pendant la promenade au lac de Genève. Il aimait tous les sujets surnaturels, et les idées religieuses, la métaphysique transcendentale, ont excité tour à tour ses railleries désespérées ou ses chants les plus sublimes ; il les affectionnait, il en parlait souvent avec une respectueuse gravité.

— On m'accuse d'irréligion, disait-il; eh bien! rien n'est plus faux : tenez, il se passe peu de jours que je ne lise un petit exemplaire des Saintes-Écritures, présent de mon excellente sœur : mais il existe si peu de vrais chrétiens!... L'espérance de revivre est ancrée si fortement en nous tous, chétives créatures!... Enfin la foi est une poésie, et j'y ai plus de penchant qu'on ne l'imagine.... Ne faut-il pas avoir une croyance politique bien vive, bien dévouée, pour m'aller jeter au milieu de la Grèce avec si peu d'élémens de succès? N'importe, j'aurai servi la grande cause.... La difficulté consiste à faire

naître des chances.... Il serait si beau d'organiser et de créer dans ce chaos anarchique!... Adieu donc à la belle Italie! elle a réchauffé mon âme refroidie; adieu à ce climat délicieux; c'est ici le pays des souvenirs glorieux et des arts, la terre mélodieuse des grandeurs déchues!... Ils m'ont adopté.... Qui sait s'ils me reverront jamais! qui sait où nous serons dans un an à pareil jour? Peut-être la Grèce, en échange de mes services, m'aura-t-elle donné de sa terre poétique, tout juste la longueur de mon corps?

Donald tressaillit, et ranima à son tour le courage de Byron; ils passèrent une partie de la nuit dans ces échanges de conseils, de regrets, d'espérances: ils goûtaient un charme attendrissant à prolonger cette veillée; les bougies s'abaissaient presque entièrement consumées, et les premiers rayons du jour les surprirent dans ces entretiens inépuisés; ils se serrèrent silencieusement la main avant de rentrer dans leurs appartemens.

Il était une heure de l'après-midi, Donald descendit chez Byron; de l'antichambre il entendit des gémissemens, des sanglots, et ces paroles bien distinctes : — Non, Byron, tu ne partiras pas sans moi. — Il se retirait, quand Fletcher vint lui dire que sa seigneurie était avec la comtesse Guiccioli, et recevait ses adieux.

Vers les quatre heures, Byron entra dans la chambre où son ami écrivait à l'ambassadeur d'Angleterre ; une gaîté nerveuse et saccadée semblait être en lutte avec sa douleur, bien vainement combattue par momens. — Soyez vrai, Donald, disait-il; n'ai-je pas l'air d'un pauvre auteur rêvassant, et en travail d'un drame lugubre?... En vérité je viens d'être témoin, acteur même, du plus beau désespoir qui se puisse imaginer.... Thérèse ne veut pas se séparer de moi ; ses longs cheveux dorés flottaient autour de sa tête et sur ses épaules.... Mes yeux ne pouvaient pas décemment rester oisifs devant des yeux qui pleuraient si bien....

Ce long duo de plaintes m'a laissé tout stupide.... et pourtant nos adieux ne sont pas finis, nous recommencerons demain matin.... car je pars demain, vendredi.... Le capitaine de *l'Hercule* prétend que le vent sera bon.... Cette pauvre Thérèse! j'ai vu le moment où j'allais lui dire: « Viens avec moi!... » Ne voilà-t-il pas un début bien ferme dans mon métier de héros?

— Emmener la comtesse avec vous, c'est l'exposer aux intempéries de l'air, aux chances des combats, à des privations....

— Impossible!... Moi, je suis accoutumé à la sobriété; quant à la fatigue, nous verrons.... J'ai souvenir d'avoir été robuste voyageur, infatigable boxeur; mais, povero, je ne traverserais plus le Bosphore à la nage, quelque belle que fût ma Héro.... D'ailleurs, je ressemble plutôt à un négociant qu'à un chef guerrier; nous examinons les comptes, M. Barry et moi; il s'agit de pharmacie, de livres, d'armes, de poudre, de caractères d'imprimerie.... Enfin tout est prêt.... et moi, je suis disposé à tout.... même

à la mort.... Qui peut soupçonner les chances que la destinée lui enverra?

— Elles seront heureuses, mon cher Byron....

— Dites honorables, c'est tout ce dont je puis répondre.... Je voudrais bien que le *Moniteur* de Lewis [1] vînt me conter à l'oreille mon avenir d'un an.

Fletcher entra et remit à Byron un paquet de lettres, dont il examina nonchalamment les adresses; tout à coup il s'écria : — Une lettre de France, Donald; une lettre pour vous! Voyez la singulière adresse! « Au grand poète Byron, en Italie, pour remettre ou faire parvenir à milord Donald » : tenez.

Il la prend, brise le cachet.... la lettre est de Baptiéret.... Donald lit, frissonne; ses lèvres blanchissent et tremblent.... tous les nerfs de ses mains sont en jeu; il est accablé, incapable de proférer une parole.... Il remet en silence la lettre à Byron.

[1] Auteur du *Moine*, roman anglais célèbre.

« MILORD,

« Vous n'avez peut-être pas oublié le pauvre « Baptiéret, fils du maître d'école d'Estanceley, « à qui vous avez donné de si beaux livres; je « ne vous ai point oublié, moi, et je m'efforce « de vous être utile.... j'en ai du moins l'inten- « tion.

« Je ne sais, Milord, si vous attachez mainte- « nant une grande importance à l'avertissement « que je vais vous donner; mais il me suffit de « penser qu'il peut vous intéresser, pour que je « vous le transmette : je crois donc remplir un « devoir de conscience et de reconnaissance en « vous informant que M. le duc d'Alvida est de « retour du Brésil, et que le bruit de son pro- « chain mariage avec mademoiselle d'Estanceley « se répand ici. Il est du moins fort assidu au « château, et je l'ai vu ce matin monter en voi- « ture avec le docteur et notre chère demoi- « selle; ils allaient ensemble chez M. le baron de « Livrange.

« J'en ai été triste tout le jour, et je me suis « promené à travers les champs en rêvant aux « moyens de vous annoncer cette nouvelle; j'en « suis désolé, parce que je suis persuadé que le « duc ne rendra pas ma bonne et belle protec- « trice heureuse comme elle le mérite; et, « voyez-vous, j'aime mieux renoncer à sa pro- « tection que d'accepter celle de M. le duc, qui « est si dédaigneux pour les pauvres gens!... en- « fin, je ne l'aime pas.

« Je me suis rappelé vous avoir entendu dire « dans votre bibliothéque, en montrant les « œuvres de Byron, que ce grand poète est votre « ami; j'ai donc imaginé de lui adresser cette « lettre, qu'il vous fera parvenir à Paris. Dieu « veuille qu'elle vous arrive promptement! Dieu « veuille que vous soyez ici assez à temps pour « vous opposer aux prétentions du duc! Les « domestiques du château ont gardé bon sou- « venir de vous; ils vous aiment tous, parce que « vous n'êtes pas fier.

« Je lis et relis les œuvres de J.-J. Rousseau

« et de Bernardin-de-Saint-Pierre; j'étudie un « peu la botanique : j'aime à m'arrêter auprès « d'une plante; les fleurs, les feuilles, les mys- « tères de la germination, les tiges, les ramon- « cules si déliées, les vrilles, les houppes pana- « chées, les couleurs, les corolles en volutes, les « étamines, les pétales, les calices variés, cette « langue riche et nouvelle pour moi que j'ap- « prends tant bien que mal, tout m'intéresse et « me remplit le cœur.... pour un instant; et « d'instans en instans la vie s'en va.

« J'ai négligé l'anglais, dont je sais fort peu « de chose, attendu que le découragement m'a « pris depuis que je vais plus rarement au châ- « teau. Faut-il vous l'avouer, je crois que c'est « à cause de vous que j'ai été quasi renvoyé; je « crains que vous n'ayez des ennemis qui vous « nuisent auprès de mademoiselle. Un jour j'ai « entendu le docteur Jernier dire (pardon, Mi- « lord, je dois répéter ses paroles) que vous « étiez un libertin, un fou, et que par vanité « vous trahissiez toutes les femmes, assez insen-

« sées pour vous aimer.... J'écrivais dans le ca-
« binet voisin ; mademoiselle d'Estanceley a
« pâli.... oui, milord, elle a pâli.... moi, cela
« m'a fait peine, je me suis levé comme un ex-
« travagant, et j'ai dit au docteur que vous aviez
« bon cœur, et que si vous aimiez vraiment une
« fois, vous aimeriez pour la vie. Le docteur
« surpris m'a répondu seulement : — Baptié-
« ret, allez à vos écritures. — Je m'en suis allé
« tout honteux. Trois jours après, j'ai su que
« M. l'homme d'affaires avait un nouveau secré-
« taire en titre qui demeure chez lui dans le
« village.

« Mademoiselle d'Estanceley a daigné m'écrire
« quelques lignes; elles m'ont consolé autant
« que je pouvais l'être; mais depuis, je vais très
« peu au château.... Je la vois passer quelquefois
« lorsqu'elle visite la petite orpheline Jeanne.

« Notre école est toujours nombreuse ; les
« villages voisins nous fournissent des élèves :
« mon vieux père est content, il a quelques
« aises pour sa vieillesse; et quand il passe la

« soirée avec le sacristain, son ami, à jouer aux « cartes, à boire une bouteille de vin, je sens « du bonheur en le voyant gai. Voilà, milord, « ce que j'avais à vous mander; je me suis mêlé « à vos intérêts ou à ce que je suppose être vos « intérêts, et vous me le pardonnerez, car vous « savez être compatissant.

« BAPTIÉRET. »

Byron posa la lettre sur la table, réfléchit, et dit : — Tout n'est pas encore désespéré, Donald; par malheur, vous pouvez être arrêté en arrivant à Paris.

— Oh! je ne demande, s'écria-t-il avec une colère sourde et pour ainsi dire crispée, je ne demande que le temps d'aller à Salvador et de le défier.... Oui, sang pour sang, vie pour vie!... J'ai donné beau jeu à sa perfidie; mais nous verrons si la dernière chance sera en sa faveur.... — Il sonne; James entre. — Allez à la poste; retenez une chaise et des chevaux, lui crie-t-il; faites les préparatifs, nous prenons demain matin, avant le jour, la route de la France.

— Ainsi, nous allons nous séparer, mon cher Donald : vous, jouant votre existence pour une idée, pour une femme; moi, jouant la mienne pour une idée, pour une nation.... On dit que ma présence sera décisive en Grèce : je ne conçois ni pourquoi, ni comment; les affaires de ce beau pays me semblent en fâcheuse position; le char de la liberté s'y est arrêté, ses roues se sont enfoncées dans la fange jusqu'aux essieux.... N'importe; j'y porterai la main, je le lancerai dans une route meilleure, sans murmurer contre cette boue; cette fange, c'est celle des combats, elle ne salit point; quand elle se mêle avec du sang, elle ennoblit!...

— Byron, s'écria-t-il enthousiasmé, si je tue en duel le duc d'Alvida, sa mort sera un obstacle de plus à mon union avec mademoiselle d'Estanceley; alors, si j'y survis, j'irai vous trouver en Grèce, et chercher une mort digne d'un noble Écossais. Fils dégénéré de tant de chefs des Clans de nos montagnes; honteux, enfin, de mon orgueilleuse oisiveté, j'irai presser mon

front du bonnet des Souliotes et mourir sous vos yeux, pleuré par vous, qui avec quelques vers baptisez un nom et le faites immortel.

— Plus d'un de vos bardes, rédacteurs de *magazines* ou revues, la plus soporifique des lectures, reprit Byron en riant, me contesterait ce don de baptême immortel. Southey, avec sa douzaine de poëmes épiques, ne veut-il pas crever mes bulles poétiques? Laissons-le s'enivrer de sa vanité et de son vin royal [1]. Toutes ces disputes littéraires sont misérables; je n'aime les paroles que lorsqu'elles ont dans le monde la valeur et la force d'une action. Si vos ennuis vous inspirent la résolution de me rejoindre en Grèce, hâtez-vous.... j'en ai le pressentiment, nous nous voyons pour la dernière fois; il y a quelque chose qui me dit que je ne reviendrai jamais de Grèce.

Il essayait de plaisanter; mais aujourd'hui,

[1] Les poètes lauréats, en Angleterre, reçoivent en présent une pièce de vin des caves du roi

ses railleries retombaient mollement lancées, sa bouche souriait mal, ses noirs pensers le dominaient.

— A la vue des flots, en pleine mer, continua-t-il, ma vigueur d'âme me reprendra ; la mer a toujours produit cet effet sur moi. Devant le péril, je n'aurai pas besoin de me souvenir du nom que je porte ; je romprai avec la mollesse de ma première existence.... Ce n'est plus un Childe-Harold qui part, honteux et flétri de ses chagrins de femme ; c'est un jeune homme qui va chercher le titre de libérateur de la Grèce.

Il descendait des plus hautes considérations sur son entreprise aux plus minimes circonstances de la position de son ami ; il savait que pour les affections blessées il n'est point de petites choses : tout est ennobli par le cœur.

Byron se partageait entre les soins de son propre départ et ceux qu'exigeait celui de Donald. La soirée s'écoula assez tristement, malgré quelques velléités de plaisanterie. Je me suis

abstenu de tous détails historiques; j'ai laissé de côté les réalités des mémoires : c'est l'homme intérieur que j'ai étudié en lui, par ses écrits, et que j'ai tâché de reproduire dans sa vérité idéale et poétique.

Le jour commençait à poindre; les deux départs allaient avoir lieu presque simultanément : c'était le vendredi 13 juillet. Donald partait le premier; sa chaise de poste attendait dans la cour. Ils ne pouvaient plus différer leur séparation; Byron était monté à la chambre de son ami, pour ne point donner en spectacle une émotion déjà excitée, qu'il voulait fortifier contre les derniers adieux de Thérèse.

James, le vieux James, parut à la porte, et dit : — La voiture de sa seigneurie est prête.

— C'est bien, répondit Donald; je vous suis, allez.

Byron sourit avec une dignité touchante, qui, aux yeux de son enthousiaste admirateur, ressemblait à une majesté d'héroïsme et de résignation. Donald balbutie : — Adieu, Byron;

suivez votre haute destinée... Vous m'avez relevé à mes yeux.... si je n'aimais pas, je voudrais aller avec vous, partager vos travaux.... Montrez tout ce que vous possédez de grandes qualités à ce monde, qui vous comprend si peu.... Adieu!

— Adieu, Donald, répond-il.... L'Angleterre, l'Europe, entendront parler de moi. Vous verrez peut-être ma fille chérie et sa mère.... elle pardonnera peut-être à Byron réhabilité par le dévouement, soldat, conseiller, et peut-être martyr de la liberté... Embrassez Adda... qu'elle soit plus heureuse que moi.... Adieu.

Ils s'embrassent; et Donald, la vue troublée, la démarche incertaine, sort enfin.... Se reverront-ils?....

Quelques instans après, l'un voguait sur les flots de l'Adriatique, qui le portait à de nouvelles gloires, et l'autre roulait sur un chemin qui pouvait le conduire à une vie nouvelle; tous deux ils fuyaient leur jeunesse dissipée; tous deux ils aspiraient à échapper aux jouissances

matérielles, à s'en créer de plus nobles, de plus épurées, où ils se retremperaient. Byron, l'homme de génie, se livrait aux périls du dévouement; Donald, l'homme ordinaire, demandait asile aux vertus domestiques et au bonheur d'une intime union.

XI.

Terrible Accusation.

Qui n'a pas éprouvé l'influence d'une atmosphère morale d'idées? Toujours les mêmes successions d'images! toujours les mêmes réflexions! Eh! qu'elle est forte quand elle agit sur la volonté d'une faible femme à qui vient manquer soudainement son dernier point d'ap-

pui, et qui ne peut penser sans rougir à l'homme qu'elle aime! Chaque jour, chaque heure, chaque effort, chaque pensée lime sa résistance.

Vaincue par les impérieuses considérations agitées sans cesse devant elle, Résignée avait enfin cédé; mais elle était inquiète de l'avenir. Voici comment elle s'en expliquait avec sa jeune amie, madame Sophie Darport.

Château d'Estanceley, 8 juillet 1823.

« Je suis triste, ma chère Sophie, sans trop « savoir les motifs de ma tristesse. Les raisons « alléguées en faveur de mon mariage avec le « duc d'Alvida sont fortes, et j'y ai consenti « enfin. J'avoue que c'est un acte de reconnais- « sance envers sa famille, qui a rendu tant de « services à la mienne; j'avoue que la moralité « de Salvador est honorable : il possède des ma- « nières parfaites, une rare supériorité d'intel- « ligence, qui le rend propre aux plus hautes « fonctions; enfin, une jeune femme, isolée « comme moi dans le monde, où elle est appelée

« à jouer un rôle, par position de fortune et de « noblesse, ne peut trouver un protecteur plus « imposant que lui. Doué d'une amabilité ex- « quise, d'une dignité naturelle et sans recher- « che, d'une tolérance élevée, il doit contribuer « au bonheur de sa femme. Le docteur Jernier « ne cesse de me représenter ces avantages. Mon « vieil oncle est si malade, que d'un instant à « l'autre il faut nous attendre à le perdre; il veut « impérieusement cette union ; il la demande « comme une consolation à ses souffrances, si « voisines de la tombe. Tout me parle de Sal- « vador; je n'entends plus que ce nom, je ne « vois plus que ce brillant jeune homme; cette « tyrannie, il l'adoucit, il l'entoure de charme « et d'élégance..... J'ai signé. Eh bien! tel est « l'empire d'une impression première, qu'en la « condamnant moi-même j'en suis triste.

« On me dit de combattre ces dispositions à « l'exagération romanesque, et je les combats; « on me dit de prendre une attitude plus con- « venable devant la société, et je la prends; on

« me dit de me fier à l'expérience d'amis vrais, « et je m'y confie. Je sens une sorte de honte à « retrouver en moi les souvenirs de..... de ce « jeune Anglais qui m'a ôté des illusions chéries, « et a fait vieillir bien vite mon cœur de dix-« neuf ans. L'amour est inséparable de l'estime.... « et quand une femme en est arrivée à mépri-« ser..... tout est fini, n'est-ce pas?

« Il résulte pour moi, de tout ce qui s'est « passé, cette idée devenue plus démontrée : « c'est que l'égoïsme, l'ironie et le mensonge des « convenances dominant dans la société, les « femmes sont obligées d'y recourir elles-mêmes. « Cela est triste à penser, surtout pour les jeunes « femmes.... Oh! cela est bien triste, ma bonne « Sophie.

« Selon tes conseils, je me suis mise à étudier « le caractère de M. le duc d'Alvida; il m'a paru « ferme, arrêté; il parle de la vertu avec respect, « et raille volontiers toutes les affectations. J'ai « surpris, toutefois, dans ses regards, un peu « d'inquiétude. Peut-être craint-il de n'être pas

« assez aimé?... Après notre mariage, je lui serai « toute dévouée.... Mais, tiens donc ta promesse; « viens vite, ce serait un chagrin pour moi si tu « n'assistais pas à notre cérémonie nuptiale.

« MARIE D'ESTANCELEY. »

Le caractère de Sophie Darport peut s'indiquer en quelques mots, quitte à omettre ces nuances que j'ai plus d'une fois signalées comme insaisissables, intraduisibles. Le charme de sa figure résidait en une expression d'une douceur infinie; sa physionomie révélait par instans une sorte d'ironie gracieuse; pour les regardeurs vulgaires, ce n'était qu'un attrait de plus; pour les observateurs, c'était une connaissance du cœur humain, tempérée par une bienveillance chrétienne. La défiance instinctive de Résignée devenait raisonnement chez elle; la sincérité, la droiture, la candeur lui semblaient des exceptions dans la société. Son âme tendre rayonnait dans son œil bleu; mais attentive qu'elle était à retenir ses impressions, son âme

ne rayonnait au dehors qu'autant qu'elle le voulait. D'ordinaire, calme et posée, elle ne s'exaltait que devant Dieu, au moment de la prière, ou dans l'intimité des cœurs qu'elle affectionnait. Elle s'exagérait à elle-même ses devoirs, ses obligations, et la fermeté de son caractère ne se pliait qu'à des convictions devenues siennes. Sans posséder la beauté admirable et fascinatrice de Résignée, elle plaisait par la mansuétude empreinte sur sa jolie figure; la grâce qui se déployait en elle, et le timbre doux et sonore de sa voix.

La teinte du style de Résignée l'attrista, elle lui répondit :

Genève, 12 juillet.

« Mon Dieu! est-il donc, ma Résignée, si « difficile de prendre un parti? Tu chicanes « toujours, et ta résignation est bien mutine; « ton surnom ne te va guère. Si M. le duc d'Alvida « est tel que tu me le dépeins, je ne conçois pas « tes hésitations; cet homme, accompli sous

« tant de rapports, est le mari qui me semble « te convenir. Tu m'embarrasses étrangement ; « je ne saurais te donner un conseil décisif, « arrêté.... D'ailleurs, n'as-tu pas signé? tout « n'est-il pas fini? La raison te dit que tu as bien « agi en cédant aux instances de ton oncle et de « tes amis? Mais un souvenir te revient parfois, « un souvenir qui te fait honte pour l'homme « qui le réveille.

« Apprends donc que ce misérable a aban- « donné l'infortunée qui l'avait suivi; elle est « allée à Fribourg, se jeter dans les bras de ses « parens. Voilà une jeune femme déshonorée, « et son séducteur est à Rome, où ses folies et « le titre d'ami de lord Byron lui créent une « sorte de célébrité infâme. Il n'est bruit que « de ce jeune insensé à Genève.

« Tu parais tenir M. d'Alvida dans une haute « estime, tu l'admires; et si ton affection pour « lui n'est pas encore bien prononcée, j'espère « que, tes souvenirs effacés, elle se développera. « Je te le répète, je t'adresse des avis très

« vagues. Les affaires qui nous retiennent à Ge-
« nève, mon excellent ami et moi, sont d'une
« grande importance pour l'assiette de notre
« fortune : nous allons signer, dans quelques
« jours, des actes solidaires ; de là nous irons à
« Lyon, où un séjour nous est une nécessité.
« Mon cher mari en est aussi fâché que moi.
« Ne prends pas une fausse idée du mariage,
« ce n'est pas un état de délire et d'enivrement ;
« le bonheur qui en résulte naît d'une tendresse
« mutuelle, toujours dévouée, prête à la joie
« comme à la peine ; d'une inaltérable confiance
« l'un dans l'autre ; d'un respect affectueux ;
« d'un échange de désirs ; d'une douceur de
« présence qui fait tressaillir de joie au bruit
« des pas, au son de la voix connue et chérie.
« Adieu !... Que le ciel bénisse ton mariage, ma
« chère amie, et t'accorde les grâces du nouvel
« état où tu vas entrer !

« SOPHIE DARPORT. »

Cette pure ivresse, affaiblie sans doute par

le temps, comme toutes les choses humaines, mais toujours douce et bonne quand elle naît de l'estime, allait bien au cœur de Résignée. Croit-on qu'une affection sanctifiée en soit moins heureuse? Si l'âme de deux époux se fond en de longs baisers d'amour, c'est que le cœur les donne encore plus que les lèvres.

Cette lettre produisit une impression décisive sur Résignée; elle fut indignée contre le misérable ravisseur d'une femme abandonnée après la satiété : et cette indignation fut si forte qu'elle lui tint lieu d'attachement pour Salvador.

XII.

Un nouveau Serviteur.

Près de la grille du château d'Estanceley, debout sur un tertre dominant l'avenue, Baptiéret attend et regarde; les habitans du village s'y promènent joyeux; le jeune fils du maître d'école s'est isolé d'une allégresse dont l'aspect lui est pénible. Il regarde si la poussière ne

tourbillonne pas sur le chemin ; il attend les voitures qui, parties le matin, retourneront ce soir de Paris; une cérémonie a été célébrée à l'Oratoire; un dîner splendide s'apprête et la chambre nuptiale est parée.

Elle est parée pour le duc et la duchesse d'Alvida; à l'heure qu'il est, ils sont mariés et ils arrivent dans une brillante calèche attelée de quatre chevaux, suivie de la longue file des voitures de leurs amis; le temps est beau; les grilles sont enlacées de guirlandes et de fleurs; tout sourit. La nature n'est ni complice, ni vengeresse; c'est l'imagination des hommes qui y voit ou une complicité ou une vengeance.

Sortant d'un taillis, un nègre couvert de poussière s'approche de Baptiéret et lui dit : — Le château d'Estanceley?

— Le voilà.

— Le duc d'Alvida?

— Le voilà! il arrive.

— Où?

— Là, dans l'avenue.

— Est-il marié?

— Il se marie aujourd'hui.

— Avec qui?

— Avec mademoiselle d'Estanceley, maintenant madame la duchesse d'Alvida. Pourquoi ces questions?

— Je le connais; j'ai été son esclave au Brésil.

Lébao se mêle aux villageois dont les clameurs retentissent autour de la calèche, qui marche au pas : — Suis-je venu trop tard? pense-t-il. Peut-être.... — Une teinte rosée, un éclair de contentement, passent enfin sur les joues de Résignée; elle est entourée des jeunes filles du village, qui, groupées devant la portière ouverte, lui présentent, par les mains de Jeanne, une corbeille de fleurs; l'orpheline balbutie quelques mots de compliment qu'elle achève par des larmes plus expressives. Les coups de fusil partent alors, et les bénédictions se perdent au milieu de ce gai tumulte. Salvador s'est présenté au ministre de l'Évangile avec une assurance calme, convenante, et, en lui répondant par un *oui* solen-

nel, il s'est demandé ce que c'était que le remords; il n'en savait encore rien.... Soudain, au sein de cette foule animée qui s'émeut et qui bénit, apparaît un visage noir où deux yeux flamboient.... Est-ce le remords personnifié qui vient corrompre son bonheur et lui tordre le cœur?.... Salvador frissonne.... ce regard lui entre froid dans le sein.... Il reconnaît Lébao!.... il tremble, mais ce n'est pas de remords.... c'est de crainte.

De quoi a-t-il peur? Il l'ignore lui-même; il craint vaguement que cette immense fortune qu'il a formée du confluent de trois ne lui échappe; il craint que ce titre de duc dont il connaît l'ascendant sur les hommes, malgré les progrès de la philosophie, ne vienne à lui être enlevé; mais cet invariable : « Tout pour mon intérêt », lui est toujours présent et inspirateur. La calèche a repris sa marche lente au milieu des cris de *Vive monsieur le duc*, *vive la bonne duchesse!*... Et la figure de ce nègre qui suit le cortége lui semble hideuse d'ironie, de ressenti-

ment, de menace. Parfois, il croit que c'est une illusion de ses craintes et il s'indigne de sa faiblesse; mais Lébao le regarde toujours, le suit toujours, le fatigue toujours....

Le docteur, qui est dans la calèche avec le comte (car la joie prête des forces), raille doucement Salvador de ses distractions :

— En vérité, mon cher duc, le bonheur, dit-il, vous a tourné la tête; voilà deux fois que notre belle et bonne duchesse vous adresse la parole, et vous ne répondez pas!

— Qu'y a-t-il, ma chère amie? répondit Salvador reprenant un sourire tendre.

— Je vous priais, monsieur, dit Résignée, de saluer ces bonnes gens qui vous saluent. — Salvador se découvrit aussitôt, et distribua des saluts dans la foule. Ces témoignages d'affection, rustiques et touchans, composaient tout le bonheur de Résignée.

Les voitures entraient successivement dans les vastes cours du château, dont l'architecture était féodale, bien que le nom d'Estanceley

ne remontât pas à une noblesse fort reculée; la calèche des mariés s'arrêta, et, à peine Salvador et Résignée entraient-ils dans le vestibule, que Lébao se présenta devant eux.... Elle jeta un cri de terreur à sa vue. Lébao s'agenouilla et dit :

— Mon cher maître, Délahé est morte!....

— Morte, Lébao; morte?...

—Quelques jours après votre départ.... Belle maîtresse, reprit-il en se tournant vers Résignée, belle maîtresse, c'était ma jolie femme!.... Elle morte, le Brésil m'est devenu odieux..... j'ai songé que mon bon maître se souviendrait de Lébao, son esclave dès l'enfance.... Alors je suis parti, et je viens vous demander du service.

Elle s'émeut du ton tristement naïf de ce nègre, et dit : — Vous êtes à notre service; monsieur le duc ne repoussera pas un serviteur qui nous arrive de si loin : relevez-vous, mon ami.

Salvador se garda bien de s'opposer à son vouloir; Lébao lui baisa la main, et porta ensuite à ses lèvres le bord de la blanche robe de Résignée. On s'était groupé autour de cette

scène ; les jeunes femmes surtout s'y intéressaient. — Que c'est attendrissant! se disait-on. — Combien ce bon nègre aime son maître! — Que M. d'Alvida, disait en minaudant madame de Nelvoisy, est heureux d'être ainsi adoré de ses gens! — On entra dans les appartemens ; on en parla quelques minutes, puis vinrent d'ingénieuses frivolités, de piquantes allusions; on se promena au jardin en attendant le dîner; la société se répandit dans les bosquets. M. Ganeville tranchait du négrophile avec M. de Livrange, qui était chaudement d'avis de l'émancipation des esclaves ; madame de Nelvoisy donnait le bras à un jeune conseiller d'État, fort joli homme ; ils se parlaient à mi-voix, et entraient, par distraction sans doute, dans les allées solitaires. M. de Nelvoisy avait plus que jamais l'humeur papillonne ; il sautillait d'un groupe à un autre, y jetant ses niaiseries prétentieuses, mais toujours habillées d'expressions à la mode. Cette brillante compagnie, réservée jusque dans ses gaîtés, se dispersait, se

retrouvait, usant de cette liberté de bon ton qui règne dans les châteaux.

En traversant la cour, Résignée aperçut Baptiéret adossé à la grille; elle songea par quels motifs il s'était attiré une sorte de disgrâce, dont elle savait corriger le déplaisir : elle le salua; mais une douloureuse pensée se glissa dans son cœur.

La cloche du dîner sonne; on rentre. Salvador trouve, sous le vestibule encore, Lébao debout, les bras croisés, immobile, redevenu menaçant, froidement ironique.... A cet aspect, un frisson le saisit; il quitte le bras de Résignée surprise, et dit tout bas à son valet de chambre : — Surveillez ce nègre, et défendez-lui l'entrée des salons.

XIII.

La première Nuit.

On danse encore dans les salons; mais la plupart des voitures sont déjà sur la route de Paris: à chaque instant le pont s'ébranle, retentit d'un bruit de roues, et annonce un nouveau départ; il ne restera plus bientôt que les habitans du château.

Résignée, pâle, presque défaillante, traverse

sa chambre à coucher, soutenue par mesdames de Livrange et de Nelvoisy, qui rient de ses terreurs ; elle s'assied, anéantie par l'émotion.... Oh ! ce n'est pas l'émotion curieuse, la crainte voluptueuse avec laquelle une mariée attend, vierge encore, un époux adoré.... Son émotion, c'est un effroi sombre, insurmontable, écrasant.... Madame de Nelvoisy parcourt étourdiment la chambre : — Ces longs rideaux de moire sont de fort bon goût, dit-elle; on a heureusement dissimulé la gothicité de la pièce.... Une autre chambre à coucher, ajouta-t-elle entr'ouvrant une porte.

— Oui, murmura Résignée; celle de M. d'Alvida.

— Comment donc, ma chère amie ! s'écria madame de Livrange avec étonnement.

— C'est d'usage, dit en riant madame de Nelvoisy.... Il y a porte de communication ; voilà qui est pour le mieux !... Mais un verrou !... Ainsi, quand madame la duchesse le voudra, elle pourra mettre M. le duc en quarantaine.

— Je l'ai désiré ainsi, et M. d'Alvida, qui a su les préparatifs, ne s'y est pas opposé.

— Il ne se laissera pas emprisonner ce soir.... Allons, ma belle Résignée, nous sommes vos deux femmes de chambre; nous attendons vos ordres.

— Passons dans mon cabinet de toilette, — répondit-elle avec un soupir étouffé, qui fit éclater de rire les deux jeunes femmes.

Dès qu'elles furent sorties, les rideaux d'une fenêtre s'entr'ouvrirent, Lébao y parut, et dit à voix basse : — Elle est bien belle, cette jeune blanche ! — Il médita.... La croisée était ouverte derrière lui. L'air dormait dans cette nuit chaude, sombre, pesante; ni lune, ni vent, de longs nuages noirâtres, immobiles, une torpeur menaçante, telle qu'un orage couvé. La fenêtre dominait un perron à rampe de marbre blanc, qui conduisait dans la cour par deux escaliers d'une architecture moderne; elle était ornée de caisses d'orangers rapprochées les unes des autres, et où brûlaient encore plusieurs verres

de couleurs; car la brillante illumination courait, il y a quelques heures, en festons autour des grilles. Les domestiques dansaient et riaient dans les salles basses; mais le mouvement de cette fête expirait; les lustres des salons commençaient à s'éteindre, et les dernières voitures s'éloignaient dans l'avenue.

En ce moment, on frappa à la porte de l'appartement; Lébao se cacha vite derrière ses rideaux. Madame de Nelvoisy accourut, et dit d'un ton semi-étiquette, semi-ironie : — Monsieur le duc, on ne peut pas encore vous recevoir; un peu de patience, s'il vous est possible. J'en suis bien fâchée; mais vous avez encore le temps de faire un grand tour de promenade. — Le duc se retira en murmurant et en riant tout à la fois; elle rentra dans le cabinet de toilette.

— Où est le nègre? dit Salvador à son valet de chambre, en traversant le vestibule.

— J'ai suivi l'ordre de monsieur le duc; je ne l'ai quitté qu'après l'avoir renfermé dans sa

chambre, située dans les combles. — Il ne savait pas que la main puissante de Lébao en avait brisé la serrure.

— Ces nègres, dit le duc en lui-même, ont parfois des rancunes dont il faut se garder. — Il alla rejoindre le docteur, MM. de Livrange et de Nelvoisy, qui prenaient du punch dans une des salles.

Soulevant encore les rideaux qui le cachaient, Lébao examinait la chambre, et dévorait du regard la couche nuptiale, dont le luxe gracieux, la molle élasticité lui inspiraient d'horribles pensées; un feu sanglant roulait sous sa paupière noire; un odieux frisson lui parcourait le corps. — Pourquoi pas vengeance pour vengeance? se disait-il. J'étais un bon nègre, il m'a rendu féroce; il m'a ôté tout mon bonheur, je lui ôterai tout le sien. Ne m'avait-il pas souillé les embrassemens de Délahé?.... Je ferai plus.... il sera privé des baisers de la femme qu'il aime.... de sa sœur!.... L'infâme!.... il le sait.... Ces blancs sont bien hideux! Et il eût été tran-

quille, si mon œil ne fût pas venu le troubler, comme l'œil du tigre dans l'ombre, quand on est sans armes et seul devant lui.... — Il se cacha au bruit des voix. — Laissez-moi seule, maintenant, mes bonnes amies, disait Résignée; j'ai besoin de me recueillir et de prier Dieu. Suppliez M. d'Alvida de ne pas troubler la prière que j'adresse au ciel pour notre mutuel bonheur. — Elles se retirèrent; mais elles ne riaient plus; la tristesse de Résignée les gagnait.

Elle s'agenouille au chevet du lit. Vêtue d'une robe de nuit dont les plis, d'une batiste blanche et fine, dessinent le chef-d'œuvre des formes les mieux harmoniées; coiffée d'un élégant bonnet à ruches de tulle, les pieds nus dans ses petites mules de chambre, d'une étoffe couleur de bronze ciselé d'or, elle prie avec une ferveur douloureuse. Ses élancemens, cette mélodie électrique d'une douce voix de femme, ces mots entrecoupés qui s'échappent en notes languissantes, ses sanglots, amollissent les atroces ré-

solutions du nègre. — O mon Dieu, disait-elle, fais que je puisse l'aimer, que je me conserve toujours pure de péchés!

— Ce n'est pas elle qui est coupable, pense-t-il, et Dieu me punirait. — Il s'agite derrière la moire, qui frissonne; elle s'inquiète, tourne la tête, se lève effrayée.... Lébao paraît.... Elle se rejette en arrière par un mouvement d'horreur, et reste immobile, appuyée par le lit, blanche comme un marbre de Paros, sans force, sans pouls, sans voix; son existence est comme suspendue.

— Ne crains rien, jeune femme, dit Lébao d'une voix tremblante; je ne suis pas méchant, et cet instant le prouve.... Ne crains rien... mais n'appelle pas avant que j'aie dit ce que j'ai à te dire.... Écoute, et tu me béniras, car le bon Dieu qui est là-haut sait combien j'ai pleuré d'avoir été cruel une fois.... — Elle commence à écouter; il continue : — L'homme qu'on nomme ton mari est un monstre... J'avais une petite femme, jolie, moins que toi, mais

que j'aimais.... il l'a déshonorée au Brésil, et je l'ai tuée.... (mon bon Jésus, pardonne-le-moi !)... Cet homme qu'on nomme ton mari, repousse-le, car il est ton frère, jeune femme; aussi vrai que tu priais Dieu tout à l'heure, il est ton frère.

— Mon frère !...

— Oui, Prosper d'Estanceley !... mon père en a été témoin.... Lis cette déclaration du vieux duc d'Alvida, lis.... et si tu as peur de moi, jeune blanche, je vais me mettre à genoux jusqu'à ce que tu aies fini.

Elle prend le papier; il s'agenouille, pendant qu'elle lit auprès d'une lampe, à quatre pas de lui. Cet écrit renferme une solennelle déclaration des faits passés lors de l'incendie des habitations, de la vraie filiation de Prosper d'Estanceley, qu'une douleur dans l'isolement avait choisi pour remplacer un fils sous le nom de Salvador d'Alvida; l'acte est authentique. Résignée arrache de son front le bonnet virginal.... elle songe à se meurtrir le sein, à se rendre

laide, à se tuer..... puis ses idées se tournent vers le ciel; elle se calme, et bénit, dans son cœur, l'avertissement donné.

Lébao, agenouillé, ému de sa douleur, lui garantit l'authenticité de l'écrit, authenticité assez démontrée par elle-même.

— Pourquoi ce poignard? lui dit-elle en le lui montrant caché sous son habit.

— Pour tuer l'homme qui va venir, s'écrie-t-il; je frapperai à coup sûr, cette lame est empoisonnée.

— Lébao, il est mon frère, répond-elle, exaltée par le danger; ne le tuez pas. Songez à expier le meurtre de votre femme, à mériter votre pardon devant Dieu.... Vous êtes chrétien, et notre Dieu a dit : « *Homicide point ne seras.* » Elle se lève, et, les cheveux flottans sur les épaules, inspirée, extatique, belle à faire croire à la Divinité par sa présence seule, elle poursuit d'une voix lente, qui semble au nègre superstitieux la voix du ciel : — Lébao, vous avez tué votre jeune femme, et Dieu vous en punira si

vous n'expiez votre crime ; priez pour elle et pour vous, je prierai aussi.

— Je suis damné, disait sourdement Lébao, prosterné face contre terre ; oh oui, je suis damné !

— Dieu est tout miséricordieux... un repentir éprouvé par le temps peut le désarmer. Songez-y, songez au salut de votre âme.... Donnez-moi votre poignard, levez-vous. — Il lui obéissait comme à un être surnaturel; et pourtant il regardait son poignard, hésitant à le donner.

— J'en ai besoin, dit-elle en le saisissant avec vivacité.

— Je crois vous comprendre, pauvre blanche.... Si vous vous tuez, je vous vengerai....

— Dieu défend de se venger, soi ou un autre. Sa volonté soit faite.

— *Amen*, dit-il; mais, bien sûr, vous prierez pour le pauvre Lébao ? Souvenez-vous qu'il consent à ne pas tuer votre frère....

— Je vous le promets.... Allez, je vous reverrai demain.

— Je n'obéis qu'à vous ; sans vous, il était

perdu.... Il me semble que le bon Dieu me parle quand vous parlez; il m'en coûte d'obéir.... Eh bien! que le ciel, que Délahé, me pardonnent.... et que la volonté de Jésus soit faite!... A demain! — Il s'échappe vivement par la fenêtre; saisissant les ornemens sculptés en saillie, se suspendant aux angles du balcon, aux ogives, il glisse le long de la muraille, saute légèrement sur le perron, et disparaît dans le parc, dont il franchit les grilles avec agilité.

Résignée se traîne à son lit; sa force s'est épuisée; elle se couche, cache le poignard, rejette un des oreillers sur le parquet, relit l'écrit révélateur, et l'enfonce sous sa couverture à la voix enjouée d'un homme qui monte; il ferme la porte de la chambre, il sourit tendrement, il veut replacer l'oreiller; elle le rejette encore.

— Pourquoi, ma chère amie, lui dit Salvador; pourquoi cette brusquerie?

— Ne savez-vous pas, répond-elle en se soulevant avec une dignité calme, que la couche de la sœur est interdite au frère?

Salvador est attéré.... Elle lui montre alors l'écrit du vieux duc. — Monsieur d'Estanceley, dit-elle, lisez, et retirez-vous.

— Lébao ! s'écrie-t-il après avoir parcouru l'écrit, Lébao !

— Il est venu, et je vous ai garanti de sa fureur, monsieur d'Estanceley.... il voulait vous tuer.

— Silence, madame; silence!

— Ma tête est trop bouleversée pour que je puisse prendre une résolution; je suis seulement décidée à n'être jamais que votre sœur, et à me frapper avec ce poignard empoisonné, si vous faites un geste avilissant pour moi. — Elle montre l'arme terrible. Salvador épouvanté s'assied dans un fauteuil assez éloigné du lit, et lui dit d'une voix grave : — N'ayez aucune crainte, madame; je vois des scrupules en vous, je les respecte; vous me serez sacrée.... Je m'abstiens de toutes réflexions, vous ne les comprendriez pas.

— Ainsi, vous méprisez toutes les lois divines et humaines.

— Les lois divines, dit-il en haussant les

épaules, je ne sais pas ce que vous entendez par ces mots; ils sont vides de sens pour moi, ils ne me présentent aucune pensée, je tolère celle que vous y rattachez, mais je ne saurais m'y soumettre. Quant aux lois humaines, je les reconnais, tout absurdes qu'elles me semblent, jusqu'à ce qu'elles soient remplacées par d'autres; je croyais les mettre en défaut, mais je suis vaincu malgré les précautions les plus attentives, je baisse la tête. Madame, à l'aide de ce nègre, vous pouvez briser le nœud qui nous unit et me déshonorer; faites, j'attendrai.

— Vous devez penser que je mourrais plutôt que de flétrir un homme qui porterait ensuite le nom d'Estanceley, mon frère enfin..... Allez, je sais supporter les peines de ce monde quand elles sont irrémédiables; j'ai un céleste consolateur que vous méconnaissez, j'ai des forces inépuisables en lui.... mais je puis vous dire à mon tour, vous ne me comprenez pas.... Pauvre égaré, que je vous plains de vivre sans croyances!

— Je ne cherche pas à combattre les vôtres, je les admire même : mais elles ne vont pas à mon intelligence, qui a tout approfondi.... J'ai vu loin dans l'humanité et dans la nature; c'est mon malheur.... Je vous aime trop pour froisser vos opinions; jeune fille, consolez-vous par elles.

— Vous délirez, Prosper.

Il tressaillit à ce nom; il lui sembla l'avoir entendu dans son enfance; il sourit et répondit :

— Vous me nommerez du nom qu'il vous plaira; qu'il me perde ou non, je vous appartiens.... Je n'ai revêtu aucune hypocrisie; je voulais être heureux sans jamais troubler votre conscience et votre repos; l'événement prouve que j'ai pris mal mes précautions, voilà tout..... Je suis encore à concevoir comment ce nègre s'est emparé de cet écrit.

— Quoi! pas un remords! s'écria-t-elle.

— J'ai regret de vous causer des chagrins, je me croyais sûr de vous les éviter.... Je vous aimais....

— Taisez-vous, blasphémateur; vous ne savez pas ce que c'est qu'un amour pur....

— Et vous ne savez pas, vous, ce que c'est qu'un amour délirant.... Oh! si vous le saviez!...

Elle leva la main. — Détourne, dit-il en se rasseyant, détourne ce poignard, je t'en supplie, ou tue-moi; jamais, jamais un mot semblable à celui-ci ne sortira de ma bouche, je te le jure....

— Par qui, athée?

— Par toi!

— Je ne suis qu'une faible et périssable créature, dont l'âme immortelle a de la pitié pour la vôtre, malgré vos effrayantes erreurs..... — Elle porta la main à son front, et médita : — Avant tout, reprit-elle tristement, il faut sauver votre vie menacée par ce nègre. Vous vous rappelez pourquoi!... Cette malheureuse jeune femme a été assassinée à cause de vous.... Si vous avez le droit de jouer votre existence, avez-vous aussi le droit de jouer celle des autres?... Mais vous êtes emporté, aveuglé par

vos passions.... Infortuné, oh! vous êtes bien à plaindre!

Cette compassion l'écrasait, il voulut s'en débarrasser : — Les raisons que je pourrais vous donner de ma conduite, sont telles que vous ne devez pas les entendre; je respecte trop vos préjugés nobles et touchans pour tenter jamais de les flétrir; il est même convenable, quelle que soit la nature de nos rapports, de n'en plus parler. Je ne vois dans le monde que des événemens : vainqueur ou vaincu par eux, j'accepte toutes les conséquences de mes actions, comme j'adopte toutes les conséquences de mes idées. Je désire vous prouver aussi que la bassesse et le mensonge sont éloignés de moi. Je tiens cet écrit, je puis l'anéantir, et braver, appuyé par les titres authentiques que le duc d'Alvida m'a remis en m'adoptant pour son fils, les paroles de ce pauvre nègre; je le ferais sans peine enfermer comme fou et préméditant un assassinat : mais non, je vous remettrai ce papier; j'attendrai votre décision libre et volon-

taire qui m'est préférable à tout, même à ce bonheur dont je venais chercher ici le délire sanctionné par notre mutuel assentiment. Que faut-il de plus à l'union des cœurs?... Qu'importe la société quand on peut se mettre à couvert de ses atteintes?... Cela nous est possible encore.... Mais vous détournez la tête.

— J'ai honte pour vous de vos paroles; vous vous opiniâtrez dans votre orgueil, et vous êtes prêt à nier les vertus que vous ne concevez pas.... Apprenez qu'une vraie religion donne plus de savoir que toutes vos sciences, et un courage plus constant, plus ferme que celui que vous puisez dans vos raisonnemens. Oh! qu'il y a de différence à être fort selon le monde, ou à être fort selon Dieu et la conscience! Vous êtes un homme admiré, vanté à cause de l'étendue de vos talens et de votre intelligence; je ne suis, moi, qu'une faible et malheureuse jeune femme, peu instruite, mais chrétienne; eh bien! j'aurai assez de force pour pallier vos déplorables fautes, et les expier.... Donnez-moi

ce papier, je le renfermerai dans une cassette à côté de cette arme, afin que si vous tentez envers moi une action déshonorante, criminelle, cet écrit explique le poignard taché de mon sang ; sans doute Dieu me pardonnera de l'avoir répandu pour empêcher un crime.

— Et croyez-vous, s'écria-t-il, que je vous survivrais d'une minute !... Mais non, vous vivrez pour apprendre à mieux me connaître.... Le voici ce papier. — Il s'avance respectueusement, le dépose sur le lit, et se retire à quelques pas.

— Allons ! dit-elle, je serai duchesse d'Alvida aux yeux du monde puisque vous avez été volontairement adopté, et que je dois, au prix de toute ma vie, vous épargner un déshonneur ; devant Dieu et ma conscience, je ne serai que votre sœur ; une sœur compatissante, attentive à vous adoucir les remords qui vous saisiront un jour. Retirez-vous dans votre appartement, et que le ciel vous convertisse à la vérité ! — Ses traits rayonnaient d'une adorable exaltation ;

et, d'un doigt impérieux, elle lui montrait la porte.

— Adieu, Résignée, dit Salvador avec une protection affectueuse ; ne vous fatiguez pas ainsi, cette exaltation vous rendra malade : ayez confiance en ma force et en ma volonté ; reposez-vous..... Adieu. — Il sort lentement ; à peine a-t-il franchi le seuil, qu'elle se lève et va pousser le verrou.

— J'ai eu tort, pensa Salvador, de donner un prétexte à la jalousie de ce nègre ; malheureuse Délahé !... C'est une faute. — Il méditait, ainsi qu'un joueur qui cherche à réparer une distraction qui compromet sa partie.

— Que Dieu m'inspire, pensa Résignée, les moyens de me conserver pure en sauvant la vie et l'honneur d'un frère égaré. — Elle médita aussi, et pria.

XIV.

La Croix d'or.

Le soleil était déjà assez haut sur l'horizon; neuf heures sonnaient successivement aux pendules; elle ouvrit elle-même la porte de communication, s'avança avec une dignité sereine vers Salvador, qui, enveloppé d'une robe de chambre, avait passé la nuit sur un fauteuil.

Couverte d'un peignoir, coquettement orné de garnitures, désespoir vivant pour Salvador, elle lui dit : — Je vais faire venir mes femmes, monsieur; il est bon que vous soyez dans l'appartement quand elles entreront.

Il la suivit, et elle sonna.

La toilette terminée, elle prit à part Salvador : — Vous vous souvenez, monsieur, de nos résolutions?

— Oui, madame; et je n'oublierai pas que je vous ai promis de ne jamais entreprendre de les combattre par des raisons d'un ordre trop élevé peut-être.

— Dites désordre horrible, plein d'orgueil....

— N'en parlons plus, je vous prie.

— Une question encore!... Le duc d'Alvida avait-il des parens?

— Aucun que je connaisse, madame.

— Eh bien! descendons; je suis plus tranquille, cette assertion me console, et je ne m'effraie plus de mes devoirs.... Mon ami.... (il faut bien que je m'exerce à vous donner ce nom)

Mon ami, je commence à ressentir pour vous l'affection courageuse d'une sœur émue de pitié, et décidée à faire abnégation de sa vie pour vous sauver d'une flétrissure inévitable.

Il s'inclina sur sa main et y posa ses lèvres; cette main lui sembla de marbre sous son baiser.

Il montra, pendant le déjeuner, une délicatesse vigilante à lui épargner le supplice de ces sourires et de ces allusions voilées que, dans sa joie, se permettait le vieux comte. Quelques heures après, le reste de la société quitta le château, et ils se promenaient seuls dans les allées couvertes du parc.

— Mon ami, lui disait-elle, je sortirai peu de ma solitude; vous irez dans le monde, je vous y accompagnerai rarement, mais vous saurez toutes mes actions; alors vous apprécierez les douceurs, les mérites d'une vie chrétienne, et vous voudrez essayer de ce bonheur de la vertu.

Ils aperçurent Lébao adossé contre un arbre, les mains croisées sur la poitrine; il frémit à

l'aspect de Salvador. — Restez, s'écria Résignée ; restez, mon ami....

— Il ne sera pas dit, madame, qu'un nègre m'aura effrayé. — Et, hâtant le pas, il marche vers Lébao, s'arrête devant lui, et, le tenant comme fasciné par son regard : — Lébao, lui dit-il, madame la duchesse va vous parler ; vous êtes coupable, et je blâme votre affreux ressentiment : vous savez que je n'ai jamais eu peur devant un danger. — Soit habitude, soit repentir, Lébao baissait la tête : mais il frissonnait de colère.

Résignée s'avança, et Salvador se retira dans une allée latérale. Elle remercia le nègre du bienfait de son avertissement, l'assura d'une reconnaissance qui durerait autant que la vie ; puis, compatissant à ses peines, elle lui reprocha, au nom du ciel, le crime de sa vengeance sur une pauvre femme ; lui parla d'expiation religieuse en termes si touchans, que Lébao, tout en larmes, se précipita à ses pieds. Alors elle détacha de son cou une croix d'or, et lui fit jurer

de ne jamais attenter aux jours de son frère, en gardant le secret de sa naissance; il le jura après avoir baisé pieusement la croix qu'elle lui offrit. Elle lui donna à comprendre que si Salvador passait pour son mari aux yeux du monde, il ne serait jamais réellement que son frère. Lébao écoutait ses paroles comme il eût écouté la voix consolatrice d'un ange.

— Si jamais quelque funeste pensée vous venait, disait-elle, regardez cette croix, et pensez que Jésus-Christ y mourut en pardonnant.

Le soir de cet entretien, elle lui remit une lettre pour madame Darport, encore à Genève; elle la priait de prendre Lébao à son service. Lébao partit en se recommandant à ses prières.

Le supplice de Salvador s'accroissait de toute son admiration pour cette jeune femme; il se reprochait parfois la langueur épandue sur ses traits : mais il gémissait bien plus de ce *mal-joué* dans les incidens de son séjour à Rio-Janeiro; puis il songea à s'enivrer de luxe, de jouissances,

à prodiguer cet excès de vitalité qui le tourmentait, et que le soleil du Brésil avait rallumé. Il voulut savoir le secret de toutes les sensations; il se lança dans le tourbillon étourdissant du monde.

XV.

Malheur mérité.

La bibliothéque du château, située dans un pavillon à l'extrémité de l'une des ailes, était ouverte; ses fenêtres, de plain-pied avec une partie solitaire et ombreuse du parc, s'abritaient sous des berceaux naturels, ayant vue sur des allées à jours inégaux, à percées ingénieusement pratiquées pour les jeux de lumière et

leurs incidens ; un cours d'eau caché susurrait près de là ; hors ce bruissement et le gazouillement des oiseaux, tout faisait silence à l'entour ; rarement les jardiniers en approchaient : on savait que le recueillement de cette solitude était cher à la jeune duchesse, et nul ne le troublait. Elle y passait tout le temps que ne réclamaient pas Salvador et son oncle ; elle y recevait des visites ; elle s'y plaisait à évoquer des souvenirs ; elle, poésie douce et souffrante dans la pittoresque poésie de cette retraite.

Attentive, elle lisait pendant la sieste du vieux comte : une voiture entre dans la cour ; elle pense que c'est la calèche de Salvador, qui arrive de Paris ; elle soupire et attend. La porte s'ouvre, et un domestique jette tranquillement ces mots : — Milord Donald. — La porte se ferme.

Oui, Donald est là, à quelques pas d'elle ; oui, Donald, abattu par les anxiétés de sa conscience et les fatigues d'un long voyage sans repos ; oui, Donald, insensé, mais qui a voulu étouf-

fer une affection régulatrice, et ne l'a jamais pu ; oui, Donald coupable, mais qui maintenant a dans le cœur tant d'amour et un amour si vrai, qu'il vient obtenir pardon ou mourir. Il s'est à peine arrêté à Paris ; descendu dans un hôtel garni, il a demandé une voiture, s'est habillé à la hâte ; et le voilà, le malheureux, le voilà ! Il n'a pas eu la force de prononcer une seule parole au domestique ; il n'a rien entendu, absolument rien ; un vertige tournoie dans sa tête, ses artères battent, un bourdonnement tinte à ses oreilles. Le domestique, qui le connaissait, l'a introduit ; le voilà, le malheureux !... Résignée ne peut que lui indiquer de la main un fauteuil ; elle est si bouleversée de cette visite inattendue !... Il y tombe plutôt qu'il ne s'y assied.... Il la contemple touché de sa tristesse ; elle le regarde frappée de la contraction de ses traits, et du feu égaré de ses yeux.... La première pensée de Résignée est pour le danger de Donald ; la première pensée de Donald est tout au bonheur de revoir Résignée.

— Milord, dit-elle, et votre affaire avec la police? et vos dangers?....

— Ah! mademoiselle, qu'importent les dangers, la mort; je vous revois!...

Ces mots sont prononcés avec un tel épuisement d'une force qui cherche à se ranimer, d'une voix si éteinte qu'elle en frémit; l'amour qu'elle s'était imaginé vaincre s'émeut soudain en elle comme en lui; elle n'a pas le courage de dissiper l'espérance où il est. Encore quelques instans! Elle peut bien demander ces instans d'un bonheur, pour ainsi dire douloureux, en échange de cette vie de peines mornes à laquelle elle s'est vouée! Elle qui se croyait dédaignée, elle savoure cette délicieuse surprise de se savoir aimée au point de faire braver la prison, la mort! Il est bien peu de femmes qui ne se laisseraient pas absorber par cette félicité inattendue, et ne demanderaient pas quelques instans pour bien s'assurer que ce n'est point une illusion.

Il se rassure à voir passer un éclair de joie

sur la pâleur de ce beau visage. — J'ai bien souffert, mademoiselle, depuis huit mois, dit-il; on m'a calomnié sans doute auprès de vous.... On vous a dit que je ne vous aime pas.... Eh bien! je viens de traverser l'Italie et la France sans m'arrêter, presque sans dormir, pour vous revoir..... J'ai été si tourmenté de votre absence.... Je ne savais pas vous aimer autant!.... Je sentais que cette affection allait disposer de ma vie, et je la combattais.... Impossible de la vaincre!... Pardon, mademoiselle.... Je parle comme un insensé..... M. le duc d'Alvida est-il à Paris?

— Oui, milord.... Mais vous n'avez pas écrit depuis votre départ....

— Je n'ai pas écrit, mademoiselle! Qui a dit cela?... La trahison est infâme!... J'ai écrit à madame de Livrange deux fois, trois fois; j'ai écrit à M. d'Alvida; j'ai écrit à M. Jernier; j'ai écrit à votre malheureux frère; j'ai écrit au comte; je vous ai écrit, à vous, mademoiselle.

— A moi!....

— La trahison est infâme!.... J'ai écrit avec mes larmes, j'aurais écrit avec mon sang!

— Je n'en ai rien su.... j'ai su votre duel à Genève; j'ai lu une de vos lettres à madame de Nelvoisy.

— Ah! je le vois, votre famille m'a jugé indigne de vous; on a écarté, mademoiselle, tout ce qui pouvait me rappeler à votre pensée... J'étais, je suis coupable, je ne dissimule pas mes erreurs; je n'ai dû éprouver que peu à peu le charme si pur d'une affection dont vous êtes l'objet.... Il était impossible que j'en comprisse tout à coup l'attrait chaste et indicible.... Mademoiselle, si vous avez su toutes mes démences, vous devez m'avoir pris en haine, et je le méritais bien!.... mais non, le désespoir s'était emparé de toutes mes facultés.... Non, j'ai eu honte de moi, j'ai senti qu'il me faut purifier ma vie avant de l'unir à la vôtre.... Quel temps d'épreuves et d'expiations exigez-vous?.... Enseignez-moi les vertus que je dois acquérir : vous jugerez de mon amour par mes efforts.... Cette

véhémence vous effraie, peut-être.... Oh! non, n'est-ce pas?... vous l'excusez, vous ne m'ôtez pas l'espoir d'être estimé de vous un jour, de pouvoir vous offrir le nom de Donald sans exciter votre mépris.... Oh! non, n'est-ce pas? vous m'encouragerez à la vertu, et vous m'aimerez, car je vous aime bien, allez!....

Cette explosion de paroles incohérentes, ces mains qui tremblaient et se joignaient comme pour la prière, ces yeux caves qui suppliaient, cet affaissement, ne laissaient à Résignée plus de doute : elle faisait à elle seule la destinée de cet homme; il reconnaissait enfin ses égaremens, l'amour qu'elle lui inspirait lui avait montré le néant des faux plaisirs, et par l'amour il allait remonter à la vertu.... Oh! comment n'être pas touchée d'un tel pouvoir? Comment n'avoir que de la raison dans ce moment? comment ne pas s'effrayer de l'irrévocable qui vous enchaîne?.... Elle s'oubliait, elle ne trouvait pas une parole pour le détromper, et le mot de mademoiselle, qui revenait à chaque instant, l'accablait à son tour...

— Vous êtes émue, mademoiselle, s'écria-t-il le visage tout illuminé d'espoir; ah! vous me pardonnez..... chère Marie, chère Résignée, laissez-moi vous donner ce surnom de l'intimité..... Je serai votre ouvrage, je partagerai ta foi, je me rajeunirai le cœur auprès de toi; tu m'initieras à la vie nouvelle, j'aimerai tout ce que tu aimeras, je croirai tout ce que tu croiras...

— Milord, s'écria-t-elle avec un effort pour rentrer dans la convenance; milord, je vous en prie, tenez un autre langage, cessez....

— Me repoussez-vous, mademoiselle? me suis-je fermé sans retour accès à votre pitié? ou l'aveu de mon amour ne serait-il qu'un outrage?.... Me croyez-vous incapable d'être un homme vertueux, utile à la société?

— Non, milord; je crois maintenant à la sincérité de vos repentirs.... mais il n'est plus temps....

— Quoi! mademoiselle....

— Je suis mariée....

On dirait qu'il vient d'être foudroyé; il reste

immobile dans une sorte d'insensibilité apparente, l'œil fixe, voilé.... Elle a peur de l'état où elle le voit; éperdue, elle prend sa main refroidie, et l'agite pour le retirer de cette immobilité effrayante en lui criant :

— Milord!.... Donald!.... Donald, entendez-vous?.....

Un mouvement convulsif annonce la fin de cette léthargie intellectuelle; il respire, il prononce ces mots : — Elle est mariée! — Elle suit alors les progrès de ce réveil de la pensée; de ce réveil pour souffrir, et songe à mieux écouter la raison, les devoirs de sa position : elle veut laisser aller sa main qu'elle réchauffait; mais cette main sentant lui échapper le toucher si doux, si consolateur qui la ranimait, le ressaisit fortement. Elle lève la tête, et lui dit avec calme : — Milord, laissez ma main; oubliez mademoiselle d'Estanceley, respectez la duchesse d'Alvida. — Il obéit, mais sa docilité est sombre.

— Je ne vous accuse pas, madame, dit-il; j'ai mérité mon sort, je me suis attiré cet irré-

parable malheur : je ne vous avais même pas déclaré l'amour....

— Milord, dit-elle en l'interrompant, j'ai pu, dans la première surprise, demeurer interdite devant la manifestation de votre chagrin, mais vous comprenez que je ne dois plus en écouter une seule parole.

— Vous avez raison, dit Donald en se levant; adieu, madame....

— Où allez-vous, milord?

— A Paris....

— Mais on peut vous y arrêter!

— Qu'importe? la mort ne me serait-elle pas un bienfait?

— Prenez soin de votre vie.

— Et pour qui?

— Pour vos parens et vos amis.

— Qu'en feront-ils? qu'en ferai-je?...

— Mon Dieu!... voulez-vous me rendre folle?... s'écria-t-elle. N'approchez pas de moi, je vous le défends!... pas une seule parole offensante, ou je penserai que vous avez voulu me

tromper, et alors mon mépris vous ressaisira pour ne plus vous quitter.... Milord, je ne puis plus vous accorder que mon estime : si vous la tenez à prix, méritez-la.

— Comment, madame?

— Partez cette nuit même pour l'Angleterre.

— Ensuite?

— Accomplissez la réforme morale dont vous avez senti la nécessité pour votre repos; entrez dans la vie active, acquittez-vous de vos devoirs d'Anglais, et promettez-moi sur l'honneur de ne jamais porter un défi à M. le duc d'Alvida.

— Oh, madame! qu'exigez-vous?

— Il est mon mari....

— L'intérêt que vous lui portez le sauve.

— Ne parlez plus de moi, mais de la vertu en elle-même.

— La vertu, dit-il d'un air découragé, la vertu, c'était vous.

Elle sentit que l'attendrissement la gagnait, mais elle le combattit en lui disant : — Milord, vous voulez donc me laisser de vous une im-

pression défavorable; il ne me sera donc jamais permis de vous estimer?

— Je m'efforcerai, madame, de justifier l'honneur d'un regret de vous.... Je pars cette nuit pour l'Angleterre, et si j'y arrive, je m'y occuperai des préparatifs d'une expédition en Grèce....

— En Grèce!...

— J'irai combattre avec lord Byron pour la liberté.... Il me faut, il me faut maintenant des vertus plus agitées, plus énergiques.... Adieu, madame....

— Adieu, Donald!... adieu!...

— Résignée, puisque je te perds, ne sens-tu pas qu'il me faut des vertus qui soient des chances de mort?... Adieu.

Il sort, il part, il va s'agiter, chercher des périls, de la gloire peut-être. Mais elle, malheureuse jeune femme, elle reste!... il faut qu'elle reste immobile dans une douleur immobile!...

XVI.

Transition.

En arrivant à Londres, lord Donald tomba malade : ses excès, la violence de ses passions, les derniers coups qui l'avaient frappé, le jetèrent dans un état de langueur et consomption qui mit pendant plusieurs mois ses jours en danger; enfin, sa jeunesse et la pensée d'être aimé de

Résignée, malgré tant de fautes, le retinrent encore à la vie.

Pendant qu'il parcourait les phases lentes et douces de la convalescence, le vieux comte d'Estanceley mourait dans les bras de sa nièce chérie, qu'il bénissait en expirant; elle lui ferma les yeux. Salvador, empressé à veiller sur elle, l'emmena à Paris. Madame Darport était venue passer une partie de l'automne à Estanceley; elle avait reçu les douloureuses confidences de son amie..... Insuffisance des prévisions humaines! Elle n'avait pu que gémir sur un passé alors entraînant, incompréhensible, devenu irréparable aujourd'hui. Donald ne s'était-il pas rendu, par ses folies, indigne de s'unir à Résignée? N'avait-il pas semblé la dédaigner, se plaire dans le scandale? Ne répugnait-il pas au mariage? Sa fatuité, mobile, égoïste, n'était-elle pas désolante?

Madame Darport, bonne, consolatrice, encourageait sa jeune amie à poursuivre ses nobles, ses pieux desseins, à prier souvent pour

vaincre un amour qui reprenait force dans la douleur, et à transporter à Dieu cette tendresse d'épouse qui devait s'éteindre inoccupée sur la terre.

Il restait à Résignée les devoirs de sœur et de chrétienne à remplir; elle les accomplissait, elle était assidue aux prédications de l'Oratoire : mais quelles que fussent l'onction et l'éloquence des pasteurs, leurs paroles n'avaient rien de ce symbolique, de ce mystérieux qui berce les imaginations souffrantes ; elle animait alors la froideur du rituel par la chaleur expansive de son âme, par le langage tendre et compatissant de l'Évangile.

Comprenant désormais la nécessité de surveiller toutes les démarches de Lébao, entré au service de son mari, madame Darport retourna à Lyon, avec l'espérance de venir s'établir au printemps aussi près que possible d'Estanceley. Salvador, travaillé par le besoin de s'étourdir, errait de jouissance en jouissance : nul n'avait de plus beaux équipages, un meilleur maître-d'hô-

tel; nul ne se livrait mieux aux émotions du jeu; consulté comme un esprit supérieur, homme à la mode, recherché, vanté, adulé, il éclipsait, il dominait tout; habile à cacher ses audaces, ses amours, il réussissait souvent, et.... s'ennuyait parfois de réussir.

XVII.

Hucknall.

Hucknall Torkard, que par abréviation euphonique on nomme assez ordinairement Hucknall, est un village d'Écosse, long, manufacturier, fangeux, d'un aspect misérable, sans attrait pittoresque, mais au milieu duquel s'élève une église d'une grossière architecture; et sous

le pavé de cette église a été descendu, le 16 juillet 1824, le cercueil où sont les restes de lord Noël Byron, mort à Missolonghi.

Devant la pierre qui recouvre ce corps éteint, et sur laquelle aucun souvenir, aucun nom n'était encore gravé, un jeune homme pâle, affaissé sur lui-même, inclinant un visage amaigri, se tenait debout, absorbé; son guide s'était éloigné : il s'y trouvait seul.... c'était lord Donald. A peine guéri de sa maladie de langueur, il songeait à rejoindre Byron en Grèce, quand il lut dans les gazettes la nouvelle de sa mort. Il venait aujourd'hui visiter l'étroit et mesquin asile où se décomposait lentement ce qui restait de Byron.

Les tombeaux de sa famille sont dispersés : quelques uns de ses ancêtres reposent dans l'église de Colwich, près de Nottingham; quelques autres sont là près de lui.... Savent-ils qu'un des plus grands génies de l'Angleterre est issu d'eux et repose là?.... Ce n'est pas à cette pierre qu'il faut regarder, Donald; c'est au ciel...

Mais il ne peut détacher son œil de cette pierre sans inscription [1]; il ne pleure pas : il pense à peine, il est accablé.

Il penche une tête affaiblie par les souf-

[1] On n'en a gravé une que dans le mois d'août 1825, plus d'un an après; la voici :

Crede, Byron.
In the vault beneath,
Where many of his Ancestors and Mother are buried,
Lie the remains of
George Gordon Noël Byron,
Lord Byron, of Rochdale,
In the county of Lancaster,
The autor of Childe Harold's Pilgrimage.
He was born in London,
Twenty-second january 1788;
He dead at Missolonghi in western Greece, on the
Ninetheenth of april 1824,
Engaged in the glorious attempt to restore that
Country to her ancient freedom and independence.
His sister, the honourable Augusta Mary Leigh,
Placed this tablet to his memory.

Crois, Byron.
Dans ce tombeau,
Où plusieurs de ses Ancêtres et sa Mère sont enterrés,

frances; il lui semble que les piliers de l'église vacillent; et, au jour incertain qui pleut par les vitraux, il croît que les murs et les pavés tressaillent. — Byron, s'écrie-t-il en frappant du pied la pierre sonore, Byron, m'entends-tu?.... Byron, tout meurt-il?.... Byron, avais-tu une

Reposent les restes de
George Gordon Noël Byron,
Lord Byron, de Rochdale,
Dans le comté de Lancastre,
Auteur du *Pélérinage de Childe Harold.*
Il est né à Londres,
Le vingt-deuxième de janvier 1788;
Il est mort à Missolonghi, dans la Grèce occidentale, le
dix-neuvième d'avril 1824,
Engagé dans la glorieuse entreprise de rendre ce
Pays à son ancienne liberté et indépendance.
Sa sœur, l'honorable Augusta Marie Leigh,
A fait placer cette inscription à sa mémoire.

Dans le tombeau est une urne avec cette inscription :

« *Within this urn are deposited the heart and the brains of the deceased lord Noël Byron.* »

« Dans cette urne sont déposés le cœur et le cerveau du défunt lord Noël Byron. »

âme immortelle?.... — Rien!.... un profond silence!.... seulement un son affaibli, écho de ses paroles, gémit dans le sanctuaire. — Insensé que je suis, pensa Donald après avoir écouté dans une attente pleine d'anxiété, misérable fou qui s'imagine que la nature changera ses lois pour lui!.... Ainsi, toujours l'incertitude.... toujours le tourment de l'incertitude! toujours, toujours!.... Ainsi, les hommes se passent toujours de main en main, de génération en génération, de siècle en siècle, un flambeau éteint... Il en est qui prétendent que ce flambeau éclaire... je ne vois rien, moi.... Suis-je coupable de ne rien voir?.... — Il s'agenouille, chancelle, se laisse aller face contre terre, et murmure avec désespoir, le front sur la froide pierre : — Byron, avons-nous une âme immortelle?.... Oh! que ne suis-je mort! pensa-t-il après un nouveau silence, que ne suis-je étendu auprès de lui! Néant ou immortalité, que n'ai-je le repos qu'il a! Il s'est noblement endormi comme un guerrier dans son manteau; il a conquis un

tombeau de soldat[1] à côté de Botzaris. Son nom là-bas, à Missolonghi, où est sa plus belle gloire; ici son cœur, à côté de sa mère, et où Marie Chaworth viendra peut-être pleurer un jour, pleurer de ne l'avoir pas aimé comme il le méritait. Quelle source de regrets pour cette jeune femme! avoir laissé échapper une vie tourmentée, sans doute, mais une vie remplie à profusion de gloire et d'amour!

— Exilé dans ses tourmens sublimes, Byron, ce magicien de la pensée et de la parole, a été froidement analysé; ses impressions instantanées, soudaines, combattues par d'autres impressions, on les a condamnées en détail, au lieu de les juger toutes dans leur ensemble immense et majestueux. Mais comme les derniers événemens de sa vie imposent silence à

[1] *Seek out — less often sought than found —*
A soldier's grave, for thee the best.
(Byron, *Missolonghi*, jan. 22, 1824.)

« Cherche un tombeau de soldat, moins souvent cherché que trouvé; c'est le meilleur pour toi. »

ces voix envieuses qui l'insultaient d'en-bas! Sentant sa frêle constitution affaiblie, il s'est jeté dans les marais de Missolonghi; il en a relevé les fortifications à ses dépens, afin que les Musulmans vinssent tomber au pied de ses murailles libératrices. Il était le médiateur des partis dissidens. Quand on abandonnait la Grèce, il y est allé, lui; il a fait honte aux rois d'Europe. La gloire de son dévouement est une auréole qui plane maintenant sur cette terre; il lui a légué sa gloire; il a rendu la Grèce plus sainte et sacrée qu'elle n'était: ces deux grandes immortalités se sont mariées.

— Cet admirable prosélytisme, scellé par la mort, fructifiera; Byron a fait de la cause grecque une sorte de religion politique pour les peuples; il en a été la victime expiatrice. C'est un initiateur qui s'est dévoué.

— Et moi, qu'ai-je fait? par quoi d'utile me suis-je recommandé aux hommes? à quoi leur suis-je bon? Je me fatigue à douter; je consume mon intelligence et ma santé au hasard: j'existe

pour être un scandale vivant.... Résignée, tu m'apprenais à fuir ces joies frénétiques dont le désir inquiet n'est qu'une maladie de l'âme.... Oh! que ta pure et belle image, telle que je l'ai vue en te quittant, compatissante, régénératrice, aimante, me soutienne, à présent que je renais!.... Le besoin de croire est peut-être un commencement de foi; peut-être aussi l'ennui que je traîne est-il meilleur à l'âme qu'une joie évaporée et toujours satisfaite des faux plaisirs.

Il se releva, puis, s'inclinant sur la pierre tumulaire, il dit: — Tu en es la preuve, Byron; toi, à qui tous ces plaisirs ont été insuffisans; toi, qui, pour te reprendre à la vie, a eu besoin de te dévouer..... Oh! qu'ils te connaissent peu, ceux qui systématisent en ton nom les voluptés et l'athéisme!.... Les hypocrites et les médiocres ne t'ont jamais pardonné d'être à l'étroit dans leurs folies, d'y avoir porté une fougue audacieuse, désespérée.... Tes fautes ont été expiées par tes hautes facultés et par les

derniers actes de ta carrière : tu as pour ainsi dire protesté contre toi-même; tu as voulu montrer au monde que tu n'avais pas dépensé ton génie en tes poëmes, et qu'il t'en restait encore assez pour remplir et illustrer une vie d'actions.... La pierre de ta tombe a des enseignemens graves; il me semble que tu m'y réponds intérieurement. Adieu, Byron; je pars plus calme : je reviendrai. Adieu.... Si Dieu nous entend, s'il lit au cœur des hommes, il doit savoir quelle prière éloquente et sublime c'était que ton désespoir.

— Comment prier pour toi autrement que par toi-même? Aussi, ma prière d'adieu sera celle que tu adressais au *Father of ligth! great God of heaven*[1], dans le cimetière d'Harow ou sur les hauteurs d'Annesley, quand tu lui disais :

My thoughts, my words, my crimes forgive,
And, since I soon must cease to live,
Instruct me how to die.[2]

[1] Père de la lumière, grand Dieu du ciel.

[2] « Oublie mes pensées, mes paroles, mes péchés, et,

Et quand tu t'écriais :

Thou, who canst guide the wandering star
Through trackless realms of æther's space ;
Who calm'st the elemental war,
Whose hand from pole to pole I trace : —
Thou, who in wisdom placed me here,
Who, when thou wilt, can take me hence,
Ah! whilst I tread this earthly sphere,
Extend to me thy wide defence.
To Thee, my God, to Thee I call!
Whatever weal or woe betide,
By thy command I rise or fall
In thy protection I confide. [1]

puisque je dois bientôt cesser de vivre, apprends-moi à mourir. »

(Byron, 1807.)

[1] « Toi, qui peux guider l'étoile errante à travers les royaumes de l'espace éthérée où ils ne laissent aucune trace, qui calmes la guerre des élémens, dont je suis la main d'un pôle à l'autre ; Toi, dont la sagesse m'a placé ici, qui peux m'en retirer quand tu voudras, ah! pendant que je vis dans cette sphère terrestre, étends jusqu'à moi ton immense appui. Je t'appelle Toi. mon Dieu, Toi ! Soit qu'il m'arrive bonheur

Après avoir prononcé ces vers avec un recueillement solennel, Donald sortit lentement de l'église.

ou malheur, je tombe ou je me relève à ton ordre, je me confie à ta protection. »

Je regrette de ne pouvoir citer ici toute cette belle prière de Byron, publiée l'année dernière par M. Murray, et qui n'a pas encore été traduite, je crois.

XVIII.

1830.

Quinze années de restauration, loin d'assoupir les passions politiques les avaient irritées. La minorité du privilége, l'aristocratie, luttait contre l'immense majorité du droit, la nation. La congrégation n'était qu'une hypocrisie ambitieuse ; le catholicisme allait en carrosse,

distribuait les places, dînait et conspirait aux bougies, évoquait l'ancien régime en espérant s'éloignait par ses menaces de l'esprit du christianisme, et mettait tant d'impudeur dans ses avidités, qu'il jetait du discrédit sur toute pensée religieuse. L'homme est assez insensé pour accuser Dieu des erreurs de l'homme.

La cour de Charles X se réjouissait de l'avénement de M. de Polignac aux affaires. M. de Labourdonnaie, qui se rêvait le cardinal Richelieu de la restauration, était déchu de son austère et sombre ambition. La politique du pavillon Marsan triomphait; elle avait toutes les assurances et les fatuités élégantes de l'ancienne cour. Le reste du ministère n'était là que pour la signature et le don de la tête, au besoin.

La cour, lassée des insuffisantes concessions qu'elle faisait de si mauvaise grâce aux besoins nationaux, voulait retirer à elle ces aumônes; la plus gênante de toutes, la Charte, allait être anéantie par un coup d'état. Le succès de la conquête d'Alger encourageait Charles X à cette

résolution insolemment désespérée. La Chambre des Députés, prorogée, attendait ses lettres de convocation. En réalité, depuis 1815, le parti du privilége n'avait pas avancé d'une idée, l'opposition n'avait point reculé d'un pas. La cour préparait l'attaque, la nation la résistance.

Dans les grandes crises politiques, les moindres événemens ont des portées non prévues. Une révolution est un projectile moral qui, entraînant avec lui mille idées, est lancé avec une force incalculée.

A bien juger cette position sociale, elle ne se créait pas comme un accident : la conduite de la cour n'était pas un caprice, ni celle de l'opposition une vaine opiniâtreté ; l'opposition, d'abord minorité montrée au doigt, puis majorité, puis presqu'unanimité, avait pris son développement : le chêne existe dans le gland. La cour voulait empiéter sur les droits du pays; plus elle s'avançait, plus on s'éloignait d'elle. Les deux principes, comme deux lignes parties de deux points divergens, rencontraient leur

point d'intersection. Tout ceci était providentiel ; je l'ai dit, la providence n'est que le développement de l'humanité perfectible, dont les bases ont été posées par Dieu.

1830 était donc le point d'intersection, où la souveraineté du *bon plaisir* devait être heurté par la souveraineté nationale ; de ces deux souverainetés, l'une devait briser l'autre.

La résistance s'organisait fortement dans la nation : la haine contre le privilége se propageait ; le libéralisme comptait des martyrs, quelques uns morts sur l'échafaud ou fusillés ; d'autres exilés, un plus grand nombre jetés dans les cachots ; tous avoués par le pays, rallié autour des idées libérales. On espérait dans le libéralisme, on croyait en lui : c'était un lien fort et puissant, une religion politique.

XIX.

Planégiste et Baptiéret.

Le temps n'agit pas sur l'âme comme sur son enveloppe extérieure; il est des âmes fortes en des corps caducs, et souvent l'âme ne brille d'un plus visible éclat qu'au moment de la mort; mais aussi le temps a une influence marquée sur le caractère, qui se modifie par l'expérience

des choses et des hommes : celui de Baptiéret s'était modifié. Ses vertus modestes et ses croyances, nourries par cette poésie qu'il portait dans ses rêveuses promenades, cette habitude de contempler incessamment la nature, en remontant par la pensée à son Créateur suprême, l'avaient attaché à son humble fortune. Il ne pouvait entièrement effacer l'empreinte d'un amour insensé ; on le lisait presque sur sa physionomie attristée; mais il n'en souffrait plus, car il visitait même parfois, avec plaisir, la cabane où grandissait Jeanne, blonde, gentille, fraîche, l'orpheline, la fille adoptive de Résignée, qui l'avait reçue des mains de sa mère expirante ! Il allait souvent s'asseoir, dans l'hiver, auprès de l'âtre de la vieille surveillante de Jeanne; et Jeanne, qui savait l'heure à laquelle il venait, plaçait toujours une chaise vide près de la sienne.

Là, Baptiéret causait, et toutes ses paroles étaient admirées ; parfois, la vieille levait les mains d'admiration, quand il racontait à Jeanne

comment les graines germaient dans la terre, y jetaient des racines, se développaient à la surface, devenaient plantes, élançaient ou tordaient leurs tiges foliolées ou branchues, ouvraient ou fermaient les pores de leurs parenchymes, de leurs tissus pelliculaires, respiraient sans avoir le sentiment de leur existence, s'alimentaient de la sève puisée autour d'elles, bourgeonnaient, fleurissaient, mouraient. Souvent son affection pour la nature donnait à son langage une expression colorée qui enchantait Jeanne, et l'occupait quand il n'était plus là. Baptiéret ne changeait rien à son costume de villageois, quoique sa petite fortune se fût grossie des libéralités de sa bienfaitrice et des fruits de son travail : c'était un Burns[1] incomplet, ignoré, insoucieux.

Le jeune Planégiste, qui devait presque l'existence à Salvador, avait pris ses grades au barreau de Paris ; mais les rangs y étaient si pressés qu'il végétait encore ; l'effervescence de

[1] Poète anglais qui a chanté la médiocrité champêtre avec un charme si remarquable.

ses idées, l'exaltation de ses opinions haineuses contre une société où les institutions sont partout insuffisantes, ne laissaient pas d'avoir une originalité piquante. Le duc l'affectionnait, et l'amenait quelquefois avec lui au château.

Un jour, Planégiste rencontra dans l'avenue Baptiéret qui allait herboriser : c'était par une belle matinée de juin, un jeudi, jour de demi-fête pour l'école. Il l'aborda : — Quel diable de plaisir prenez-vous donc, mon cher, lui dit-il, à éplucher ainsi des herbes à travers les champs! Est-ce que vous en expédiez des paquets aux pharmaciens et aux herboristes de Paris?

— Vous n'avez donc pas lu J.-J. Rousseau? dit Baptiéret.

— Si je l'ai lu!... *la Nouvelle Héloïse* et *le Contrat social* surtout.... Mais, dites-moi, est-ce que vous n'enragez pas contre la société actuelle? Est-ce que vous avez votre part de bonheur? Est-ce que vous ne détestez pas ces privilégiés de la fortune?

— Sans doute, monsieur, je voudrais pou-

voir être plus utile à mon pays que je ne le suis; mais je n'ai pas le choix des positions, et je reste dans la mienne.

— Je n'ai pas votre patience. Oh! si vous saviez combien ce luxe éblouissant de Paris me donne de fascinations! Pourquoi n'ai-je pas un équipage comme ces privilégiés de la naissance? Pourquoi eux et non pas moi? Moi, j'ai reçu de l'instruction; cette instruction est un poison délicieux qui enivre mon imagination; j'ai des sens inflammables, et je ne puis me marier parce que je ne suis pas riche. Et alors vive le punch! Vivent les orgies et les demi-vertus!... Il me faut un rang digne de l'éducation que j'ai reçue; je ne puis retourner dans ma ville natale, mon père y est menuisier..... Quelle honte de traverser sa boutique pour aller au Palais de Justice! Et des causes!... les avocats du pays se les arrachent, et vivotent mesquinement. La société m'aurait indignement trompé, si elle ne donnait pas ce qu'elle m'a promis en sanctionnant mon éducation universitaire : c'est une

société à fouler aux pieds, à briser en pièces; je lui crache au visage si elle ne me tient pas parole; je lui donne du pied dans le ventre si elle m'a menti.... Oh! par bonheur, nous allons avoir une révolution!

Et il se frottait les mains en riant.

— Les révolutions sont des nécessités funestes, monsieur, dit gravement Baptiéret; elles sont la dernière raison des peuples quand leurs cris de détresse ne sont plus écoutés.

— Eh bien! vous ne voyez donc pas cette jeunesse qui a faim se grossir, d'année en année, s'accumuler, former une armée immense, désespérée, et prête, si ceux qui jouissent et possèdent n'ouvrent pas la main, à leur manger le cœur?

Cette effroyable énergie de paroles épouvantait Baptiéret. — Je sais bien que l'état social a besoin d'une réforme; mais croyez-vous l'avancer par ces impatiences forcenées? Vos fureurs sont-elles avouées par la morale? Dieu....

— Dieu!... Ah! mon cher ami, on voit bien

que vous ne sortez pas de vos foins et de vos fleurs. Dieu!... la société ne s'occupe pas plus de lui qu'il ne s'occupe de nous, s'il existe.

— Alors nous ne pouvons plus nous entendre, monsieur, dit Baptiéret avec fermeté.

— Oui, parlons d'un autre sujet : je m'ennuie diablement au château quand M. le duc est en affaires; heureusement, j'écris quelques chapitres de mon roman; j'y traîne la société dans la boue; je la barbouille de sa propre corruption. Je médite une scène d'orgie et un double adultère qui seront d'un effet étonnant; la frénésie de mon style passionné, coloré, imagé, délirant, me vaudra un billet de mille francs et m'ouvrira tous les salons. Mon libraire m'a commandé le plus d'horreurs possible; je n'y ferai faute.... Il faut comprendre son siècle.

— Je ne connais pas le monde; mais il me semble que vous le voyez à travers les hallucinations du jeûne et de la faim.

Planégiste fronça le sourcil, mais il parut frappé de la justesse vigoureuse de cette observation, et rêva.

— Vous pouvez bien avoir raison, monsieur Baptiéret; et alors à qui la faute?... Ah! voilà madame la duchesse qui traverse la cour et entre dans le parc. Elle est bien belle!... Je suis étonné de la froideur du duc d'Alvida; il la néglige; peut-être est-il fâché de la malheureuse stérilité de son mariage. Au reste, il ne manque pas de consolatrices.... mais valent-elles la jeune duchesse.... Oh! si elle n'était pas la femme d'un homme qui m'a rendu service, j'essaierais....

— Malheureux! s'écria Baptiéret en lui saisissant fortement le poignet.

— Quelle lubie vous prend, monsieur?

— Pardon, dit-il en rougissant, je n'aime pas à entendre traiter aussi légèrement de ma bienfaitrice.... Adieu, monsieur; ne m'en parlez jamais.

Planégiste se repentait de la vivacité de ses paroles; il craignait qu'elles ne fussent rapportées au duc; puis il regarda Baptiéret s'éloigner, triste et le front baissé. — Serait-il amoureux de la duchesse? pensa-t-il.

XX.

Retour à Paris.

Attiré par le spectacle de la grande lutte qui se préparait, Donald vint à Paris après une absence de six années; mais s'il eût bien étudié les motifs de ce voyage, il y eût trouvé le désir, le besoin de revoir Résignée. Accomplissant ses devoirs de membre de la cité anglaise, il s'était

distingué au Parlement; et il se disait parfois : — Elle le saura peut-être. — Il avait songé à se marier, mais, dès l'ouverture des préliminaires, il changeait d'idée, n'éprouvant jamais un attrait assez puissant pour se déterminer à des démarches plus décisives.

Il trouva Paris fort agité. Il y fut reçu comme un auxiliaire utile, plein de courage, par de Livrange, Ganeville et Dirvole, patriotes influens. Salvador même lui fit un accueil amical; il commençait à jouer le rôle prépondérant qu'il ambitionnait; son influence allait croissant parmi les libéraux, qui marchaient avec ensemble et force : témoin de cet immense accord, de cette soudaineté précise et sympathique dans leurs mouvemens, Salvador s'était écrié plus d'une fois : — Oh! si je me nommais Lafayette!

Les travaux politiques n'absorbaient pas sa dévorante activité; le plaisir n'y perdait rien, il effectuait son ardent projet de parcourir tout le clavier des jouissances de la vie; mais l'effervescence de ses désirs bouillait toujours inas-

souvie, et pourtant il n'avait déjà plus sa première ardeur de jeunesse; ses cheveux grisonnaient sur son front. On y saisissait parfois les plis révélateurs des ennuis, que madame de Nelvoisy n'avait pas dédaigné de consoler : sa coquetterie, devenue savante dans ses mobilités, n'attendait jamais un attiédissement outrageant.

Un cruel malheur avait frappé la baronne de Livrange : cet embonpoint, qui l'effrayait dans sa jeunesse, s'était disgracieusement développé; sa fraîcheur s'éclipsait flétrie par les atteintes périodiques d'une jaunisse affligeante; plusieurs couches laborieuses et son obésité avaient gâté sa taille; enfin, en peu d'années, elle était devenue laide, et le chagrin plissait ses joues livides : son mari, si empressé naguère, l'abandonnait, et, pour son désespoir, elle l'aimait toujours. Impérieuse, exigeante, aigre, elle l'ennuyait; et lui, tout entier à ses occupations politiques, à ses plaisirs, fuyait sa maison. Sans croyances consolatrices, jalouse des infidélités

du baron, la malheureuse femme vivait avec un enfer dans le cœur : plus d'admiration dans le monde, plus d'amour dans son mari, plus de prières au pied de la croix. Peu instruite de sa religion, elle avait vu sa foi se fondre aux argumens passionnés, aux caresses adulatrices de son mari ; elle l'aimait encore, et il ne l'aimait plus. Le souvenir de ses impiétés fermentait en elle; elle gémissait, ou s'irritait, et son chagrin s'exhalait en malignités.

Jernier s'était souvent ennuyé de son apathie douteuse; mais il en était guéri.... car il venait de mourir, après une courte maladie. Sa plus grande affliction avait été de ne pas voir sa chère Résignée enceinte; il n'y concevait rien, et n'osait point l'interroger. Il remarquait en elle une tristesse qu'il partageait; il en était venu à une telle incertitude d'opinions qu'il disait : — Ma foi ! je ne donnerai plus d'avis à personne ; je ne crois rien autre chose, sinon qu'il ne faut rien croire : la vie n'est qu'une suite de hasards ; les imbécilles s'imaginent avoir

une opinion ; personne ne voit bien clair dans la sienne.

Dès qu'il fut saisi par la maladie, il se fit saigner ; puis il hocha la tête, et arrangea ses affaires. La dévote madame Ganeville vint à son chevet lui parler de salut, de pénitence, de religion. — Je ne suis pas assez stupide, répondit-il, pour croire à une révélation.

— Mais la conscience !...

— C'est l'œuvre des préjugés de l'enfance : j'ai une conscience française; si j'étais né à Constantinople, j'aurais une conscience mahométane ; si, à Pékin, une conscience chinoise; si, dans les forêts sauvages, une conscience iroquoise, et je tuerais mon père le plus proprement du monde : voilà ! [1]

— Mais, mon cher Jernier, songez à l'éternité ! une confession, l'attrition parfaite, l'extrême onction....

— Sacrebleu !... Madame, laissez-moi mourir

[1] Je peins un caractère, et je ne songe pas à le réfuter en ce moment.

en paix. Est-ce que vous n'avez pas assez de votre mari à tourmenter? Vous en êtes l'effroi; vous lui faites un enfer de la vie : s'il est damné, il ne perdra rien au change.

— Dieu m'ordonne de vous pardonner, Jernier, en vous conseillant tout repentir qui puisse contribuer au salut de votre âme, et vous sauver de la damnation éternelle.

— Est-ce que j'ai une âme ?

— Mon confesseur, si vous y consentez, vous prouvera....

— Allez au diable, avec votre confesseur, ou en paradis, comme vous voudrez, pourvu que je n'y sois pas avec vous..... Le beau paradis que celui où seront les dévotes de votre allure!

— Blasphémateur, ne parlez pas si haut !... N'est-il donc aucun principe vrai ?...

— Je n'en sais rien.

— Enfin, la médecine....

— Quelques observations justes; voilà !... Les théories ?... je n'en sais rien.

— Mais n'avez-vous rien à craindre? si Dieu...

— Je n'en sais rien.

Résignée arriva, et il fut plus calme : cette présence seule lui semblait une consolation. Elle s'occupa des soins qu'exigeaient ses souffrances, et de l'exécution des ordonnances des confrères de Jernier, accourus pour tenter les ressources de l'art. Il leur disait : — Y comprenez-vous quelque chose ?... Avouez que la plupart du temps nous guérissons au hasard ; la meilleure médecine est la médecine symptômatique, encore.... Bah ! Que savons-nous ?

— Je voudrais, disait-il à Résignée ; je voudrais, avant de mourir, vous savoir heureuse, ma chère enfant ; rien que la vue de votre figure angélique m'apporte un calme.... Oh ! restez là ; restez là !...

— C'est, mon cher docteur, que vous êtes un excellent homme : qu'avez-vous à craindre ? vous avez fait du bien autour de vous, autant que vous avez pu ; vos intentions ont été droites : vous dites que tout est mystère ; eh bien, si vous succombez à cette maladie, le mystère

s'ouvrira bienfaisant devant vous.... Espérez, espérez!... Nous vous sauverons, ou Dieu vous pardonnera. N'est-ce pas que vous espérez? — Jernier, ému, inclinant la tête, pressait sur ses lèvres les doigts blancs et effilés qui rapprochaient les couvertures pour le garantir du froid qui le saisissait..... C'était le froid de la mort. Il s'affaissa peu à peu; sa parole s'embarrassait. Résignée, inquiète, se pencha vers lui en disant : — Voulez-vous boire votre potion?

— Bah!

— Voulez-vous, lui dit madame de Ganeville, que je récite les litanies des agonisans?

— Bah!.... — Il se retourna, et mourut.

Elle le regretta comme s'il n'avait pas été un des auteurs de ses peines. L'inconduite si scandaleuse de Donald était alors une excuse pour tous ceux qui l'avaient persécutée, trompée; et dans cette âme il régnait un si doux penchant à pardonner!.... Que pouvait-on reprocher à Résignée?... de la faiblesse dans le caractère, quand il ne s'agissait que d'elle-même; trop de dé-

fiance de ses pensées, résultat de son éducation et de la position qu'elle avait eue dans le monde.

Se fiant aux vertus de Résignée, Salvador ne craignit pas d'admettre chez lui Donald; il pensait peut-être qu'une absence de six années avait éteint son amour, dont il avait ignoré toute l'ardeur souffrante. Prévenue de cette visite inattendue, pénible même, Résignée voulait d'abord ne se vêtir, ce soir-là, que d'un élégant négligé. — Il ne faut pourtant pas, vint-elle à penser ensuite, que je sois habillée à faire peur. — Et le négligé fut échangé pour une toilette pleine de fraîcheur et de bon goût; puis elle se trouva presque épouvantée du bonheur de le revoir.... Leur émotion ne pouvait échapper au regard de Salvador.... mais quel droit avait-il d'être jaloux?

On dirait qu'ils sont convenus de ne pas se regarder en même temps : ils s'observent l'un après l'autre avec une tendre curiosité; les yeux de l'un se baissent quand ceux de l'autre se

relèvent. Donald est étonné de lui retrouver sa taille de jeune fille, fine et souple, ses manières de jeune fille : toujours cette même poésie de la virginité de l'âme; sa pensée ne peut aller plus loin. La conversation est assez insignifiante, décousue; mais une conversation magnétique s'est établie entre eux, et ils se disent secrètement tout ce qu'ils ont souffert.

Se condamnant aux lois de l'étiquette, Donald ne tarde pas à sortir; mais il emporte avec lui un funeste bonheur, qui lui ôtera le sommeil pendant la nuit, le repos durant le jour.

Résignée est, le lendemain, toute palpitante de l'impression de la veille; elle avait eu, au moins, le calme de la conscience pendant les six années qui viennent de s'écouler. Elle souffrait par ressouvenir, mais elle ne craignait pas; sa douleur s'amoindrissait; elle tombait dans l'inévitable allanguissement de l'absence. Maintenant qu'elle l'a revu, sa pensée, son intelligence, son âme, sont envahies par l'amour; elle voudrait le savoir aussi malheureux qu'elle est

malheureuse : elle a observé sa pâleur, et elle s'en est réjouie.... Elle s'afflige de ces mouvemens désordonnés, mais elle s'y plaît; elle passe de longues heures à méditer les moindres incidens de cette visite. Quand la douleur sanctifie l'amour, il lui donne une grande puissance; alors tout est languissant, comparé à lui : la prière, la voix d'une amie dévouée, ne sont même que de faibles consolations.

Madame Darport s'est enfin fixée à la campagne; son mari y exploite un domaine assez considérable : ils sont heureux d'eux-mêmes et de ce qui les entoure. Ils ne se sont jamais exagéré le bien-être terrestre; ils jouissent de celui qu'ils ont en s'aimant, en faisant le bien dans une obscurité vertueuse. C'est toujours là qu'il faut en venir! Résignée écrit à son amie; elle seule peut la comprendre.

Paris, 21 juillet 1830.

« Il est ici, ma bonne amie; j'étais calme, il « est venu, et je suis troublée, troublée jus-

« qu'au fond de l'âme.... Il est maintenant dan-
« gereux de toute l'estime que j'ai pour lui....
« mais j'ai à lui opposer la ferme résolution
« de vivre et de mourir irréprochable devant
« Dieu.

« Je ne crains pas pour l'honneur et la pureté
« de l'âme, mais je crains pour le repos ; je n'en
« ai plus, je l'aime à en être effrayée.... Il a été
« aussi ému que moi en entrant, et j'ai remarqué
« que Salvador était triste. Est-ce remords? Peut-
« être il expiera par son repentir.... Non, car il
« s'est bientôt mis à plaisanter de façon à m'em-
« barrasser. Donald sait maintenant mieux se
« maîtriser; il est plus réfléchi, moins étudié :
« ses idées sont plus liées; il les exprime avec
« moins de désordre. La solitude où il a vécu,
« pendant les vacances des sessions du parle-
« ment, lui a profité.... Me le pardonneras-tu,
« ma bonne Sophie? en l'écoutant j'étais assez
« folle pour regarder ce changement comme
« mon ouvrage; j'en étais fière.

« Paris est dans une grande agitation ; on

« parle d'un coup d'état, auquel la cour est dé-
« cidée.... Salvador, que je vois ordinairement
« fort peu, est dans le secret de la résistance
« populaire qui doit éclater.... Je frémis de sa-
« voir ses jours exposés; tu sais à quel titre ils
« me sont chers!.... Donald est aussi fort exalté;
« on dirait qu'il éprouve de la joie à courir un
« danger; mais son exaltation couve, pour ainsi
« dire, sous un calme effrayant.... N'est-ce pas
« trop de douleur à la fois, ma bonne amie?.... Si
« j'étais cause de sa mort!... je n'y survivrais pas. »

Les ordonnances furent publiées le lundi suivant. Donald, encore tout agité de la lecture du *Moniteur,* court à l'hôtel d'Alvida; il rencontre Salvador dans la cour, donnant des ordres et faisant atteler une calèche; il paraissait animé d'une joie fébrile. — Voilà qui va bien, mon cher Donald, lui cria-t-il; la camarilla de Charles X joue son va-tout : la France accepte l'enjeu, et nous tiendrons les cartes.... Montez chez ma femme; rassurez-la. Je vais la conduire hors de Paris, sur la route d'Estanceley, avec ses

femmes de chambre; puis je retournerai à Paris bride abattue. Dans quelques heures, je vous rejoindrai chez nos amis.

Plus morne, mais plus décidé peut-être à tous les périls de l'insurrection, Donald monte chez Résignée... Dès qu'elle l'aperçoit, elle court à lui : — Milord, lui crie-t-elle toute tremblante, milord, mon.... monsieur le duc a la tête perdue; il veut être un des chefs de l'insurrection.... O mon Dieu!... et vous?... et vous?...

— Madame, la cause du peuple français est celle de tous les peuples : il est beau à un Anglais de s'exposer pour elle.

— Et vous vous battrez?

— Si l'on prend les armes, je prendrai les miennes.

— Oh!... veillez sur Salvador.... sur vous-même....

— Sur moi!

— Pourquoi souriez-vous? De grâce, milord, ne souriez pas ainsi.

— Eh! madame, que peut-il m'arriver de plus heureux?

— De revoir vos amis!...

— Non ; de tomber au milieu de cette noble lutte, et d'y recevoir une balle au cœur.

— Mon Dieu!... vous avez donc tous résolu de me désespérer.... de m'ôter la raison.... de me tuer....

— Oh! non, non.... vivez heureuse, vous!

— Quand vous serez mort, n'est-ce pas?

— Un regret alors, une larme....

— Et ne pouvoir pas parler!...

— Quoi? dites!...

— Rien... Ainsi, vous chercherez les dangers?

— Si je les chercherai!...

— Pour eux-mêmes?

Il rassembla tout son courage, et lui dit : — Oui!... pour eux-mêmes. — Elle comprit toute la sombre délicatesse de ce mensonge, et s'écria : — Ah! Donald, vous me trompez!

Comment ne pas sentir tout ce qu'il y avait d'amour en ce cri?.... Il en est heureux, mais il

se tait, la confirmant ainsi dans l'opinion qu'elle a, mais craignant de l'arrêter sur une idée qui la navre.

Le coup est porté; rien ne peut plus maintenant lui ôter cette horrible conviction. Salvador monte, l'encourage, la conduit à la voiture; elle s'y assied défaillante, méditant elle-même de sinistres résolutions; enfin elle salue tristement Donald en étendant vers lui la main, et part avec l'idée qu'il va chercher la mort à cause d'elle.

XXI.

Grandeur et Bassesse.

Il était permis de beaucoup espérer d'un événement où le peuple montrait tant de force, de courage, de désintéressement; d'une main puissante il mit en pièces le trône de Charles X, et ne prit pas les clous et les ornemens d'or tombés à terre. Oh! que d'espérances alors! On les

respirait avec un air chaud, sous un ciel dont la magnificence éclatante vivra, immortel souvenir. Juillet 1830 a eu son soleil comme Austerlitz, plus beau, plus héroïque : Juillet, c'est l'Austerlitz du peuple.

Les faits des trois journées sont des pages d'histoire; les faits sont étrangers à mon sujet; mais leur physionomie morale m'appartient; là, il y aura long-temps à fouiller : cette mine de grandeur et de bassesse est immense. Le mouvement fut soudain, spontané, terrible : le peuple semblait en combattant se rappeler 1814, 1815 et l'humiliante importation des Bourbons par des armées étrangères; il arborait les couleurs de nos victoires, il s'en parait, il en était fier. Les masses ne comprennent rien à la métaphysique des idées; il leur faut des idées qui aient, pour ainsi dire, un corps et des couleurs.

En se plaçant dans cette appréciation élevée qui domine toutes les opinions, on reconnaît que jamais peut-être révolution plus décisive ne fut plus pure d'excès : après la victoire, le sang

ne coula plus; et pendant le combat, si déplorable, puisque le sang français coulait des deux côtés, la générosité de notre caractère national eut souvent occasion d'éclater. Le plus noble désintéressement sous des haillons, des mains teintes de sang relevant l'adversaire vaincu; dans les ambulances, plus d'ennemis : des blessés seulement.... Que de belles paroles et de grandes choses enfouies dans la gloire commune! que de sublimités anonymes! La chaleur, la poudre, la fusillade, les cris, l'atmosphère de feu, l'exaltation, enivraient : saisi de patriotiques vertiges, on allait sans songer aux dangers; le courage était chose vulgaire comme le pavé des rues.

La restauration ne comprit pas sa mission : elle voulut rétrograder vers le passé au lieu de marcher vers l'avenir; le passé était vermoulu, il se brisa sous ses pas; elle ne trouva d'appui nulle part pour l'étayer dans sa chute, sinon dans une force militaire passivement organisée, qui fut vaincue par la force de sentiment et l'énergique impulsion morale.

Les masses se ruaient sous les balles avec une impétuosité à laquelle tout cédait. Dans la journée du 29, lord Donald se battait dans la rue de Richelieu, à découvert, et le front haut; une balle venait de lui sillonner les chairs de la cuisse, il continuait à faire feu. Tout à coup un jeune homme en veste, tout ruisselant de sueur, se place devant lui, et décharge son fusil sur un officier suisse, qui tombe.

— Bien visé! — s'écrie Donald. Le jeune homme se retourne : c'est Baptiéret.

— Vous ici! continua-t-il.

— Vous y êtes bien, vous!

— Et votre père!... — Il ne répondit pas. Donald regarde, voit les Suisses battre en retraite, s'appuie sur l'épaule de Baptiéret, marche péniblement; mais à chaque pas le sang coule sur son pantalon blanc tout taché de poudre; Baptiéret l'enlève et le met hors de la portée des balles. De jeunes patriotes prennent un brancard dans une maison voisine et se disputent

l'honneur de porter l'Anglais blessé pour leur cause.

On arrive à l'hôtel : la blessure, fort légère, est pansée; et Donald, étendu sur son lit, apprend de Baptiéret qu'il est venu à Paris, informé par Résignée de l'imminence de l'insurrection.

— Elle m'a prié, disait-il, de m'y rendre, de veiller sur M. le duc et sur vous.... J'ai vu M. d'Alvida sur la place de Grève, impassible au milieu d'une horrible fusillade..... je vous ai rencontré enfin..... Oh! madame la duchesse n'avait pas besoin de tant me prier, j'avais trop le désir de me trouver à cette grande lutte pour la liberté! Milord, je vous envie votre blessure.

— Restez auprès de moi, Baptiéret; la victoire est assurée aux patriotes.... N'allez-vous pas vous marier?

— Oui, milord, dit-il en attachant ses regards sur le parquet; madame la duchesse désire que j'épouse Jeanne, qui est son enfant d'adoption;

j'obéis à ma bienfaitrice. Jeanne est une bonne fille.... il m'est doux de la tenir des mains de madame la duchesse.

— Resterez-vous toujours dans votre école?

— J'aurais essayé, milord, d'une place à Paris, dans un ministère : mais je répugnais à servir la restauration....

— Cette révolution ouvrira sans doute des voies de bien-être aux talens modestes comme le vôtre.... La protection de Salvador aura de l'influence.

— Si je puis être utile sans déchoir de ma conscience.... nous verrons.... Mais entendez-vous? On crie *victoire!*

— Voyez, Baptiéret : allez à la fenêtre.

— Milord, disait-il; milord, les citoyens s'embrassent dans la rue.... les Tuileries sont prises!... dit-on. Oui, *victoire! vive la liberté!...* — Salvador accourt bientôt suivi de Dirvole et de Planégiste; on se félicite, l'exaltation d'un tel succès colore l'espérance de l'avenir.

Baptiéret part, et va calmer les craintes de Résignée. Le lendemain, le baron de Livrange, Ganeville, de Nelvoisy même, viennent à l'hôtel complimenter Donald de sa blessure.... mais en passant, car ils sont pressés; on les attend à l'Hôtel-de-Ville, au Palais-Royal, partout.

Quinze jours se sont écoulés. Donald est guéri; il veut juger par lui-même de la physionomie de cette révolution. Le peuple a repris ses travaux, les ateliers se rouvrent; là est encore ce dévouement. Mais les antichambres du Palais-Royal et des ministères sont envahies. Là, que de bassesses! que de solliciteurs parés de rubans tricolores! que de placets! quel servilisme éhonté! Comme cette élégante canaille en habits noirs, en fracs galonnés, se vautre à plaisir dans la turpitude de ses nouveaux sermens! avec quelle hideuse ferveur ils se parjurent! comme ils sont dévots au pouvoir de juillet, quitte à le trahir demain. Que d'impudeurs rampantes! et que tous ces flétrisseurs ont eu peur le jour des coups de canon!... Opprobre! Des bandages

menteurs sur une peau sans blessures; des apostilles mendiées, des impostures légalisées.... Les vieux huissiers s'étonnent, eux qui ont vu tant d'infamies audacieuses! Les consciences se mettent au rabais, en attendant que la liberté y soit mise; les valets de la restauration s'assouplissent devant la circonstance et l'accident de cette révolution; plus on a besoin de faire oublier un passé qui inquiète, plus on est ardent à se prostituer. On diffame, on calomnie, on s'arrange déjà pour le maintien de sa part de budget: les routes des départemens sont encombrées de voitures; les pèlerins en carrosse des tombes du Louvre viennent marauder après la victoire et dépouiller les vaincus; ils s'enrouent à crier *vive le Roi;* et s'ils n'obtiennent pas la place qu'ils ont visée, ils vocifèrent dans les clubs. Ils ont blasphémé contre la révolution de juillet; ils s'agenouillent devant elle, afin qu'elle leur fasse l'aumône. Ils imitent les jurons du peuple, ils se font peuple autant que possible en présentant le tarif de leurs dévouemens. Quelques jeunes indigences

réelles, pures, mais inhabiles à solliciter, tremblantes et honteuses d'une première démarche qu'elles ne renouvelleront jamais sans doute, sortent dès le premier mot du ministre; mais pour une honnête pudeur égarée dans cette antichambre, que d'impudeurs intrépides, cuirassées contre l'injure, souriant aux soufflets d'un refus, finissent par vaincre à force de persévérer dans leur infamie!

Ces hommes sans conviction revêtiront les opinions à la mode, si elles tolèrent leurs complaisantes incapacités; ils élargiront au besoin les geôles; ils demanderont une tête pour un mot. Ils s'engageront avec des restrictions mentales, ils pousseront leur fidélité envers les bannis, jusqu'à recevoir de l'or des deux mains.... Quelle tâche quand il faut trier parmi tant de souillures!

Sans doute d'honorables caractères se trouvent dans ce pêle-mêle; il est encore bien des hommes sur lesquels la France peut compter : mais ceux-là ne sont pas les plus empressés à se produire.

Et la flatterie habile possède tant d'avantages sur eux! ces adulateurs pensionnés, titrés, enrubanés, convives inamovibles à la table du budget, ont des langages si variés, de si diverses physionomies!

Le jour de l'histoire viendra. L'homme énergique et pur qui doit en accomplir le sacerdoce politique, les jugera par des appréciations impartiales, sévères, terribles; il rivera bien des noms dans les phrases inflexibles de son style de fer : mais il n'est pas temps, trop de passions se débattent encore autour de lui. Il ne veut pas que son histoire ressemble à la satire.

La satire personnelle m'est odieuse, elle s'est elle-même avilie, vendue : je ne fustige, moi, que les mœurs condamnables dans un espoir d'amélioration à venir. Les hommes passent, les mœurs peuvent se corriger; puis, l'épiderme de ces hommes-là se durcit et ne saigne pas sous les verges de l'opinion publique.

Mais comment ne pas manifester, dès aujourd'hui, à travers mes fictions, mon indignation

contre ces vénalités prêtes à tous les systèmes, ou ces ambitions qui sacrifieraient la France à leurs intérêts d'un jour.... Les peindre tous avec leurs mesquines laideurs, c'est impossible!... Tacite y aurait usé son stylet de bronze.

XXII.

Pourquoi cela?

Ce *mis à nu* des plaies du corps social affligeait, effrayait Donald; il ne savait, moins que jamais, où se prendre, où arrêter ses idées; et, ne comptant plus sur le bonheur, il regrettait de n'avoir pas trouvé la mort dans ce glorieux désordre de la lutte. Le baron de Livrange

occupait un poste brillant, voisin du ministère qu'il convoitait, et déjà son ardeur d'améliorations sociales se refroidissait; Ganeville craignait pour ses capitaux et ses usines; d'ailleurs, sa femme, dévote et légitimiste, le tourmentait. M. de Chanuzac, tout en soupirant, s'enquiérait de l'opinion qui avait cours; Dirvole, ferme dans son opinion républicaine, commençait une opposition âpre; le jeune Planégiste, en proie à des paroxismes de fureur, ne parlait que de la nécessité d'insurrectionner les faubourgs, et d'aller jeter à l'eau les membres de la Chambre des Députés.

Lancé dans les intrigues politiques, Salvador mûrissait des plans d'une opposition énergique et plus régulière : mais ce qu'il ne sentait pas, c'est que le prosélytisme impérissable de la liberté doit revêtir une nouvelle forme pour fonder et organiser.

Il s'avouait franchement à lui-même qu'il travaillait pour son propre intérêt, renfermé dans l'intérêt du plus grand nombre. Il se re-

gardait comme une capacité nécessaire au mouvement social; il y voulait un des premiers rôles, le premier peut-être : d'autres l'ambitionnaient secrètement comme lui; mais la fièvre d'ambition qui le travaillait se trouvait leurrée, déçue par la marche des événemens. Il s'en vengeait par l'amertume de ses railleries contre les renégats de la liberté.

Il faut l'avouer aussi, le remords commençait à le ronger; son intelligence en décroissait. L'ivresse qu'il avait goûtée dans un grand déploiement de luxe s'éteignait déjà; les excitations du jeu s'émoussaient, car tout lui était gâté par l'aspect de la langueur de Résignée; le retour de Donald devenait un incident accusateur pour Salvador. Cette jeune fille se mourait d'amour; son organisation si riche la tuait: elle pleurait de chaudes larmes; elle priait d'ardentes prières.... Le ciel devait-il nous la reprendre comme il nous l'avait donnée?

Navré de ce touchant spectacle, il se dépitait contre l'incident qui avait dérangé tous ses

calculs ; d'amers repentirs surgissant enfin, lui empoisonnaient tout : il se jetait en vain d'un travail à un plaisir; la satiété, le dégoût, lui corrompaient le travail et le plaisir ; mais il se répétait sans cesse : « Sans cette jeune fille de couleur et ce nègre, ni remords, ni chagrins ; tout me réussissait. » Non, on ne joue point la vie comme une partie d'échecs ; il est une âme, il est un sentiment qui se vengent de ceux qui les nient. Tu as beau dire que Lébao seul a empêché la réussite de ton plan ; à défaut de ce nègre, ton malheur eût éclaté sous une autre forme : le plus sûr moyen de vivre en paix, c'est d'être honnête ; le commencement du bonheur, c'est la vertu.

Tu as trop d'orgueil pour le reconnaître ; tu ne t'accuses que d'un défaut de prévoyance, eh bien ! sois puni par toi-même ; et peut-être, après l'expiation intérieure que tu subis, tu t'écrieras : « Je me suis trompé ! »

Donald cédait au charme qui l'entraînait chez

la jeune duchesse; il se comprenait aimé par elle à travers la réserve de son accueil : mais il ne devinait qu'une bien faible partie de ce qu'elle éprouvait. Sophie Darport s'était rendue auprès d'elle, et la consolait comme une bonne amie sait consoler, en aimant bien. Dans le monde, on s'étonnait du laisser-aller de Salvador; mille rumeurs scandaleuses en couraient. Sophie, pour les combattre, voulait engager Donald à retourner en Angleterre; elle devait partir bientôt pour la campagne, et ne savait comment aborder cette délicate insinuation. Elle voyait Donald si pénétré de respect pour sa jeune amie, si heureux de pouvoir passer une ou deux soirées par semaine chez elle; il paraissait si doucement s'empreindre d'un besoin de religion, son acheminement vers des croyances devenait si probable, qu'elle avait regret à s'acquitter du devoir de préparer une séparation indispensable. M. Darport était venu chercher sa femme: posé, sérieux, d'un extérieur un peu froid, mais doué

d'un cœur bon et aimant, il se préoccupait trop peut-être de ses travaux agricoles; sa conversation, enrichie par des voyages d'outre-mer, avait de l'attrait, quoique diffuse; il s'exprimait sans recherche, avec bonhomie, et sa piété tolérante, solide, attestait, ainsi que ses jugemens, une grande expérience des hommes et des choses de la terre. Donald causait avec lui des fermes anglaises, de leurs progrès en agriculture: Résignée écoutait avec une joie tout intime, ce parler devenu grave et senti: M. Darport y répondait par une description fort circonstanciée de son domaine; enfin il l'invita à venir le visiter. Sophie saisit vivement cette occasion: — Allons, il faut partir avec nous, milord, dit-elle; il le faut.

Il remerciait; mais elle insista plus vivement encore, et dans les mêmes termes. Résignée baissait les yeux; il comprit, et dit d'une voix affaissée: — Eh bien! madame, j'aurai l'honneur de vous accompagner. — Le jour du dé-

part fut fixé; Donald se retira plus tôt que d'habitude.

Alors Résignée monte à sa chambre avec Sophie; là, elle se jette à son cou.— Oh! oui, tu as raison, Sophie, disait-elle en la tenant étroitement embrassée; oui, qu'il s'éloigne pendant quelques jours; mais qu'il revienne, entends-tu, qu'il revienne. Le voir trop souvent, trop m'habituer à sa présence, me fait mal; mais aussi, ne plus le revoir me déchirerait le cœur....

Sophie lui caressait le front et le cou comme à un enfant malade, souriait, mais ne répondait pas directement.

— As-tu remarqué, continuait Résignée avec inquiétude, comme sa conversation est plus nourrie? J'aime jusqu'à la forme un peu sentencieuse qu'il adopte depuis quelque temps; il néglige quelquefois l'expression, il se tait quand il n'a pas de pensée; mais s'il s'anime, comme son œil brille, comme sa tête s'illumine, pour

ainsi dire.... comme son geste est d'accord avec l'expression!... Combien il m'aurait aimée!.... Il était bien coupable de s'ignorer ainsi lui-même; il m'a bien affligée, bien irritée!.... Qui pouvait prévoir?... Je me croyais dédaignée!.... Quand partez-vous?

— Dans trois jours.

— Et tu reviendras dans un mois? disait-elle avec ces charmantes cajoleries féminines qui supplient si adroitement. Dans un mois!... je ne t'accorde pas davantage; si tu me trompais, méchante, je me mettrais en colère.

— Comment ferais-tu?

— Oh, je sais bien, va!... Mais tu ne voudrais pas m'affliger, délaissée que je suis; ainsi, dans un mois?

— Sois tranquille; adieu.

Sophie l'embrassa, prit un bougeoir, et se retira.

— Elle n'a pas répondu, pensa Résignée en la regardant s'éloigner. A-t-elle quelque des-

sein ?... Pourquoi cela ?... Elle aurait dû me dire que *son* séjour à la campagne ne serait pas long, et surtout qu'il ne retournerait pas en Angleterre. Elle était embarrassée, elle éludait mes questions..... Oh ! pourquoi cela ?

XXIII.

Ils se revoient.

Sorti avant l'heure accoutumée de l'hôtel d'Estanceley, Donald avait renvoyé sa voiture. Éprouvant le besoin d'une agitation physique, il s'était mis à marcher, à descendre à grands pas, et au hasard, les rues qui aboutissaient aux quais ; le mouvement qu'il se donnait lui

semblait un apaisement à cette oppression qui l'accablait, quand des peines venaient à l'assaillir.

Il se trouva, presque sans y songer, dans la cour du Palais-Royal, où les voitures déposaient les nouveaux courtisans de la royauté des barricades : il passa.

En traversant la galerie, toute resplendissante de lumière, il fut frappé d'une physionomie qu'il crut reconnaître; celle de l'étranger qui s'était promené avec lui sur le lac de Genève, près de Lausanne, accompagné d'une jeune femme.... Ils se regardaient l'un l'autre; enfin, ils s'approchent.... plus de doute, c'est lui!.... Mais la maigreur, des rides précoces, ont altéré ses traits sans en effacer l'impression bienveillante. Leurs yeux se parlent, leurs mains se pressent; ils entrent dans le jardin. Emmanuel devine que Donald a souffert comme lui; ils se comprennent.

— Milord, disait Emmanuel, je me suis efforcé de mettre en pratique les vertus et les

croyances dont je vous entretenais sur le lac de Genève : j'ai dit ma pensée tout haut dans le monde ; ma franchise n'a cherché ni voiles ni faux-fuyans, le monde a puni ma droiture. Peut-être aussi ai-je manqué de souplesse, d'habileté. J'ai vu mes amis me fuir l'un après l'autre, comme un être incapable d'un bien-vivre doux et accommodant, tandis que mon âme est la source d'une tendresse inépuisée, intarissable ; j'ai perdu la place qui me donnait du pain ; ma jeune femme, ma modeste Lalagée, est morte de chagrin dans mes bras ; j'ai la réputation d'un lâche, parce que, pour obéir à ma conscience de chrétien, j'ai refusé un duel. Un procès entre moi et ma belle-sœur, dont les mœurs odieuses ont tant coûté de pleurs à Lalagée, va peut-être, malgré mon droit et ma probité, achever de me ruiner. Eh bien! je goûte dans la quiétude de ma conscience, au sein d'une délectable tendresse pour Dieu, dans une communion inénarrable avec le Christ, divin législateur des hommes, des consolations

à tous mes maux. Ah! milord, quand on souffre, il n'est plus doux oreiller qu'une conscience pure, ou rajeunie par des repentirs sincères et agissans!

— Quoi! serait-il possible, dit Donald d'un ton rêveur, que la foi donnât tant de force à l'âme?

Emmanuel vit qu'il entrait dans cette phase du scepticisme qui prélude à la foi par le besoin de la foi; et, dédaignant toute allocution scientifique ou pédantesque, il lui parla simplement, mais avec cette autorité que donne une conviction profonde. Il analysa d'abord la métaphysique, non pour donner une base à la révélation, la révélation se suffit à elle-même, se complète par elle-même, il voulait seulement en démontrer les rapports avec ce que la science humaine a de certain; là où s'arrêtait la preuve, il indiquait le commencement de l'inspiration divine venant au secours de l'intelligence; il parcourut enfin la ramification harmonique de toutes les croyances du christianisme.

— Et ne pensez pas, milord, disait-il, que le christianisme soit cette immobilité catholique dont la hiérarchie espère encore si vainement dominer les peuples; je respecte le catholicisme comme croyance individuelle, mais non comme instrument de despotisme et d'abrutissement: rien de plus élevé, de plus rationnel et de plus éminemment progressif que le christianisme; inépuisable en ses bienfaits, il renaît de lui-même. Une ère nouvelle commence pour lui; d'autres, impossibles à prévoir, se succéderont: celle qui va s'opérer, c'est l'ère organique; nous y travaillerons tous, et personne n'y mettra son nom. La Providence nous pousse et nous dirige dans ses voies, mais elle seule sait où nous allons. Ne sentez-vous pas partout dans la société le défaut et le besoin de croyances? Tous ces improvisateurs de religion par prospectus n'inspirent que pitié, car on comprend qu'une religion est l'assentiment de tous à une idée révélée; quand Jésus-Christ marchait, les foules le suivaient, et il les nourrissait du pain

de sa parole. Le christianisme commence dans le ciel et finit dans le ciel. Nos vies périssables et rapides lui appartiennent; et nous exécutons à notre insu les évolutions que Dieu lui a prescrites pour le perfectionnement de l'espèce humaine. Nos pensées mortelles, transitoires, travaillent dans la pensée divine et s'y égarent; la conscience de sa faiblesse arrête l'homme vraiment religieux qui cherche et veut aider au progrès; il s'indigne contre les ineptes profanateurs du culte. Voyez le saint-simonisme : il a développé quelques principes du christianisme, et là il a trouvé sympathie ; mais on a creusé jusqu'à son panthéisme avilissant; tout matériel, il a prêché la réhabilitation des voluptés païennes, il a adoré l'argent; et, sorti de la fange, il doit retomber dans la fange, au bruit d'universelles huées. Le christianisme est immuable en sa base divine, et c'est en elle que vous trouverez les consolations dont vous avez besoin; mais il est perfectible dans son application à la société.

Emmanuel continua le développement de ces idées avec cet esprit d'humilité et d'abnégation de soi-même, qu'on a jugé bien à tort imcompatible avec le progrès, car le dévouement est l'essence de toute perfectibilité.

Donald, oubliant pour un instant son chagrin, écoutait ces paroles, qu'il recueillit et emporta comme un trésor de méditation.

XXIV.

Crise de Désespoir.

Elle se lève, fatiguée par les idées et les rêves de la nuit, s'enveloppe de la première robe qu'elle trouve sous sa main, répare à la hâte le désordre de ses cheveux, sonne, sonne vivement, prie sa femme de chambre d'avertir madame Darport qu'elle veut la voir, s'assied,

et pose son front brûlant sur ses mains tremblantes. Une lutte si prolongée l'irrite; elle est dans une de ces crises de désespoir qui saisissent les plus courageuses vertus au sein des malheurs immérités.

Sophie accourt auprès de son amie : — Qu'y a-t-il? que me veux-tu? dit-elle. Comme tu es pâle, ma chérie! Tu as mal passé la nuit, n'est-ce pas? O mon Dieu!...

— Oui, oui; assieds-toi, Sophie, répondit-elle; profitons de l'instant où nous sommes seules.... Parle-moi sincèrement : ce n'est pas une absence de quelques semaines que tu imposes à lord Donald, c'est un départ pour l'Angleterre que tu vas lui dicter, à Villeneuve, avec des raisons bien plausibles, bien sèches, où tu intéresseras son honneur, et auxquelles il cédera peut-être? Moi, je me suis fait une habitude de ses visites; il n'en coûte rien à ma conscience; je mourrais plutôt que de faillir..... L'attendre pendant trois jours; passer une soirée à l'écouter; le voir à quelques pas de moi;

observer les progrès de son âme dans la vertu; lui apporter, par ma présence, du calme, du bonheur; lire sur ses traits ce bonheur si irréprochable, tout ceci est devenu mon existence; si l'on me le ravit, on me tuera.... Que t'ai-je fait pour me désespérer ainsi?... Dis-moi; est-ce un départ pour l'Angleterre que tu vas lui conseiller? La vérité! je l'aime mieux que l'incertitude. Au nom du ciel, parle.... Je n'en ai pas dormi.

Des gestes brefs, convulsifs, accompagnaient ces paroles; madame Darport baissait les yeux, commandait à sa propre émotion, ramassait toute sa force: — Ma chère amie, dit-elle le plus tranquillement qu'il lui fut possible, c'est une justification de ma conduite que tu me demandes, je ne reculerai pas devant elle; écoute, et s'il y a sévérité pénible dans ma résolution, ton cœur m'absoudra sans doute. Je ne veux pas remonter dans le passé: Donald se montrait, à mon arrivée en France, si indigne de ta main, que c'eût été folie de ne pas combattre ton

malheureux attachement pour lui ; attachement dont tu ignorais alors toi-même....

— Abrége, abrége, Sophie....

— Eh bien, répondit-elle avec douceur, tu sais combien j'ai gémi des enlacemens jetés autour de toi ; car il est peu d'amitiés semblables à la nôtre. En arrivant ici, j'ai compris l'étendue de mes devoirs, et j'y serai fidèle quand tu devrais m'en vouloir : j'ai observé lord Donald, je t'ai observée, mon ange ; votre amour s'exalte par la réserve qu'il s'impose.... Et puis ce n'est pas tout : tes doucereuses amies, madame de Nelvoisy, honteusement jalouse du seul homme qu'elle ait aimé peut-être; madame de Livrange, dont le chagrin aigrit le caractère, trouvent, à l'aide de réticences perfides, de malignes équivoques, le moyen de te calomnier avec les convenances requises. On te blâme de ta solitude, on se raille parfois des *consolations* que lord Donald t'y apporte ; on saisit toutes les occasions offertes aux épigrammes aigre-douces. Baptiéret vient de se marier avec Jeanne,

ta protégée, ta fille d'adoption; tu l'as dotée de six mille francs; Donald a doté Baptiéret de la même somme : on en plaisante. Tu as vingt-sept ans, et Jeanne dix-huit : cela est heureux; car je ne sais jusqu'où madame de Nelvoisy pousserait ses jalouses et odieuses interprétations. Salvador lui-même, le malheureux Salvador, me donnait à entendre que les visites de Donald à l'hôtel réveillaient des souvenirs.... et qu'il était nécessaire d'y mettre un terme. Je dois donc, ma chère amie, l'emmener d'abord à Villeneuve, afin de le décider, loin de toute scène pénible, à la nécessité de son retour à Londres. Ai-je tort?

Elle écoutait sans répondre, sans manifester aucune persuasion, immobile, froide en apparence, presque stupide de sa douleur.

— Me condamnerais-tu? Ai-je tort? Dis-moi, ma chère Résignée....

— Oh! ne m'appelle pas ainsi : je ne suis pas Résignée, je ne veux pas l'être.... Ce surnom de mon enfance m'a toujours semblé une ironie

cruelle..... J'y ai été contrainte; et Dieu sait combien ces résignations m'ont coûté!... Que d'instans j'ai passés dans l'affliction! Ce nom-là m'est odieux!...

— Pardonne-moi cette distraction, chère amie. Ne remarques-tu pas que j'évite de te donner ce surnom dans nos causeries?

— Oh! ma bonne Sophie! — répond-elle. Elle l'entoure de ses bras, se penche sur son épaule, et pleure en silence.

— Qu'ai-je fait à ces femmes pour qu'elles déchirent ma réputation avec cette mielleuse amertume? Que leur ai-je fait, mon Dieu!.... J'ai cessé, par tes conseils, de voir souvent madame de Nelvoisy. Qu'y a-t-il de commun entre nous? Je ne m'occupe plus d'elle; qu'elle cesse de s'occuper de moi. Madame de Livrange me trouve un peu froide envers elle? Il m'est impossible de combattre cette froideur; elle m'a caché les lettres de Donald.... Écoute, je ne me donne pas pour parfaite, ma chère amie: tout ce que je puis obtenir de moi, c'est d'avoir

envers elles cette bienveillance, cet esprit de charité, qui nous sont conseillés par l'Évangile; mais l'affection vive ne se commande pas. Je ne me reproche aucune parole amère contre madame de Nelvoisy; je la plains, car je n'ai point oublié notre liaison d'enfance. J'ai toujours rendu à madame de Livrange visite pour visite; je suis peu expansive avec elle.... Est-ce ma faute si je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie pour sa manière de penser? Si l'amitié est une contrainte, elle n'est plus l'amitié.

— Tu as raison, ma chère; mais essuie tes larmes.

— Je leur pardonne du fond de mon cœur, néanmoins, dit-elle en se relevant; et puis, tu sais que j'aime peu les fêtes; j'y parais afin de ne pas affliger Salvador.... Eh! quelles insupportables prétentions il y faut quelquefois subir! Il n'y a pas jusqu'à ce M. de Nelvoisy, qui ne soit venu essayer, pendant quelques soirées, d'une niaise mélancolie auprès de moi; il s'est cru obligé d'être triste. Enfin, un beau soir, il s'est assis

à mes côtés, et m'a dit d'un ton dolent : « Que « ce salon me semble tout autre, madame ! « Votre absence lui ôtait tout son charme, et je « ne savais pourquoi je m'y ennuyais; oh ! je le « sais maintenant. » Il avait l'air d'étouffer un soupir; il cherchait à ressembler à une vignette romantique.... Le rire m'a prise, j'ai porté mon mouchoir à mes lèvres; mais il est resté tout bête, car il s'en est aperçu... Je gage que c'est maintenant un de mes ennemis... Ces hommes ne conçoivent donc pas combien ces comédies sont pitoyables et insultantes? Ils n'imaginent donc pas qu'on puisse aimer ses devoirs?... Mais c'est odieux!... mais c'est infâme!... Et me calomnier!... Oh, mon Dieu, mon Dieu!.... je voudrais être morte!....

Elle se tordait les bras de désespoir.... Sophie enlaçait sa taille souple, cherchait à calmer, par des paroles émues, cette agitation maladive.

— Et mon frère, continuait-elle; mon frère, qui est toujours là devant moi, effroi vivant....

Oh! c'est trop, Dieu de miséricorde, je succombe au fardeau; aye pitié de moi.

Ses mains étaient jointes, son regard s'élevait, appel ardent à la bonté du Créateur. — Oui, prions pour toi, — lui dit Sophie. Un long silence se fit. Enfin madame Darport, la voyant apaisée par la prière, la berça de tendres expressions, lui promenant doucement la main sur le front; puis elle lui dit d'un ton plus grave :

— Tu es trop bonne chrétienne, ma chère amie, pour rester long-temps dans un tel désespoir, dans un si triste découragement. Le Christ a dit : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés; heureux ceux qui sont miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde; heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu »[1]. Soyons humbles devant les décrets de la Providence.... Que peut-on contre des maux irréparables? Se révolter, n'est-ce pas les

[1] Saint Matthieu, sermon sur la montagne.

accroître? Soyons doux envers les chagrins, afin qu'ils s'adoucissent.

— Il y a long-temps que je me dis tout cela dans mes prières, Sophie; mais les forces me manquent parfois; je le cache : pour tout au monde je ne voudrais pas que Donald s'en aperçût, non que je craigne qu'il en tire avantage; je suis sûre désormais qu'il m'aime trop sincèrement pour songer à m'offenser.... Ne faut-il pas que j'évite tout ce qui peut réveiller le repentir de mon frère? Ce malheureux Salvador est maintenant bien tourmenté!... Il s'affaiblit.... Aussi, je veille sur moi quand il est là.... Va, cette crise passera; vous partez après-demain.... eh bien!... tu seras contente de moi.... j'y ferai mon possible.... mais si je meurs avant Donald, dis-lui combien il a été aimé.

La soirée des adieux vint; Salvador s'y trouva : l'entretien fut gêné, traînant, monotone. Donald aimait beaucoup la musique et la voix de Résignée; il ignorait les desseins de madame Darport : ce voyage à Villeneuve ne lui sem-

blait qu'une précaution contre le monde; il ne songeait pas à une séparation définitive. Il se tourna vers Sophie, et lui demanda pourquoi le piano était fermé, les bougies éteintes, et si l'on ne ferait pas un peu de musique. Ces paroles s'adressaient à Résignée, qui, les yeux sur son amie, y puisait du courage..... Alors il réclame d'elle-même quelques romances nouvelles, et celles que l'habitude a, pour ainsi dire, consacrées; elle hésite d'abord, il insiste; elle vient à penser que de long-temps elle n'aurait l'occasion de chanter devant lui, soudain elle se lève, et se met au piano.

Elle chante; mais quand l'heure de se retirer sonne, et que la porte de l'appartement se referme sur Donald, cette force s'évanouit.... Son œil se voile, elle pâlit, elle semble privée de connaissance.... Salvador avait étudié, pendant cette soirée, les tourmens de sa sœur : à l'aspect de ce spasme douloureux, sa figure se décompose; il se frappe le front de son poing fermé; puis, s'apercevant qu'il s'oublie, il se retourne

vers madame Darport, qui s'empressait auprès de Résignée. — Veillez sur votre amie, madame, dit-il ; je me retire pour lui épargner l'ennui de ma présence.

Puis, en montant l'escalier qui conduisait à son appartement : — Je lui cause de bien cruels chagrins !... pensa-t-il. Si je mourais avant elle !

XXV.

Il descend.

Il admirait sa sœur : cette décence au sein de si poignantes douleurs, cette force puisée en Dieu, l'étonnaient, sans influer sur ses principes, si l'on peut nommer ainsi les résultats négatifs de son effrayante logique. Son ambition trouvait devant elle des impossibilités matérielles.

A vrai dire, Salvador n'a déjà plus l'élan et l'énergie de sa jeunesse, et les mesquineries qui l'entourent lui pèsent. Enfin, toutes ses effervescences s'éteignent en lui; le remords seul poursuit son œuvre de dissolution, il s'étend, lèpre intérieure, creuse, envahit la pensée, peuple l'intelligence d'images sinistres, l'assaille au milieu d'une discussion où il perd son avantage accoutumé, et va le torturer jusqu'au sein des plaisirs, où il se fuit lui-même, dont il ne rougit pas d'acheter les caprices honteux.

Le cercle de ses amis s'est rétréci : il méprise Ganeville et Livrange; il fuit le vulgarisme étroit du fat de Nelvoisy; il regrette de n'avoir pas les chaudes illusions de Dirvole, et, à bien interroger ses opinions lassées, il ne voit plus, dans les hommes qui gravitent autour des affaires politiques, que deux classes bien distinctes : les habiles et les niais.

Dégoûté de lui-même et des autres, bourrelé de repentirs, il achève peu à peu le suicide lent qu'il a commencé; il descend, degré par degré,

une échelle avilissante où l'œil de l'écrivain chaste ne peut plus le suivre. . . . . .

. . . . . .

Résignée, raffermie dans ses devoirs, l'entoure de soins, de prévenances, de miséricordieuses paroles; mais ces vertus, douées de si charmans dehors, d'un langage si onctueux, sont pour Salvador des reproches, et..... des séductions peut-être!...

XXVI.

Villeneuve.

Les humbles et touchans tableaux qui environnent Donald achèvent de le convertir à la vie régulière et chrétienne dont il a sous les yeux les charmes domestiques..

Villeneuve est un domaine situé dans une plaine, bien accidentée de coteaux, où deux

rivières confluent; l'horizon n'y offre pas des aspects bien étonnans, mais la nature modeste de ses paysages est douce à l'œil, comme les vertus de ses maîtres sont douces au cœur. Quoi de plus aimable que cette champêtre simplicité, cette hospitalité franche et qui va à l'âme, cet accomplissement des soins et des travaux accoutumés en présence de l'hôte, à qui cette liberté de bon ton donne de l'indépendance! Quoi de plus gracieux qu'une table couronnée d'enfans dont les têtes bouclées étincellent de plaisir et de tendresse! Comment ne pas être ému de leurs caresses enjouées, de leurs jeux, de leurs espiègles folâtreries, soudainement réprimées par un regard du père, ou par une recommandation plus douce et non moins puissante de la mère! Comment écouter, sans d'heureuses impressions, leurs rires, leurs vives gaîtés! Ils sont si confians en la vie!... Eh! quoi de plus frais que cette innocence! Comme elle se communique aux cœurs tendres, malades! Comme elle rajeunit et relève l'imagination affaissée!... Do-

nald l'éprouvait; il goûtait les prémices de ce bien-être de la vertu, qui consiste à se plaire avec soi-même et avec des pensées honnêtes.

— Oh! se disait-il, si j'avais pu habiter ici auprès d'elle, sa tendresse m'eût encore embelli ces lieux; j'aurais pris ses goûts simples, je les ai déjà.... Puis-je ne pas aimer ce qu'elle aime! Quel charme de vivre ici, de me promener avec elle sur ces coteaux boisés, rians, de baiser ses yeux où je lirais tant d'affection, de recueillir sa parole qui descend et vibre en moi, d'espérer comme elle espère, de croire comme elle croit!

Mais il lui était bien amer de penser que des fautes scandaleuses le privaient d'un bonheur dont il voyait le tableau intérieur chez M. Darport! Tous ces détails lui inspiraient de délicieuses rêveries et de pénibles retours sur lui-même, sur une réalité sans issue. Et comme cette vie, qu'il s'était refusée, eût été plus vivifiée encore que celle dont il était témoin, quelque charmante qu'elle fût d'ailleurs! M. Dar-

port, excellent homme, se plaisait peut-être un peu trop à l'uniformité des mœurs américaines, et manquait de cette expansivité qui corrige ce que l'habitude a de trop monotone en jetant de soudains enchantemens à travers les douceurs de l'intimité. Ces tendres imaginations sont des joies improvisées jetées comme des broderies sur le tissu de la vie domestique.

Sophie ne savait comment accomplir le devoir qu'elle s'imposait; elle tenait à s'en acquitter elle-même, car son mari n'y eût pas mis cette délicatesse qui est la moitié de la consolation dans les chagrins : aux hommes les vertus fortes, prononcées, fermes, arrêtées; aux femmes les vertus modestes, onctueuses, caressantes, qui sont les ornemens de l'intérieur de l'existence; à elles aussi la voix berceuse et la main légère qui plaît aux cœurs endoloris.

Elle se demandait aussi avec effroi si le changement de Donald ne cachait pas un piége.... Cette idée lui répugnait trop pour qu'elle s'y arrêtât long-temps ; mais elle la fortifiait dans

sa résolution. Après un signe d'intelligence fait à son mari, elle dit un soir à Donald, pendant une promenade au jardin, qu'elle voulait lui montrer des dalhias transplantés du parc d'Estanceley; il la suivit.

— Êtes-vous, lui dit-elle à la suite de quelques mots préparatoires, êtes-vous de ces hommes, milord, qui pensent que l'amour est un égoïsme, incapable d'un sacrifice nécessaire au repos d'une femme qu'ils affectionnent?

— Pourquoi cette question, madame, répondit-il d'un air inquiet, quand vous êtes certaine de la réponse?

— Oh! certaine!

— Eh bien! madame, je pense que l'amour participe à la fois de l'égoïsme et du dévouement : il commence par l'égoïsme, il se prend d'abord à l'attrait extérieur; puis, sans perdre la teinte de son origine, il peut se plier aux dévouemens les plus pénibles quand ils sont des nécessités.

— Ainsi, vous avez une âme trop noble pour

vouloir d'un bonheur dont la femme que vous aimeriez paierait les heures, les minutes, au prix de son repos et de sa réputation.

— Où voulez-vous en venir, madame ?

— Je vous prie de me répondre, milord; je désire savoir si vous êtes réellement ce que vous m'avez paru.

— Madame, je ne puis m'exposer à une réponse qui serait un arrêt pour moi.

— C'est donc toujours le *moi* humain qui parle en vous.

— Je vois par quelles transitions vous me conduisez à l'accomplissement d'un devoir.... Vous allez me donner en suppliant l'ordre de retourner en Angleterre..... Est-ce elle qui le veut, madame! dites!...

— Ne mêlons pas, milord, le nom de madame d'Alvida à cette conversation; vous avez assez de délicatesse pour sentir qu'il ne doit pas être prononcé....

— Eh bien! non, madame, non, je ne partirai pas, s'écria-t-il vivement; je vous le jure, je

ne quitterai pas ce pays, à moins qu'elle ne me l'ordonne elle-même, à moins qu'elle ne me dise : « Je vous chasse de chez moi, je vous exile de France. » Aucune puissance sur terre n'est capable de faire fléchir cette résolution; j'ai goûté le bonheur de la revoir, elle a supporté ma présence, elle m'a témoigné estime et considération : m'en priver, c'est me replonger peut-être dans mes déplorables découragemens....

— Il ne s'agit pas de vous, mais d'elle, milord, s'écria Sophie.

— Oui, dit-il après une sombre méditation; je dois lui donner ma vie, si elle en a besoin.

Alors elle le calma, et lui apprit les bruits calomnieux semés contre la réputation de Résignée....

— Qu'importent les calomnies du monde, madame, si notre conscience ne nous reproche rien?.... Sans doute je dois m'imposer tous les sacrifices qu'exige son honneur, eh bien! je me les imposerai; je ne partirai pas, mais vous

apprendrez à me connaître mieux : je n'ai pas encore toute votre estime, je le vois; je l'obtiendrai, madame.... J'irai à Paris rarement, à son hôtel moins encore; et si vous et M. Darport vous voulez bien accepter un ami sincère, quoique d'une tristesse un peu ennuyeuse, permettez-moi de venir vous voir quelquefois, car je vais être votre voisin.

— Comment cela, milord, comment cela?

— Voici, madame : je suis allé visiter, avec M. Darport, la propriété qui est limitrophe de la vôtre, et que vous voyez d'ici, à mi-côte, à droite de ce chemin ombreux, sur un plan mollement incliné; elle est belle, vaste, coupée d'eaux, d'aspects rians, que je compte varier, embellir. M. Darport en a apprécié le terroir; j'y suis retourné seul, et j'ai offert de tels avantages au propriétaire, qu'il va me céder sa terre; si j'ai perdu hier au soir mes deux parties d'échecs avec votre mari, c'est que j'étais tout distrait par le bonheur que me donne cette acquisition.... Madame, je vous le répète, j'irai très

rarement à Paris, je vivrai sous vos yeux; mais au moins j'entendrai souvent parler d'elle..... Oh! ne m'enviez pas l'air qu'elle respire!

— Milord, reprit-elle avec émotion, si vos résolutions sont fermes, elles ont déjà toute mon estime; et il n'est pas dans mon intention de vous envier l'air de la France et de Villeneuve.

— Je vous le promets, madame et amie; vous connaîtrez toutes mes démarches.

Elle fut touchée du ton digne avec lequel cette promesse fut donnée. — A ce prix, milord, j'accepte votre amitié; M. Darport sera charmé de ce voisinage. — Elle lui tendit une main, qu'il serra affectueusement.

— Il y a plus, madame, ajouta-t-il; je vous ai parlé de M. Emmanuel de Flavigny, je vous ai raconté les événemens de sa vie; cet homme a rencontré une sympathie religieuse en vous; eh bien! il sera aussi votre voisin.

— Vous m'enchantez! milord.

— M. Emmanuel de Flavigny vient de perdre un procès contre sa belle-sœur; après de grands chagrins, cette injustice légale consomme sa ruine. Je lui ai écrit, je lui ai offert de venir partager avec moi la gestion de mon nouveau domaine, trop vaste pour mon inexpérience; il accepte en des termes dont vous me voyez pénétré; les voici :

« Je ne me méprends pas, milord, à la déli-
« catesse avec laquelle vous m'offrez l'emploi
« de gérant de votre terre; sans doute j'espère
« que ma société vous sera utile; nos entretiens
« nous fructifieront à tous deux : mais je ne
« répugne en aucune façon à prendre le titre
« et à remplir les fonctions de gérant de vos
« biens en France. Le travail est le soutien de
« la vertu; l'oisiveté engendre l'orgueil et les
« vices : le Christ a ennobli le travail en choi-
« sissant ses apôtres parmi d'humbles artisans.
« Mais en vain l'Évangile est ouvert devant nous,
« nous avons des yeux et nous ne savons pas
« voir.

« J'accepte, milord, l'emploi et le salaire que « vous y attachez, pourvu qu'il soit modique, « pourvu qu'il me soit permis de m'acquitter de « tous les travaux d'un gérant fidèle, assidu.

« J'éprouve de la compassion pour mes frères « égarés qui m'injurient et me jettent de la boue : « ces outrages aveugles m'exercent à la patience. « Ne me plaignez pas : je ne serais à plaindre « que si j'étais coupable, et Dieu sait que je ne le « suis pas.

« Vous aussi, milord, vous avez été éprouvé « en bien des manières, et ces épreuves vous « seront salutaires ; le désir d'une vie calme et « recueillie est une initiation à la vie chrétienne. « Le christianisme s'infiltre dans les mœurs à « l'insu de ceux qui le calomnient ; le christia- « nisme, impérissable et divin, revêt diverses « formes selon les besoins des siècles qu'il tra- « verse ; il parcourt ses destinées, ses phases ré- « munératrices l'une après l'autre ; le NÉOCHRIS- « TIANISME de nos jours, extension appliquée « des pensées du Christ, répandra autour de lui,

« quand son temps sera venu, une bonne nou-
« velle et des bienfaits immenses.

« EMMANUEL. »

Ce langage calme, posé, onctueux, agissait sur Donald; madame Darport, remplie d'espérances, instruisit son mari des intentions de leur hôte : il en fut ravi.

Emmanuel, accueilli avec respect chez M. Darport, s'installa bientôt dans la terre de son nouvel ami. Il donnait à tous l'exemple du travail en surveillant les réparations qu'on faisait à cette propriété; la compatissante et tendre gravité de ses mœurs lui conciliait tous les cœurs; l'ascendant de son caractère, sanctifié par le courage dans le malheur, exerçait enfin une haute influence sur les habitans de Villeneuve.

XXVII.

Deux Soirs.

Résignée s'était réjouie de ces nouvelles que lui apportait sa correspondance avec madame Darport; mais elle s'affligeait, elle s'effrayait même de la taciturnité tantôt sombre, tantôt ardente de Salvador. L'incohérence de ses paroles, la fixité de son œil hagard, lui faisaient craindre parfois des accès de démence.

Il rentrait tard à l'hôtel. Un soir il passa dans la chambre de Résignée, qui allait se mettre au lit : la femme de chambre se retira.

— Je vous ai fait peur, madame, dit-il en s'asseyant; calmez-vous, de grâce; je n'aime pas inspirer de l'effroi aux jeunes femmes; de l'effroi? à mon âge!.... je viens seulement vous demander le papier du vieux duc d'Alvida. Ne sentez-vous pas de quelle importance il est pour nous de détruire cette pièce? Où est-elle?

— Vous le savez bien, Salvador.

— Ah! oui; dans une cassette.

— A côté d'une arme....

— Ceci est par trop mélodramatique, madame; ce n'est plus de notre temps; les femmes ne se tuent pas aujourd'hui : votre poignard est de fort mauvais goût; tous ces moyens-là sont vieillis, usés, ridicules.

— Ridicule! Quand une femme se précipite d'une fenêtre dans la rue, est-ce ridicule? Quand la Seine roule une robe blanche, enveloppant un corps de jeune fille, est-ce ridicule? Rien

de plus odieux que la contrainte! Croyez-vous donc qu'une femme n'ait pas, dans son indignation, une force capable de suppléer la force matérielle que vous possédez, et qui lui manque?

—Madame, reprit-il, les terreurs sont ici hors de saison : loin de moi l'idée de vous causer un déplaisir volontaire! Un funeste incident a seul fait ma culpabilité; par malheur, il n'est plus en mon pouvoir de la réparer; j'y donnerais mon sang..... Mais vous ne comprenez pas..... Je vous avais priée de ne jamais ramener ces tristes discussions.... Rendez-moi cet écrit....

— Vous le détruirez un jour.

— Mais si je mourais avant vous, madame?

— Alors, dit-elle à voix basse, alors je le détruirais.

— Je compte sur cette parole solennelle. Adieu.... ma chère amie; plus de tirades tragiques : elles m'étonnent sur vos lèvres; car vous aimez la vérité du langage, et l'exagération vous blesse comme une dissonance en musique; dor-

mez bien, n'ayez nulle crainte, et.... pardonnez-moi.

Il se retira après un salut mélancolique.

Un autre soir, plusieurs semaines après, elle veillait; elle entendit Salvador monter l'escalier et rire aux éclats; il entra chez elle, la figure animée; sa parole pétillait comme sa physionomie.

— Où avez-vous donc dîné, Salvador? lui dit-elle.

— Oh! ma chère, avec les plus jolies bacchantes qui soient à Paris. — Son accent, son geste, annonçaient une ivresse décente, mais qui inquiéta Résignée.

—Dîner charmant, splendide!... Nelvoisy a été notre plastron; nous nous sommes amusés..... ah!... Fi de la politique!... l'émeute l'a crottée; elle n'a plus bon ton : on n'oublie jamais son origine, vois-tu. Pourquoi travaillerais-je à cette république, dont le jeune Dirvole a le plan dans sa poche? Mon titre de duc m'y ferait tort.... les Dirvole, les Planégiste même auraient le pas

sur moi.... et puis, le vin de Champagne est le plus égayant de tous les conciliateurs; il a si bon marché de la raison humaine!...

— Ne rentrez-vous pas chez vous, Salvador?

— Pas encore!... Cette demi-toilette est ravissante; tu es douée d'une magie qui se répand sur les robes que tu mets..... Ne sonne pas.

— Il est onze heures et demie, j'ai sommeil.

— Moi, je suis fort éveillé.... Quelle folie aux hommes de se refuser le plaisir qui est à leur portée! L'hypocrisie et les préjugés sont deux grands fléaux.... Le désir d'être heureux est partout, nous le respirons, nous le buvons, nous le puisons sous des paupières à longs cils comme les tiennes.....

— Bonsoir.

— Ce bonsoir-là n'est pas poli.... Comment, ma belle magicienne, vous faites la moue, parce que je reste malgré ce bonsoir.

— Mon bon frère!...

— Oui, prends ta voix mielleuse et ton œil

suppliant.... tu devrais te mettre à genoux, mets-toi donc à genoux, tu serais charmante à genoux; de ma vie je n'oublierais cet instant : une jolie femme à genoux!

— Vous n'avez pas votre raison.

— Silence, petite folle!... Si l'on t'écoutait.... Oui, je n'ai pas ma raison, tu dis vrai; ta présence est mon désespoir, tes plus douces paroles me sont des reproches, tu me souris et me tues. Pour toi, entourée de tant d'avantages et de séductions; pour toi, j'ai voulu tromper cette société qui fait des lois comme si elle y croyait, comme si elle ne les violait pas, comme si elle était quelque chose, comme si le néant créait.... Tout me semblait admirablement calculé : sans un chiffon de papier échappé aux flammes, tu m'aurais aimé sans remords; j'aurais été heureux.... Cette force qui se dépense au hasard en extravagances, en délires, se serait appliquée à de hautes idées : j'aurais pétri la France dans mes mains, j'aurais été un intermédiaire entre Bonaparte et Washington.... Je suis ivre, vas-tu

dire.... ivre à cause de toi, ivre parce que le Champagne m'ôte la mémoire. Toutes les sensations désordonnées où je me jette en insensé, me donnent de l'oubli pour quelques heures; je ne sens plus alors les coups de fouet de cette Némésis invisible qui me déchire les flancs d'une main impitoyable, infatiguée.... Est-ce là ce qu'on nomme remords? Je ne sais, mais quand je te vois pâle et souffrante, je frémis comme à une accusation. Il n'est pas besoin d'enfer pour me punir.... l'enfer, c'est le tourment que j'endure à te contempler, jeune fille; toi si résignée à tes peines, et si malheureuse de cette résignation.... J'ai eu mon enfer ici-bas!... tout est bien expié.... Tu vas dire encore que je suis ivre.... tu aimes Donald.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria Résignée, pâle d'effroi.

— Reste, reste là!... Tu aimes Donald, et.... j'en suis jaloux... Le Champagne! le Champagne! vas-tu dire..... La vérité dans le vin, ma chère amie.... Je t'ai trompée, le duc d'Alvida avait des

héritiers, mais ils sont tous très riches; la donation était volontaire, expresse.... puis je voulais des millions, un fleuve d'or formé du confluent de trois rivières d'or.... Maudit nègre!... Tu es si!... oh! aime-moi.

— Je vous aime comme une sœur aime....

— Son frère!... Non, je ne le suis pas, murmurait-il d'une voix sourde, la jalousie féroce de ce nègre a tout inventé.... Il est mort à Villeneuve, bien mort; il dort à jamais sous terre...., la poussière n'a pas de voix.... Brûlons ce papier, et la cendre qu'il fera n'aura pas de voix non plus.... Non, je ne suis pas ton frère.... mensonge! je suis, ou plutôt je devrais être....

— Salvador!...

— Enfin, je suis las....

— Salvador, rappelez-vous mon serment!...

— Ton serment!

— Je le tiendrai....

— Tu as juré?...

— De me tuer, si tu continues..... Dieu me fasse grâce....

— Toi, mourir !...

Il reste frappé d'un souvenir qui dissipe son ivresse; il promène sa main sur son front :

— Toi, mourir, poursuit-il en la regardant avec douleur; non, pas toi, jeune fille, pas toi ! — Et il s'élance hors de l'appartement.

XXVIII.

Il s'éteint.

Quand un homme ose accepter toutes les conséquences du matérialisme, il va, il va : tout lui semble s'aplanir d'abord ; il rit des scrupules de ceux qui croient aux vertus; il est riche, il brave l'opinion, ou il se prosterne devant elle; il joue sa comédie; il va, il va; il se couvre de

rubans, ou il trompe des femmes; il se prostitue à une place, à un titre, à de l'or; il possède un hôtel, ou il en ambitionne un; il a des maximes pour la parole, et de secrètes maximes pour l'action : tout lui réussit, fort qu'il est de cette redoutable position; il va, il va; mais un rien trouble la félicité qu'il s'est faite : n'en croyez pas le sourire qu'il a, pour ainsi dire, stéréotypé sur ses lèvres; il va, il va; il se heurte contre le plus léger obstacle; plus il a osé, plus il est puni. Il vit avec lui-même pour châtiment; il arrive au dégoût, au mépris des autres et de lui-même; il cherche à se fuir et se retrouve toujours, car la Providence n'a point permis que l'audace du vice en consacrât l'impunité.

Couché sur un lit en désordre, souffrant, défait, abattu, Salvador se souvint, le lendemain, de son ivresse et de la scène qu'elle avait causée; il en frémit, non pour lui, mais pour elle.

— Je suis, pensait-il, le tourment de Résignée, un obstacle à ce qu'elle puisse prendre possession du bonheur.... Hier, je l'ai épouvantée....

Si j'étais dans une situation ordinaire, j'économiserais les étourdissemens qu'on nomme plaisirs ; mais je suis tellement fustigé par mes pensées de tous les jours, que les fuir m'est devenu un travail de plus en plus exigeant, de plus en plus difficile. Où suis-je descendu?... Ai-je honte de moi-même, ou ma raison s'affaiblit-elle?...

Il se leva, s'assit à son secrétaire, et écrivit :

« Je vous en conjure, oubliez la scène funeste « d'hier au soir ; l'ivresse seule en est cause.

« Jamais parole offensante pour vous n'était « sortie de ma bouche jusqu'à cette malheureuse « soirée ; rien de semblable ne se renouvellera : « je respecterai vos opinions ; j'ai contracté une « dette immense envers vous, et je l'acquitterai « par ma conduite à venir. »

Il envoya ce billet à Résignée, puis il demanda sa voiture, sortit, et ne rentra que dans la nuit. Les gens de l'hôtel se disaient entre eux : — Monsieur et madame sont brouillés. — Le monde faisait écho.

Enfin, après quelques semaines d'une vie aussi agitée; las de ce tourbillon où il se lançait, de courses de chevaux, de ces visites où le cœur n'entrait pour rien; de ces bals où il promenait une gaîté factice; des émotions du jeu; de ces spectacles monotones et sans charmes pour un esprit si pénétrant, si dédaigneux; de ces mystérieuses bacchanales ouvertes à peu d'initiés; mécontent des autres et de lui-même, il éprouva le besoin de se rapprocher de Résignée. Réservé auprès d'elle, il s'efforçait de lui faire oublier son égarement; elle s'aperçut de son repentir, et elle mit dans ses paroles une affection moins timide.

Il sortit plus rarement, il s'entoura d'appareils de physique et de chimie, cherchant à se prendre aux sciences : mais cette intelligence tourmentée minait de toutes parts son enveloppe; la contraction de ses muscles, sa pâleur livide, la mollesse de ses mouvemens, annonçaient les ravages internes des passions.

Après le dîner, un jour, il eut des frissons de

fièvre ; il se traîna jusqu'à sa chambre, et s'évanouit. Résignée l'avait suivi.... Il reprit connaissance entre ses bras ; et, dans ce demi-réveil de la pensée, vaincue un instant, il fut témoin de l'empressement inquiet de ses soins.

Il l'attira vers lui dans un mouvement convulsif, puis il la repoussa soudain en s'écriant :

— C'est bien !... je me trouve mieux, rentrez ; allez-vous-en !

Elle hésitait ; il s'aperçut que les domestiques et les femmes de chambre étaient là, et il lui dit avec une expression doucement impérieuse :

— Mes souffrances vous font mal, je le vois, madame ; vous m'obligerez de consentir à rentrer dans votre appartement.

Elle s'y renferma pour écrire à madame Darport ; elle lui manda ses anxiétés sur la santé de Salvador. Le lendemain au soir, M. et madame Darport arrivèrent à l'hôtel ; Salvador venait de défendre expressément l'entrée de sa chambre à sa sœur.

Darport y alla ; il le trouva étendu sur un

fauteuil long, entouré de lettres, de livres, et de quelques instrumens de physique : — Je suis charmé de vous voir, mon cher Darport; vous me trouvez occupé à brûler des lettres : j'aime à être dans la vie comme dans une hôtellerie.

Son domestique lui apporta un billet. — Pauvre femme ! — ajouta-t-il après avoir lu. Il se souleva péniblement, prit quelques billets de banque, les mit sous enveloppe, et les donna au valet.

— Vous connaissez, mon cher Darport, la scène du *Richard III*, de Shakespeare, dans laquelle les ombres viennent le visiter dans sa tente; eh bien, je la comprends mieux depuis quinze jours. Figurez-vous que ces lettres-là me représentent des fantômes vivans qui me saluent quand je les jette au feu.

— Celle-ci, dit-il en souriant, c'est une jeune fille blonde et folâtre, capricieuse ; elle n'a pas dix-huit ans, elle m'aime, elle pleure et me salue. Au feu ! Comme elle brûle vite, la petite espiègle ! Cette flamme qui sautille, aérienne et

gaie, sur les restes du papier, c'est elle; je la vois.... Adieu !

— Cette lettre, c'est un pauvre étudiant que j'ai sauvé du désespoir dix fois.... Il ne rêve que soulèvement, révolution; il est à Sainte-Pélagie. Adieu, mon malheureux Planégiste; tu es bien à plaindre! mais tu auras un souvenir de moi.

— Cette lettre, écrite sur toutes les faces, vous représente une passion à l'italienne, ardente, *vésuvienne*, à éruption de paroles, avec menaces de coups de poignard : le chevalier Marini, le roi des concetti italiens, vous aurait dit qu'elle va brûler le feu.

— Cette autre finit une correspondance politique, espérance avortée, du feu, puis de la fumée.

— Celle-ci, c'est une femme qui me déteste, parce que j'ai eu l'insolence..... de lui parler raison.

— Celle-là, c'est la plus habile des coquettes.... Son mari est un prétentieux personnage, gour-

mé, dictionnaire vivant des expressions à la mode....

— Celle-ci.... Ma foi, c'est trop long! — Il les prit à poignées et les jeta au feu.

— Eh bien, continua-t-il en se retournant vers M. Darport; vous me trouvez bien changé, n'est-ce pas? Les médecins prétendent que ma maladie est une atonie générale des organes fatigués.... Ce qu'il y a de plus clair, c'est que je ne digère plus. Je me rappelle que ce pauvre Jernier me disait souvent : « La digestion, c'est le caractère de l'homme. »

— Est-ce que vous n'avez pas d'autres pensées en ce moment, mon cher duc?

— Croyez-vous qu'en délayant un peu de repentir en des phrases morales, je reblanchirai mon passé. Ah! à propos, lord Donald s'est-il converti?

— Il en est venu à examiner sérieusement ce qui est sérieux. Il écoute notre digne Emmanuel.

— Oui, M. de Flavigny, qui a fait la cour à

mademoiselle Loyse de Matarieux, maintenant madame de B***.

— Lord Donald est très lié avec lui; il se plaît à ses pieux entretiens.

— Eh bien, ce que vous me dites-là, Darport, me fait plaisir. Il rêva un peu, et ajouta :

— Au fait, il sera plus heureux que moi.

— Alors pourquoi vous obstinez-vous dans votre incertitude?

— Comment? vous parlez d'incertitude à un savant? J'aime la chimie : peut-être un jour trouvera-t-elle le secret de notre vitalité.

— Impossible, mon cher duc; Dieu seul connaît le secret de l'âme, qui se démontre assez par elle-même.

— Oui, pour les niais, qui se contentent de mots vagues, retentissans, sans idée. Puérilités dignes de pitié. Pourquoi ne pas envisager avec courage notre destinée, et nous amuser comme des enfans avec des paroles pour nous distraire de la vérité?

— Ce que vous appelez vérité n'est qu'une déplorable erreur. La pensée et l'âme sont des faits aussi réels que la matière et l'organisme.

— Si vous avez de l'âme à votre disposition, donnez-m'en une livre ou deux, mon cher ami; car la mienne est bien volatile, je la sens à chaque minute prête à s'envoler, à s'évanouir dans le néant, comme la fumée du cigaretto que j'aspirais tout à l'heure.

Il continua ses sombres plaisanteries : par momens, il étincelait, éblouissait; dès qu'il s'affaissait, il buvait quelques gouttes d'une potion ordonnée par ses médecins, se ranimait, et déployait encore la dédaigneuse vivacité de son intelligence.

— Vous êtes bien aimables, disait-il, de nous être venus visiter; je sais gré à *votre chrétienté* de chercher à consoler un malade qui s'en va.... devenir un des sphinx muets de la mort. Les sphinx de granit de la vieille Égypte n'ont jamais parlé, pas plus que les tombeaux.

— Comment, mon cher duc, vous craignez....

— Oh! rien!... Votre présence seule est un service, Darport; vous comprenez?...

— Si vous vous sentez aussi mal, pourquoi ne pas recourir aux spirituelles consolations....

— Je trouve les consolations spirituelles par trop niaises....

— Mais si Dieu existe!....

Il frissonna, puis il se souleva lentement en s'appuyant sur le bras de M. Darport : — Cette conversation mystico-tragique me fatigue, dit-il en souriant; je hais le nébuleux : passons chez nos dames, l'aspect de la beauté est le plus doux de tous les magnétismes; il ranime. — Il se traîna dans l'appartement de Résignée, qui, pâle, tremblante, vint à lui, et le conduisit à un fauteuil.

— Merci, madame; merci de vos bons soins... En vérité, ajouta-t-il en se tournant vers madame Darport; en vérité, si je pouvais croire à la mythologie du catholicisme, je penserais qu'elle est un des anges dont parlent vos Écritures.

Il causa avec une sorte de gaîté fébrile, quelquefois avec une solennité rêveuse. Plusieurs heures s'écoulèrent dans cet entretien, qu'il semblait prolonger à dessein; Résignée se félicitait de le trouver un peu mieux; il en sourit. Enfin, on vint lui dire que ses médecins l'attendaient.

— Encore une consultation! s'écria-t-il d'une voix fatiguée; c'est bien ennuyeux!... Du diable, s'ils parviendront à me faire digérer!... Il est heureux que j'aie l'esprit plus ferme que le pied.

Résignée s'avança; il la regarda avec attendrissement, lui baisa la main, et lui dit: — Reste, je le veux; reste auprès de ton amie.... Adieu, je te confie à ses soins..... Madame, aimez-la bien.... Adieu.

Il se retourna vers M. Darport.

— Allons, mon spirituel consolateur, soutenez-moi dans ce monde, au moins; car je chancelle.

Arrivé à la porte, il inclina encore la tête vers Résignée. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain, son domestique, qu'il avait envoyé coucher à l'antichambre, le trouva mort dans son lit.

XXIX.

Fragmens.

M. Darport trouva peu de papiers dans le secrétaire de Salvador, qui les avait presque tous brûlés : c'étaient des notes sur la chimie transcendante, sur la politique, sur les poisons, sur la métaphysique et les hautes matières sociales. En voici quelques unes :

. . . . . .

. . . . . .

« La matière est d'abord inerte; puis, par « l'action du mouvement, elle combine ses prin- « cipes, ses sels, ses attractivés avec d'autres « élémens matériels; elle passe, à l'aide de trans- « formations successives, jusqu'à une combinai- « son qui produit la pensée.... Mais pourquoi? « mais comment?.... cela est et sera toujours « incompréhensible.

« Comment se détruit la pensée dans le cer- « veau [1]? autre problême plus insoluble en- « core!... Quel abîme entre le mourant qui pense

[1] La pensée existe par elle-même; or la cause ne peut être moindre que l'effet : une chose qui ne périt pas ne peut pas résulter d'une chose qui périt.... Au reste, je n'entreprends pas de réfuter ces fragmens; je ne veux que peindre le désordre des idées de l'athéisme; ce rationalisme prétendu conduit à la démence ou au suicide.

« et le mort qui ne pense plus!.... Comment « un poison peut-il agir instantanément sur la « pensée? Comment ce principe dissolvant de « la matière va-t-il dissoudre l'âme? Si l'âme était « une puissance, elle résisterait; elle ne résiste « pas, donc elle est inférieure à la matière. Mais « comment la matière agit-elle sur la pensée?... « J'ai beau faire, je ne puis arriver qu'au doute; « si je pouvais conclure par une négation, j'au- « rais pour résultat le néant : mais le néant ne « m'est pas plus démontré que l'immortalité, et « c'est là ce qui me désespère.

« Le monde matériel a eu son Cuvier; l'at- « traction a eu son Newton. On comprend « l'attraction et le monde matériel.... mais l'âme, « où sont ses Newton, ses Cuvier?

« L'action de certains poisons acidiques est « un mystère tout aussi inintelligible que celui « de la pensée ; ils ne laissent aucune trace. « On ne saurait dire s'ils agissent sur le cerveau « ou sur le sang.... Chose étonnante ! presque « toutes les sciences commencent par une don- « née, un mystère, et finissent par un mystère : « c'est comme la vie et la mort.

« Non seulement l'homme se cache à l'homme, « mais il se cache à lui-même.

« Les esprits supérieurs dominent toutes les « sciences : qu'on en parle devant eux, ils sont « tout de suite au fait; ils jettent des aperçus « qui étonnent les savans.... Pourtant, ils ne « savent pas, et ils parlent à des personnes qui « savent..... Pourquoi ?.....
.....

« A quoi est-ce que je conclus?.... Je tourbil-
« lonne dans ma pensée ; je n'y vois plus rien....
« Cependant, il m'arrive de rester tout un jour
« immobile devant une idée.... aussi, ma santé
« s'en va.... Est-ce que la pensée aurait plus de
« force sur le corps? Prévaudrait-elle sur lui?
« Par exemple : peut-on, par une grande puis-
« sance de volonté, peut-on, dans certains cas,
« s'empêcher de mourir? Des imbécilles meurent
« par crainte de la mort ; des hommes éner-
« giques, chez qui les facultés sont très déve-
« loppées, se retiennent-ils à l'existence? Pro-
« blêmes, toujours des problêmes !...

« J'ai parcouru toutes les jouissances ; celle de
« la gloire m'a manqué.... Napoléon est l'homme
« du siècle qui a eu les impressions les plus
« variées et les plus vives : il ne sourcillait pas
« dans une bataille où il jouait l'Europe, et le
« baiser d'une femme le faisait évanouir.

« La morale, comme le levier d'Archimède, « soulèverait le monde et l'attirerait à elle.... si « elle trouvait un point d'appui. [1]

« En France, on cherche aujourd'hui à tout « amoindrir, de sorte que les gens vulgaires « disent qu'il n'y a plus d'élémens pour les « grandes choses : erreur ! A ne regarder que le « mouvement industriel, un homme extraordi- « naire pourrait être le Napoléon de l'industrie. « La découverte des forces de la vapeur sera fé- « conde ; mais il n'y a pas encore eu un homme « à la hauteur de la découverte de Watt et de « Fulton.

[1] La morale de l'athée est comme un sable mouvant, qui se dérobe sous lui à chaque pas.

Dieu et l'âme sont les points d'appui de la morale du croyant.

« Quand un homme de génie a des idées qui « heurtent les intérêts et les opinions de son « siècle, il faut que cet homme en meure pour « qu'on y croie.

« Y aurait-il une jouissance dans cette con- « trainte que les hommes religieux s'imposent, « et qu'ils nomment vertu? Mais si c'est une « jouissance, ce n'est plus une vertu.... Les rê- « veurs disent que c'est une joie sublime..... « Bavardage!... Au reste, je n'en sais rien....

« Le catholicisme se meurt, depuis qu'on ne « croit plus aux revenans.... Bouffonnerie qui « n'est peut-être pas dénuée de sens.

« Il y a dans une seule des importantes jour- « nées de Napoléon, ou même du poète Byron,

« de quoi tailler mille existences de marguilliers...
« Moi, j'ai rempli la mienne de sensations ex-
« trêmes; j'ai eu la stupidité de m'arrêter aux
« supplications, aux menaces d'une jeune fille....
« Je ne m'en repens pas.... En vérité, le cœur
« humain est un étrange composé d'inexplicables
« misères! J'éprouve parfois des terreurs puériles
« qui, dans la nuit, me figent le sang dans les
« veines.... Je me rassure en me disant que rien
« n'est certain, sinon l'incertitude. . . . . .

« La vie des hommes ordinaires n'a qu'un
« cercle de sensations et d'idées.

« Les hommes mieux organisés changent à
« chaque instant de centres et de circonféren-
« ces, jusqu'à ce qu'ils aient parcouru le monde
« connu de nos sensations et de nos idées.

« Les uns broutent stupidement l'existence
« jusqu'aux dernières feuilles, sans saveur, ari-
« des, desséchées;

« Les autres la repoussent : parfois, à trente « ans, leur vie n'est plus qu'une étrange curio- « sité de la mort.

« J'avais tout calculé dans ma vie : million- « naire, honoré, admiré, j'allais à tout ; mais il « faut qu'une jolie fille de couleur se trouve là, « et qu'un instant d'oubli compromette cet ave- « nir !... Voir souffrir ma ravissante Résignée, « c'était trop !... J'en meurs.... J'ai la bêtise d'en « mourir..... J'acquitte une dette..... Je vais « au-devant de cet *inconnu*..... Si je m'étais « trompé !... il n'est plus temps !... J'ai écrêmé « les joies de la vie, le reste m'est insipide : je « le jette. . . . . .
« . . . . . »

XXX.

Le Baiser au front.

Sophie, dans l'intention d'atténuer les bruits qui couraient sur la mort de Salvador, prescrivit à Donald, au nom de la douleur de Résignée, de ne se présenter à l'hôtel d'Estanceley qu'à de longs intervalles. L'appui d'Emmanuel, qu'elle invoqua en faveur de cette décision, n'était pas nécessaire : Donald se condamnait à obéir.

Villeneuve se peuplait : des usines, des ateliers construits par les soins de Donald, recueillaient tous les bras oisifs ; les principes religieux d'Emmanuel commençaient à prendre racine dans les cœurs. L'égalité fraternelle y régnait au nom du Christ ; la vertu et le mérite faisaient les rangs par les suffrages de tous.

Donald frémissait pourtant de la contrainte imposée à son amour : Résignée s'était retirée à Estanceley avec madame Darport ; il y allait assez rarement, et dans ses visites il savait respecter son deuil. Mais comment toujours contenir le feu de ses regards, l'ardeur passionnée de ses paroles ?... Plus d'un an s'écoula ; alors il pressa, par une vive correspondance établie entre Estanceley et Villeneuve, l'union tant souhaitée.

Une de ses lettres resta deux jours sans réponse ; il savait que le château recevait depuis quelque temps de jeunes visiteurs avides du bonheur de plaire..... Sa jalousie ombrageuse s'éveille ; il devient triste, il cherche la solitude,

il se crée mille chimères.... Il n'y tient plus; il soupçonne, il s'effraie; il part sans prévenir personne; la tête exaltée et plus ardente que jamais, il arrive. Résignée est dans la bibliothéque.... Il pousse la porte avec brusquerie, sans presque attendre que son nom soit prononcé. Elle n'est pas seule; ce jeune Russe qu'il avait vu avec elle aux Bouffes, est là, accompagné de la vieille marquise de ***.... Donald salue froidement; Résignée se trouve à la fois heureuse et blessée de cette mauvaise humeur dont elle sait la cause, et qui éclate si impoliment; puis elle se fait un malin bonheur de l'en punir, en ne lui adressant pas la parole.

Le jeune étranger, désireux de briller, raconte ses voyages, ses impressions en Italie; Donald garde un silence inquiet. Quand une femme aime bien, elle transporte son amour-propre dans l'homme qu'elle a choisi; aussi Résignée souffrait de ce que Donald ne daignait pas prendre part à la conversation. Mais qu'on pardonne aisément les impolitesses qui naissent

d'un excès d'affection ! Elle se tourna soudain vers lui, et lui dit avec un sourire charmant : — Est-ce que vous avez oublié votre Italie, milord ?

Cette demi-familiarité le ranime, en lui montrant que la bouderie de Résignée est légère, et que son rival est peu dangereux. Donald réunissait la grâce à l'étrangeté des expressions et des aperçus ; il aimait à ne rien voir comme tout le monde : excité par l'envie que Résignée avait manifestée de l'entendre, il reprit en sous-œuvre les observations du diplomate russe ; et, sans blesser la convenance, il les détruisit une à une, heureux qu'il était d'abîmer l'homme qu'il regardait comme un rival. Cette impitoyable politesse de formes rendait la lutte plus originale : l'usage d'une société choisie habitue aux demi-teintes, aux nuances ; plus le trait est délicat, plus il blesse l'adversaire, plus il plaît. La marquise, sentant le désavantage de son protégé, se leva ; ils partirent.

— O mon Dieu ! dit Résignée, quand ils

furent sortis; Sophie est allée à Paris : elle ne sera guère de retour que dans une heure.

— Vous êtes bien pressée de la revoir! s'écria Donald d'un ton piqué.

— N'est-ce pas? je dois rester toute une journée à vous écouter, à supporter vos bouderies. Les usages du monde....

— Les usages, les usages!... on me tue ici avec ce mot.

—Pensez-vous, milord, dit-elle en réprimant son air enjoué, pensez-vous que je ne murmure pas contre ces usages, qui m'empêchent de vous recevoir aussi souvent que vous le désirez? Est-ce parce que je ne crie pas aussi haut que vous?

— Pardonnez, dit-il, pénétré de la tendresse de ce reproche; pardonnez : mais nos lettres ne me suffisent pas; votre silence de deux jours m'inquiète, et je me tourmente à penser que vous recevez les hommages d'hommes qui prétendent à votre main.

— Ne vous ai-je pas manifesté l'ennui que ces

visites m'apportent dans ma solitude? Ne savez-vous pas que je ne suis heureuse que des vôtres?

— Je me le redis.... mais encore attendre deux mois!... Vous le rappelez-vous? c'est ici que je vous revis après votre mariage; j'accourais d'Italie, bravant le mandat d'amener lancé contre moi.... Je vous appelais mademoiselle.... vous le rappelez-vous?

— Si je me le rappelle!... Faut-il toujours vous répéter, ajouta-t-elle en baissant les yeux, que je ne serai jamais qu'à vous?

— Oui, je le sais, s'écria-t-il tout frémissant de joie; oui, mademoiselle, je le sais.

— Sophie a parlé, je le vois.... Malheureux Salvador! que Dieu ait pitié de lui!... Songez, Donald, à mon pauvre frère quand vous priez.

— N'en doutez pas.

Elle se retira un peu inquiète, car il était venu s'asseoir sur le divan auprès d'elle.

— Ne craignez rien, mademoiselle.... mais, de grâce, laissez votre main dans la mienne,

laissez-moi savourer le délice de me savoir aimé de vous.... et j'aurai plus de patience.... Un instant.... ma main dans votre main.... Oh! merci, ma bien-aimée.... Si vous saviez comme notre terre de Villeneuve est riante! avec quels soins je l'ai embellie! J'y ai passé plus d'un an à m'occuper de vous; tout y est selon vos souhaits : vous verrez! Notre bibliothéque est entièrement semblable à celle-ci; même tapisserie, mêmes draperies. Des allées tournantes; de l'eau; deux cygnes dans la pièce où va se jeter le ruisseau bordé de saules; à quinze pas de l'avenue, la maisonnette de Baptiéret, que Jeanne console de la perte de son vieux père. La liberté, le travail, la pensée, la religion, sont réunis là; notre jeune et vénérable Emmanuel lit, tous les dimanches, les prières aux ouvriers et aux domestiques : l'ordre et le calme sont partout; M. Darport en est édifié; j'y assiste, mon amie, car votre foi est la mienne.

— Oh! vous avez raison, cet instant est délicieux, mon ami; mais gardez-vous bien de me

le gâter. Cet instant, mes prières l'ont demandé souvent à Dieu.

Des larmes de joie humectaient leurs yeux. Résignée ne craignait même plus son émotion, qui allait croissant : ses yeux rayonnaient, son sein palpitait, son épaule tremblait sur l'épaule de Donald enivré.

— Là nous serons heureux, mon amie, disait-il; l'intime union de notre mariage se nourrira des scènes de la vie champêtre et pieuse que vous m'avez fait comprendre, aimer; là nous serons utiles, nous sèmerons des bienfaits et des consolations pour recueillir des bénédictions; là nous nous promènerons, admirant les beautés des matins, des soirs, et louant Dieu du fond de nos cœurs; là je te presserai dans mes bras, adorée, à jamais adorée!...

— Assez, Donald, assez!.... murmurait-elle en lui retirant doucement la main qu'il pressait contre son cœur.... Nous aurons aussi des chagrins; nulle vie humaine n'en peut être

exempte.... Les années viendront; elle s'en ira cette beauté qui vous charme, et dont je suis si heureuse à cause de vous.... Alors, mon ami, ajoutait-elle en se reculant un peu, alors le respect que vous aurez eu pour moi me tiendra lieu de beauté.

— Oui; mais, mon ange, disait-il en reprenant doucement sa main, je vous ai demandé ce moment : ayez donc confiance en moi.

— Vous voyez que je suis docile et persuadée que vous êtes incapable de m'ôter le charme de cette confiance.

— Cet instant, ma bien-aimée, me rendra moins longs ces deux mois qui nous restent à attendre.

— J'ai plaidé une cause, Donald, devant madame Darport....

— Est-ce celle de ma lettre restée sans réponse ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Vous êtes un ingrat.

— Comment ?

— Vous me promettez de n'être pas emporté, d'être tranquille ?....

— Tout ce que vous voudrez.

— Quand ce jeune Russe est entré avec la marquise, j'écrivais.....

— A qui ?

— Il demande !... A vous.

— Voyons !... — Il courut au secrétaire.

— Lisez haut, dit-elle.

« MILORD,

« Vos instances sont douces et pressantes ; « l'épreuve est accomplie.... Venez à Estanceley, « vous y êtes attendu comme un ami tendrement « aimé.... Oui, mon Donald, j'y consens. Dans « quinze jours je vous suivrai au temple; dans « quinze jours je serai votre femme.... »

— J'en étais là, dit-elle avec un embarras

enchanteur, j'en étais là quand on m'a interrompue.

Donald s'avance les bras ouverts, exalté par son bonheur.

— Arrêtez, reprit-elle; tenez votre promesse.

— Eh bien! que je te parle à genoux, au moins!...

— Oh, non! n'en faites rien.... de grâce....

— C'est à moi de te demander grâce pour ma folle défiance.... elle naissait de mon amour.... Ne savais-je pas que l'acte de notre mariage est signé?... Je voudrais maintenant, je voudrais solenniser cette nouvelle par un baiser....

— Pourquoi vous exposer à un refus?

— Ce baiser sera celui d'un fiancé à sa fiancée.... il complétera pour moi ce moment inappréciable.

— Donald!

— Ai-je ou n'ai-je pas votre confiance?

— Vous l'avez, puisque je vous aime.

— Eh bien! éprouvez-la.... Voici la voiture de madame Darport qui entre.... ma charmante fiancée, ne détournez plus la tête.

— Oui, mon Donald, — dit-elle en inclinant vers lui son front pur, calme, virginal.

Il y posa légèrement ses lèvres.

TABLE DES MATIÈRES.

I. Attente..... Page 1

II. Une lettre du Brésil..... 7

III. Délahé..... 25

IV. Lébao..... 38

V. Justes conséquences..... 43

VI. Lébao le sait..... 66

VII. Lébao me tuera..... 69

VIII. Dernier espoir brisé..... 79

IX. Promenade sur l'eau..... 86

X. Byron à Gênes..... 104

XI. Terrible accusation..... 144

XII. Un nouveau serviteur..... 153

XIII. La première nuit..... 161

XIV. La croix d'or..... 180

XV. Malheur mérité..... 186

XVI. Transition..... 198

XVII. Hucknall..... 202

XVIII. 1830..... Page 213

XIX. Planégiste et Baptiéret..... 217

XX. Retour à Paris..... 225

XXI. Grandeur et bassesse..... 241

XXII. Pourquoi cela?..... 252

XXIII. Ils se revoient..... 261

XXIV. Crise de désespoir..... 268

XXV. Il descend..... 280

XXVI. Villeneuve..... 283

XXVII. Deux soirs..... 295

XXVIII. Il s'éteint..... 304

XXIX. Fragmens..... 317

XXX. Le baiser au front..... 326

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 002242567b

CE PQ 2220
.D38R4 1833 V002
COC DRCUINEAU, G RESIGNEE.
ACC# 1221627